

**DE L'AMOUR DANS LE ROUGE ET LE NOIR
ET LA CHARTREUSE DE PARME DE STENDHAL**

74046

Hamza KUZUCU

Université de Hacettepe
Institut des Sciences Sociales

Thèse de Maîtrise préparée d'après le règlement de l'Institut
des Sciences Sociales pour le Département de Langue et Littérature
Françaises

740046

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM BAKANLIĞI
DOKÜMAN TABYORU

Ankara

Décembre, 1998

Sosyal Bilimler Enstitüsü Müdürlüğü'ne

Bu çalışma, Jürimiz tarafından Fransız Dili ve Edebiyatı Anabilim Dalı'nda YÜKSEK LİSANS TEZİ olarak kabul edilmiştir.

Başkan.....
Doç. Dr. Nevzat YILMAZ

Üye.....
Prof. Dr. Ekrem AKSOY

Üye.....
Doç.Dr.Jale ERLAT

Üye.....
Doç.Dr. Sibel BOZBEYOĞLU (Danışman)

Üye.....
Doç. Dr. Zeynep MENNAN

Onay

Yukarıdaki imzaların, adı geçen öğretim üyelerine ait olduğunu onaylarım.

.../.../1999

İ. Tanyeri
Prof. Dr. İbrahim TANYERİ
Enstitü Müdürü

A mon fils ...



REMERCIEMENTS

Il m'est impossible de dire tout ce que je dois à ma directrice de thèse, Mme Sibel BOZBEYOĞLU, Maître de Conférence au Département de Langue et Littérature Françaises à l'Université Hacettepe. Et pourtant, ses encouragements réitérés, ses précieux avis dispensés avec la bienveillance que tous lui connaissent, son dévouement, sa fidélité à la plus noble tradition intellectuelle qui est celle de l'échange des idées et du respect de l'individualité, ont transformé ce qui aurait pu être une épreuve d'angoissante solitude en un dialogue personnel, enthousiaste et enrichissant.

Je tiens à exprimer ma plus vive gratitude à M.Tuğrul İNAL, chef du Département de Langue et Littérature Françaises à l'Université Hacettepe.

Je tiens à remercier mes collègues du Département de Langue et Littérature Françaises à l'Université Cumhuriyet, pour leur confiance pendant des moments difficiles.

ÖZET

XIX. yüzyıl Fransız yazarlarından, Stendhal Fransız edebiyatında önemli bir konuma sahiptir. Başyapıtı olan **Kırmızı ve Siyah** ile dünya edebiyatında da kendinden söz ettirmiştir. Realizmin öncüsü olmakla birlikte aynı zamanda romantik akımının içerisinde bulunmuş, özellikle **Racine et Shakespeare** eserleriyle romantizmin esaslarını belirleyen bir yazar olmuştur. Realizmin en belirgin göstergesi ise romanlarındaki konularının gerçek olaylarla benzer noktalar bulunmasından kaynaklanmasıdır. Ayrıca eserlerinde kahramanlarının psikolojik yönlerini ayrıntılı bir şekilde tasvir etmiştir. Yazarın bu inceleme metodu ise bu çalışmamızın akışını yönlendirecek olan yöntem olacaktır.

Çalışmamızın ilk bölümünde **Kırmızı ve Siyah** adlı romanının baş kahramanı Julien Sorel'in yaşadığı aşk maceralarını temel konu olarak aldık. Bu kişinin hayatını incelerken, aslı köylü olan, zeki ve azimli bir insanın aşkı kullanarak esas hedefi olan yüksek bir mevkiye sahip olma hırsını incelemeye çalıştık.

İkinci bölümünde ise **Parma Manastırı** adlı romanı, roman kahramanı Fabrice del Dongo, kahraman olarak karşımıza çıkıyor. Fabrice, siyasi entrikalarla, zehirlenme hadiseleriyle aynı aile arasındaki aşk ihtiraslarını, çeşitli aşk maceraları ile XIX. yüzyıl İtalya'sından ziyade XVI. yüz yıl İtalya'sında yaşanan aşk olaylarını bizlere hatırlatır.

Çalışmamızda incelediğimiz iki eser olan, **Kırmızı ve Siyah** ile **Parma Manastırı** romanlarındaki ve **Aşka Dair** adlı teorik eserdeki aşkı oluşturan esasları ve yazarın kendi hayatındaki aşk olaylarını karşılaştırarak irdelemeye çalıştık.

Bu çalışmamızda, ülkemizde henüz yeterince incelenmemiş olan **Aşka Dair** eserindeki aşkı oluşturan aşamalarıda örneklerle açığa çıkarmayı amaç edindik.

ABSTRACT

Stendhal, who is one of the French writers of the XIXth century has an important place in French Literature. His major work entitled **Red and Black** made him popular in the world of literature too. He is not only the initiator of realism but also he has been in the romantic movement. He has been a writer who determined the principles of romanticism by his work entitled **Racine and Shakespeare**. That the subjects in his novels reflect similarity with those in the events is one of the most significant characteristics of realism. Moreover, the writer has described the psychological mood of his characters in detail in his novels. The writer's present research method will be the method that will determine our study.

In the first chapter of this study, our primary concern is the love affairs of Julien Sorel, who is the major character in the novel **Red and Black**. While analyzing this person's life, we have tried to study the strong desire of an individual who is a villager in origin, clever and ambitious to have a higher status by using the love of a person.

In the second chapter, Fabrice del Dongo shows up as a major character in the novel entitled **Parme Monastery**. Fabrice reminds us the love affairs experienced in the XVIth century Italy rather the XIXth century Italy, through political intrigues, events of poisoning, love passions among the members of the same family, and various love affairs.

In these two novels entitled **Red and Black** and **Parme Monastery**, we have tried to study love affairs of the major characters and that of the writer by taking into account the underlying principles of love presented in the theoretical book **On Love**.

In this study, we have aimed to clarify the steps of love based on the book **On Love** that has not been analyzed elaborately in our country.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
---------------------------	----------

CHAPITRE I.

1. Le Rouge et le Noir.....	5
1.1. Naissance de l'amour littéraire.....	6
1.2. Julien Sorel : le portrait physique.....	10
1.3. Arrivée de Julien chez les Rênal	11
1.4. Roman; objet essentiel de l'amour de Julien.....	12
1.5. Amante bourgeoise	13
1.6. Résultat de leur séparation.....	18
1.7. Victoire d'une hypocrisie.....	19
1.8. Amour chevaleresque	22
1.9. Séduction de l'amante aristocrate.....	24
1.10. Lettres: éléments essentiels de la liaison amoureuse	26
1.11. Crise d'amour.....	28
1.12. Vengeance amoureuse.....	29
1.13. Madame de Rênal.....	31
1.14. Liaison secrète	35
1.15. Femme damnée	36
1.16. Jalousie d'Elisa	37
1.17. Escapade amoureuse	38
1.18. Fin d'un amour	39
1.19. Mathilde de La Mole : portrait physique et moral.....	41
1.20. Source de l'amour de Mathilde.....	42
1.21. Apparition de la cristallisation amoureuse.....	45
1.22. Idéal d'amour non vécu	47
1.23. Recherche d'un amour paternel.....	50

CHAPITRE II.

2. La Chartreuse de Parme : une application de la théorie d’“Amour”	52
2.1. Italie : pays où naît l’amour de l’auteur et celui de Fabrice	53
2.2. Exemple d’un amour mythologique.....	55
2.3. Fabrice del Dongo.....	57
2.4. Liaisons amoureuses de Fabrice.....	58
2.5. Aniken.....	58
2.6. Clélia Conti : première cristallisation.....	59
2.7. Marietta.....	60
2.8. La Fausta.....	64
2.9. Anetta Marini.....	66
2.10. Clélia Conti : deuxième cristallisation.....	67
2.11. Conséquence d’un amour charnel : Sandrino.....	83
2.12. Duchesse Sanseverina : portrait physique.....	85
2.13. Amour maternel et l’amour inceste.....	87
2.14. Relation amoureuse avec le comte Mosca	96
2.15. Ferrante Palla : un amour platonique.....	97
2.16. Amour d’un Prince: Ranuce-Erneste V.....	99
2.17. Relation amoureuse du Comte Mosca.....	104
 CONCLUSION	108
 BIBLIOGRAPHIE	111

INTRODUCTION

L'apparition de l'homme sur la terre a entraîné avec lui un sentiment qui n'a pas perdu de sa valeur jusqu'à nos jours. Dans tous les pays et dans toutes les sociétés, nous constatons un sentiment humain universel nommé "amour". Pendant toute l'histoire humaine, l'amour a causé plusieurs événements historiques.

D'autre part nous pouvons dire que c'est l'amour qui a fait commencer la littérature. Les écrivains composaient leurs pensées sur l'amour avec de différents genres comme la poésie, le théâtre et le roman. Dans le domaine du roman, le XIX^e siècle a donné de nombreux exemples.

Notre recherche vise à analyser le thème de l'amour que Stendhal a peint dans trois de ses œuvres. Parmi ces trois œuvres Stendhal a décrit les théories sur l'amour dans **De l'Amour**, mais quant aux autres; **Le Rouge et le Noir** et **La Chartreuse de Parme**, ce sont des romans. Dans cette présente recherche, notre but essentiel est d'étudier les théories de l'amour que l'auteur a décrit dans **De l'Amour** et dans les deux romans cités ci-dessus. Tout au long des recherches, **De l'Amour** sera notre référence primordiale.

D'autre part, la vie de l'auteur sera aussi l'un des éléments essentiels que nous devons prendre comme référence. Pour bien éclaircir notre recherche, nous devons citer les relations amoureuses de l'auteur. Avant de commencer à étudier les romans, nous allons indiquer les relations que l'auteur a vécu avec de nombreuses femmes. Nous constaterons que ces femmes auront beaucoup de parallélismes avec les héroïnes de ses romans. **De l'Amour** sera notre guide pour les déterminer.

Marie-Henry Beyle, tout au long de sa vie, il a vécu sous le pseudonyme de Stendhal. Né le 23 janvier 1783 à Grenoble, fils de Chérubin-Joseph Beyle et de Henriette Gagnon, perd sa mère à la fin d'une couche lorsqu'il avait sept ans.

Cet événement lui a provoqué un mauvais souvenir et un traumatisme. Ceux-là sont les éléments qui causeront une influence profonde son caractère et sa vie sentimentale. Tout au long de sa vie Stendhal n'oublie pas l'absence de sa mère; elle était la personne la plus précieuse de sa vie, c'était la personne qu'il aimait le plus au monde.

En ce qui concerne l'amour, Stendhal reçoit aussi deux éducations différentes qui, toutes deux, lui viennent du côté Gagnon. Surtout, son oncle Romain était, comme le grand-père Gagnon, un homme du XVIII^e siècle, assez libertin, qui lui apprend une sorte d'art d'aimer. Dès son jeune âge, il se révolte contre la tyrannie de son père, de sa tante Séraphie et de l'abbé Raillance son précepteur. Il s'éloigne de l'atmosphère religieuse qui règne dans sa famille, par contre la philosophie du dix-septième siècle l'attire. L'orientation envers la philosophie est initiée par son grand-père Gagnon et avec l'étude des mathématiques à l'Ecole Centrale de Grenoble, il a eu un refuge d'une pensée ferme et logique. Après sa révolte contre sa famille et la religion, il se déclare athée et jacobin. Il se rend à Paris pour le concours de l'Ecole de Polytechnique, mais à la fin, il renonce à son projet parcequ'il aspire à une vie plus mouvementée, et aime l'aventure. Stendhal a eu de différentes rencontres avec l'amour-passion. La première femme était une actrice du théâtre de Grenoble, assez jolie: Mlle Kably, un amour de collégien quand il avait seize ans. Il ne la connaissait pas, mais sa passion était inévitable pour cette actrice. Cette passion fut si vive qu'il oublia sa haine dont il a éprouvé pour sa tante Séraphie. Il allait voir Mlle Kably au théâtre, l'applaudissait, et tremblait quand il l'entendait nommer.

A la fin de 1804, son entrée dans les salons parisiens, en particulier chez Destutt Tracy, les débats qui se déroulent dans ces milieux l'attirent. Dans un de ces milieux, il rencontre Mélanie Guilbert, qui devient, après, l'objet de son amour. Les années suivantes seront pour Stendhal une des périodes la plus brillante de son existence, où il mène une vie de dandy; aux théâtres, dans les salons, partout il sera sensible à la grâce des femmes. En 1811 à Paris, la cantatrice Angéline Bereyter devint sa maîtresse

Cet événement lui a provoqué un mauvais souvenir et un traumatisme. Ceux-là sont les éléments qui causeront une influence profonde sur son caractère et sa vie sentimentale. Tout au long de sa vie Stendhal n'oublie pas l'absence de sa mère; elle était la personne la plus précieuse de sa vie, c'était la personne qu'il aimait le plus au monde.

En ce qui concerne l'amour, Stendhal reçoit aussi deux éducations différentes qui, toutes deux, lui viennent du côté Gagnon. Surtout, son oncle Romain était, comme le grand-père Gagnon, un homme du XVIII^e siècle, assez libertin, qui lui apprend une sorte d'art d'aimer. Dès son jeune âge, il se révolte contre la tyrannie de son père, de sa tante Séraphie et de l'abbé Raillance son précepteur. Il s'éloigne de l'atmosphère religieuse qui règne dans sa famille, par contre la philosophie du dix-septième siècle l'attire. L'orientation envers la philosophie est initiée par son grand-père Gagnon et avec l'étude des mathématiques à l'Ecole Centrale de Grenoble, il a eu un refuge d'une pensée ferme et logique. Après sa révolte contre sa famille et la religion, il se déclare athée et jacobin. Il se rend à Paris pour le concours de l'Ecole de Polytechnique, mais à la fin, il renonce à son projet parcequ'il aspire à une vie plus mouvementée, et aime l'aventure. Stendhal a eu de différentes rencontres avec l'amour-passion. La première femme était une actrice du théâtre de Grenoble, assez jolie: Mlle Kably, un amour de collégien quand il avait seize ans. Il ne la connaissait pas, mais sa passion était inévitable pour cette actrice. Cette passion fut si vive qu'il oublia sa haine dont il a éprouvé pour sa tante Séraphie. Il allait voir Mlle Kably au théâtre, l'applaudissait, et tremblait quand il l'entendait nommer.

A la fin de 1804, son entrée dans les salons parisiens, en particulier chez Destutt Tracy, les débats qui se déroulent dans ces milieux l'attirent. Dans un de ces milieux, il rencontre Mélanie Guilbert, qui devient, après, l'objet de son amour. Les années suivantes seront pour Stendhal une des périodes la plus brillante de son existence, où il mène une vie de dandy; aux théâtres, dans les salons, partout il sera sensible à la grâce des femmes. En 1811 à Paris, la cantatrice Angéline Bereyter devint sa

jusqu'à la chute de l'Empire. Aux derniers jours de cette année, Angele Pietragua se donne à lui à Milan.

Deux années plus tard, il retrouve celle-ci, dans la même ville. La relation amoureuse avec Angela ne dure pas longtemps, cette dernière veut se débarrasser de lui. Après cet événement, la tristesse et la solitude l'accablent à tel point qu'il songe au suicide et en 1815, la passion amoureuse entre les deux amants réalise avec une rupture définitive. Abandonné par Angela, il rêve d'une violente passion pour Mathilde Viscontini épouse séparée d'un général nommé Dembowski.

La restauration met un terme à sa carrière politique, il retourne à Milan et rencontre Matilde Dembowski, la femme qui comptera le plus dans sa vie. Un nouvel amour pour lui, amour platonique autour duquel il enroula de merveilleux sentiments. Sa passion pour Matilde date de 1818. Il la suit jusqu'à Volterra, mais il est mal reçu, et se réfugie à Florence. La passion envers cette femme lui donne l'idée d'écrire un ouvrage où il exprimera ses affections pour Mathilde dans son œuvre **De l'Amour**.

En 1820, il achève **De l'Amour** à Milan et envoie ce manuscrit à Paris, il reprend sa vie d'habitué des salons. Le 22 août, la Bibliographie annonce la publication de cette œuvre. Après avoir accompli ses théories sur l'amour, il les exerce sur les femmes; Clémentine Curial est l'une de ces femmes qui est devenue son amante, il s'est attaché à Mme Clémentine Curial, qu'il nomme Menta, femme d'un général, Comte et Pair de France. Mais la liaison avec cette dame non plus ne dure pas longtemps, une rupture commence avec celle-ci, pour se consoler de cet événement, il commence à rédiger son roman **Armance**. Dans les années précédentes, en courtisant quelques mois Alberthe du Rubempré, Stendhal arrive à obtenir l'amour de cette femme mais leur amour violent dure qu'une courte durée. Après cette rupture, il a eu l'idée d'écrire un roman sans perdre du temps, il se met au travail et rapporte sa première ébauche de **Le Rouge et le Noir** à Paris. Stendhal ne cesse d'aimer, son cœur est encore tourmenté. La suivante femme qu'il aime, c'est Gulia, mais celle-ci ne l'aime pas. En 1837, dans une revue, un article sur une femme

bourgeoise, *La Duchesse de Palliano* l'attire, cette coïncidence lui donne l'idée d'écrire une nouvelle de la jeunesse d'Alexandre de Farnèse en élargissant cette nouvelle, dans deux mois seulement, il parvient à rédiger son roman **La Chartreuse de Parme**. Sa dernière aventure amoureuse s'accomplit avec une femme qu'il nomme "Earline", elle s'empare de lui. La vie exaltée avec beaucoup de passions amoureuses de notre romancier se termine avec une maladie d'apoplexie. Pendant toute sa vie, il a vécu avec onze femmes jusqu'à sa cinquantième année. Peu d'entre elles l'ont aimé, et d'ailleurs il parle de leurs sentiments à son égard avec beaucoup de modestie. Les maîtresses de cet homme n'étaient pas belles, Stendhal a voulu chercher chez ces femmes seulement de belles âmes. Ces femmes qui remplissent la vie de cet écrivain apparaissent aussi dans ses œuvres, elles sont ses héroïnes principales.

Dans le premier chapitre, nous analyserons **Le Rouge et le Noir**, le premier roman écrit en 1830, après l'édition de **De l'Amour**. Notre analyse sera basée sur le héros de ce roman; Julien Sorel. Celui-ci, pour obtenir une place dans la société parisienne, utilisera l'amour de Mme de Rênal et de Mathilde de La Mole. Ces deux personnes féminines seront aussi l'objet de notre recherche. A la fin de ce chapitre, nous analyserons l'absence de l'amour familial chez notre héros.

Au deuxième chapitre, nous étudierons, **La Chartreuse de Parme**. Ce roman est le dernier roman de Stendhal, c'est pour cette raison, qu'il nous offre l'exposition la plus complète du sentiment "amour". Dans ce roman, nous approfondirons l'analyse du sentiment d'"amour". **La Chartreuse de Parme** écrit trois années avant sa mort, nous résumera toute la vie de l'auteur. Dans cette œuvre, nous remarquerons en détails les théories de **De l'Amour**. Le héros de ce roman Fabrice del Dongo et les deux héroïnes; la duchesse Sanseverina et Clélia Conti, seront les types de notre analyse du deuxième chapitre.

Dans notre thèse, comme il s'agit de différentes œuvres de l'auteur, nous utiliserons des approches psychologiques, thématiques et comparatives.

CHAPITRE I.

1. LE ROUGE ET LE NOIR

1.1. NAISSANCE DE L'AMOUR LITTERAIRE

Dans le domaine de la littérature française et aussi universelle quand nous étudions ou lisons les genres littéraires; poésie, théâtre et roman, entre ces œuvres une similitude frappante nous attire. Cette similitude n'est rien d'autre que les sentiments qu'éprouvent les personnes les un(e)s pour les autres.

Nous pouvons accepter la naissance et l'épanouissement de ces genres grâce aux sentiments de différents types et caractères de héros ou bien d'héroïnes qui sont les personnages de ces œuvres. Sur ce point, nous pouvons élucider nos pensées avec un exemple attirant; les rapports entre les sentiments et la littérature ressemblent à ceux des gouvernements et de l'opinion publique. Les gouvernements dépendent pour leur force, de l'opinion publique, mais l'opinion publique est elle-même créée ou déformée par les gouvernements. Avec l'exemple précédent, nous pouvons dire que les sentiments inspirent la littérature et la littérature, à son tour, transforme et crée les sentiments.

Les différents désirs de sentiments amoureux varient selon les périodes où vivent les gens. Sur le thème du sentiment, nous pouvons élargir nos pensées avec l'exemple du désir sexuel, ce désir qui est à l'origine des sentiments amoureux, demeure un instinct à peu près immuable; et ne change très peu par rapport aux corps humains, mais les manifestations de cet instinct, qui sont les manières d'aimer, varient au cours des siècles. A ce propos André Maurois pose les questions suivantes aux lecteurs;

“Peut-on imaginer deux sentiments plus différents que l'amour voluptueux de Chloé pour Daphnis, et l'amour chaste de Mme de Mortsauf pour Félix de Vendénisse? Que l'amour simple et naïf du

chevalier des Grioux pour Manon Lescaut et l'amour intellectuel d'un héros d'Aldous Huxley ?" (Maurois 1942:7)

Dans l'Antiquité, les hommes n'avaient pas les mêmes comportements que les hommes de nos jours aux sujets des passions amoureuses. Le thème essentiel de leurs fictions était les passions amoureuses. En effet, dans l'*Illiade*, la beauté d'Hélène déclenchait la guerre de Troie. Dans cette œuvre tout amour qui allait au-delà du désir semblait à une folie.

A l'époque classique, un philosophe grec, Platon parle d'un amour si vif qu'il en exige la pureté. Mais chez les Romains, l'adultère florissait, et ils acceptaient ceci comme un crime. Les écrivains Romains, comme Virgile, Catulle, Tibulle, avaient quelques pressentiments sur l'adultère.

Au début du Moyen-Age, au XII^e et au XIII^e siècle, au temps des troubadours et des trouvères, nous voyons des traits d'amour dans leurs poésies et ensuite dans les romans de chevalerie. Durant ces deux siècles, les hommes commençaient à donner beaucoup d'importance aux réactions sentimentales et spirituelles qui accompagnent le désir. La cause de cette importance était le christianisme, cette religion avait donné aux femmes une place toute différente de celle qu'elles occupaient avant elle. Le christianisme imposait aux femmes la pudeur, en multipliant autour de lui les obstacles moraux, il augmentait involontairement l'intensité des passions que les femmes éveillaient.

La distinction entre les religions, c'est à dire entre le christianisme et les Anciens religions avant le christianisme, apparaît surtout aux mariages; les Anciens acceptaient le mariage comme un contract qui n'imposait à l'homme aucune fidélité, quant au mariage chrétien, il était plus sévère et plus difficile à supporter pour les Anciens. Les romans de chevalerie sont apparus à la suite d'une longue durée de l'héroïsme. C'est avec la rencontre du christianisme et avec d'autres courants qu'apparaît la naissance de l'amour romanesque.

Dans le Midi de la France, terre des cours d'amour, nommé par les poètes, comme Dante et Pétrarque. Ceux-là tirèrent les traditions de l'amour courtois. Les romans de chevalerie ont été écrits au Nord de la France aussi, la poésie des troubadours était plus connue au Nord, elle a pénétré jusqu'à la cour de France et même elle a pénétré dans une tradition étrangère à elle; la tradition celtique. Les celtes, étaient d'une race rêveuse et passionnée. Dans le roman, le désir devient passion et la passion, contrariée, trouve refuge seulement dans la mort.

Albert Thibaudet pense que le roman d'amour s'est développé vers le temps des Croisades parce qu'il a eu alors deux publics. En premier plan, le public des pèlerins, qui voulait se rendre aux lieux Saints, surtout à Jérusalem. Pendant ces longs voyages, le voyageur, éloigné d'une femme, imagine plus désirable et plus parfaite. Les pèlerins privés de la société des femmes éprouvaient du plaisir à lire des récits dont les héroïnes irréelles et sublimes agrandissaient dans leurs rêves.

En deuxième plan, nous voyons le public des femmes, lequel, au Moyen-Age, occupaient dans la société une place importante. Elles aussi recevaient une instruction proche de celle de l'homme. Elles avaient les mêmes sentiments que les guerriers, souvent retenues au loin par les Croisades ou par les guerres féodales, leur absence provoquait un amour plus propre et plus sentimental envers ces guerriers et voyageurs éloignés de leur femme. Au Moyen-Age, le roman de chevalerie et l'amour romanesque ont été de puissants éléments de la civilisation de cette période.

Entre le XIII^e et le XVII^e siècle l'amour romanesque n'a pas tellement de place dans la littérature. Pendant cette longue période en France, il y a eu de différentes guerres qui ont provoqué la violence et le désordre dans la société, c'est pourquoi ces guerres ont laissé aux amants peu de loisirs et pour les hommes un temps d'amours rapides. Dans cette période, le refuge romanesque des femmes, était la poésie et plus particulièrement la pastorale. Les écrivains; Virgile, Shakespeare, Ronsard, Rousseau et les autres ont toujours aimé à imaginer la vie pastorale.

Au début du XVII^e siècle, la France retrouve l'ordre, avec le règne d'Henri IV, les sentiments et les loisirs sont réapparus. Vers le milieu de ce siècle, à Paris, les personnes de la haute-société ont constitué un milieu où elles ont imposé à un mode d'existence différent par rapport aux autres. Ceux-là cherchaient dans les livres l'image des grands sentiments. C'est pourquoi, réapparaît le roman de chevalerie. Dans ce milieu, il existe des femmes-écrivains comme Mme de Sévigné, qui lit le **Grand Cyrus**; et nous affirme que ce livre est "la beauté des sentiments". Quant à Pascal, dans le **Discours sur les Passions de l'Amour**, décrit l'amour comme une belle passion sans excès et affirme aussi que quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.

Parmi ces livres, l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, est lu dans toute l'Europe. Les Français le lisaient avec plaisir et l'apprenaient par cœur. Cette œuvre enseignait la toute-puissance de la femme en peignant le modèle des amants. Honoré d'Urfé a encadré ces passions et ces modèles sous forme d'une loi et il a donné le nom; "Les lois de Céladon". Ces lois étaient celles de l'amour romanesque, André Maurois, définit ces lois dans les phrases suivantes;

"Il y a de la sainteté dans cet amour. On lui sacrifie tout, on est malade, même on en meurt et l'on est fier d'en mourir. En somme l'idéal héroïque, ne pouvant plus s'exprimer par des actions de guerre, a cherché refuge dans l'amour. Sentiments sublimes, mais qui n'ont leur pleine valeur qu'à la condition de demeurer assez rares." (Maurois 1942:18)

- 1- Il faut aimer à l'excès
- 2- N'avoir d'autre passion que son amour.
- 3- N'aimer qu'une seule personne.
- 4- N'être ambitieux que pour plaire à celle que l'on aime.
- 5- Défendre sa bergère.
- 6- Trouver tout parfait en elle.
- 7- N'avoir d'autre volonté que la sienne.
- 8- S'engager à l'aimer toujours." (Maurois 1942:18)

Les lois citées ci-dessus ressemblent aux théories de Stendhal sur l'amour dans **De l'Amour**. Stendhal a des théories précises sur le mécanisme des passions de l'amour dans son livre **De l'Amour**, écrit en 1822, où sa passion pour Matilde l'absorbait et l'exaltait, il aborde cette passion en analyste rigoureux, presque en mathématicien. Stendhal affirme que l'amour a toujours été pour lui la plus grande des problèmes, et même la seule et il distingue quatre sortes d'amour :

- “1- L'amour-passion, qui est celui de M. de Nemours, pour celui de Saint-Preux, ou pour celui d'Héloïse pour Abélard.
- 2- L'amour-goût, beaucoup plus léger, tableau où rien ne doit entrer de désagréable.
- 3- L'amour physique, qui se trouve par là suffisamment défini.
- 4- L'amour-vanité.” (Maurois 1942:97)

De ces quatre formes d'amour, pour Stendhal la seule et le véritable amour est l'amour-passion. Il décrit cette passion dans son célèbre chapitre de la *cristallisation*. La naissance de l'amour comporte sept phases; la plus importante est la *cristallisation*, véritable loi psychologique découverte par Stendhal:

Récapitulons les sept phases de l'amour:

- 1- Admiration;
- 2- Baisers donnés et reçus : plaisirs.
- 3- Espérance;
- 4- Naissance de l'amour.
- 5- Commencement de la première cristallisation ; On se plaît à orner de mille perfections la femme que l'on aime. (...).
- 6- Doute ; après avoir conçu de l'espérance, l'amant, tout d'un coup, rencontre l'indifférence. Il en arrive à douter de son bonheur. Il veut se rebattre sur les autres plaisirs de la vie. Il les trouve anéantis.
- 7- Seconde cristallisation, qui est une réflexion constante sur l'objet aimé, l'amant errant sans cesse entre ces trois idées; “Elle a toutes les perfections... Elle m'aime.... Mais comment faire pour obtenir d'elle la preuve de cet amour?...” (Maurois 1942:98)

1.2. JULIEN SOREL : PORTRAIT PHYSIQUE

Julien Sorel, né des souvenirs et des rêves de Stendhal, il ressemble et complète son auteur, a mené une vie plus mouvementée, plus passionnante que le jeune Henry Beyle. Dès sa première apparition, Julien est marqué du signe de la différence, qui l'accompagne d'un bout à l'autre du roman, il est singulier et solitaire. Il se distingue de toutes les autres personnages;

“Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une telle svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur.” (Stendhal 1983:30)

Le héros du roman, Julien se présente à partir du quatrième chapitre, Julien y apparaît dans la scierie de son père. L'auteur nous décrit le portrait de son héros dans ce milieu. Julien est le fils d'un rustre, d'un scieur athé et brutal qui ne pense qu'à l'argent. Il est un petit jeune homme de dix-neuf ans, faible en apparence avec des traits irréguliers, un nez aquilin, de grands yeux noirs et des cheveux châtain foncé. Il a une taille mince qui montre sa légèreté. Dès son enfance, nous voyons en lui des comportements différents par rapport aux membres de sa famille, lui contrairement à ses frères c'est pourquoi lui, tous les dimanches, il était battu sur la place publique. Le portrait physique de notre héros est décrit par André Breton de façon suivante;

“Julien “Il domine tout le livre. Figure étrange, inquiétante, complexe à l'extrême, une des plus originales que l'art ait jamais évoquées devant vous. Julien est “un plébéien irrité”. Joli garçon, de tournure élégante et distingué, intelligent, pourvu de quelque instruction, mais aigri par la pauvreté et les mépris qu'elle lui attire, il souffre cruellement dans son orgueil.” (Breton [date non indiquée] :266)

1.3. ARRIVEE DE JULIEN CHEZ LES RENAL

Au temps de la Restauration, notre héros, Julien Sorel, jeune fils d'un paysan susceptible et courageux, plein d'enthousiasme pour Napoléon. Il entre comme précepteur chez M. de Rênal, marié avec une femme dont l'extrême timidité est déconcertée par l'idée qu'un étranger va se trouver entre elle et ses enfants. Le jeune Sorel détestait son père qui lui donnait des travaux de force, celui-ci n'aimait pas travailler, par contre il aimait lire, surtout le **Mémorial de Saint-Hélène** qui lui faisait rêver à Napoléon. Il rêvait aussi d'être prêtre pour quitter le milieu où il vivait. Le moment de quitter ses parents est venu pour notre héros, son père le commerce comme du bois à M. de Rênal, il va être le précepteur de ses enfants. Au moment où il entre chez les Rênal, il nous apparaît comme un ignorant, il avait seulement suivi quelques leçons de latin que lui avait données un vieux médecin militaire et avec les livres qui lui avait légués, c'est avec ce bagage scolaire qu'il va donner des leçons aux enfants.

Léon Blum, nous explique la cause de la séparation de Julien ressemblant à celle de Stendhal ;

“Julien a conçu “l'idée de génie” que l'état ecclésiastique pourrait lui faire quitter Verrières, de même que les mathématiques devaient tirer Stendhal de Grenoble. Quelques mois plus tard, quand il vit chez Madame de Rênal, aimé d'elle, presque amoureux, presque heureux, l'idée du séminaire a disparu avec son objet.” (Blum 1947:102)

La rencontre de Julien et de Mme de Rênal qui sera son amour dans l'avenir, se réalise au sixième chapitre. Il est accueilli chez les Rênal par cette dame. Julien lui apparaît comme un garçon timide et beau comme une fille, elle ne l'imaginait pas comme un précepteur. Julien, lui, l'admire et lui demande son indulgence et sa protection et songe à lui baiser la main, il ose le faire au début de leur rencontre et elle le fait entrer dans la maison.

1.4. ROMAN; OBJET ESSENTIEL DE L'AMOUR DE JULIEN

La rentrée de Julien chez les Rênal nous donne des repères sur l'amour de ces deux personnes. Dans leurs rapports sentimentaux, tout d'abord, c'est Mme de Rênal qui prend l'initiative; alors que Julien reste immobile, c'est elle qui s'approche de lui en lui adressant la parole. Quant à Julien, il se contente seulement de l'admirer. Julien prendra à son tour l'initiative quand se nouera leur liaison.

A cette époque, la lecture était très dangereuse; le pouvoir avait défendu de lire et d'acheter les livres des jacobins (libéraux). Mme de Rênal achète des livres chez le libraire libéral de Verrières pour ses enfants, en réalité ces livres étaient destinés à Julien;

“Elle osa aller jusque chez le libraire de Verrières, malgré son affreuse réputation de libéralisme. Là, elle choisit pour dix louis de livres qu'elle donna à ses fils. Mais ces livres étaient ceux qu'elle savait que Julien désirait.”(Stendhal 1983:53)

Julien nourrissait ses pensées avec des livres dès le début du roman, nous l'avons vu, qu'au lieu de travailler, lire un livre. C'est pourquoi, il savait bien comment se comporter envers les femmes. Grâce à la lecture de quelques romans, il constate que la voie de l'amour passait tout d'abord par les livres. C'est pourquoi, Mme de Rênal en lui donnant des livres, a donné aussi des gages de son amour;

“Elle regardait comme une exception, ou même comme tout à fait hors de nature l'amour tel qu'elle l'avait trouvé dans très petit nombre de romans que le hasard avait mis sous ses yeux.” (Stendhal 1983:57)

Nous remarquons d'ailleurs, une influence semblable et considérable des livres sur Fabrice; pour lui, les livres, notamment **les Confessions** de Rousseau, et le **Mémorial de Saint-Hélène** représentent pour Fabrice un trésor où il puise sa rêverie, son énergie et son ambition.

Dans la deuxième partie du roman, l'importance du roman réapparaît, Julien pour ne pas échapper à l'inauthenticité de tout discours amoureux et pour parler d'amour, il n'a que des phrases de roman. Sa première nuit passée avec Mathilde est marquée par son embarras avec des questions; que dire comment trouver un sujet de conversation, tout à coup, il se rappelle de la conversation qu'il avait fait avec Amanda Binet à Besançon. La source des phrases de cette conversation était de la **Nouvelle Héloïse**.

1.5. AMANTE BOURGEOISE

Le Rouge et le Noir est défini par les critiques comme un roman d'apprentissage, c'est-à-dire de formation. Julien commence à apprendre les intrigues de la société bourgeoise. Jusqu'à la rentrée à cette famille bourgeoise, Julien ne connaissait aucune éducation sentimentale. C'est pour cette raison qu'il reste un amoureux aussi sincère et naïf à la fin du roman qu'au début et nous ne constatons pas dans le dénouement non plus un éclaircissement attirant sur son éducation sentimentale.

Julien veut être séduit et aimé par les femmes pour satisfaire son orgueil et il souhaite utiliser l'amour des femmes pour s'élever socialement. Mais il est incapable de tant de froideur, à la fin, il échoue à réaliser ses pensées, tombe lui-même amoureux de Mme de Rênal, puis de Mathilde de La Mole. Tout d'abord, nous allons étudier l'évolution de l'amour de Julien pour Mme de Rênal.

Au début, Julien ne pensait pas à aimer une femme qui qu'elle soit, mais le jour de son arrivée, son idée de faire "fortune" allait disparaître de sa pensée quand il a vu la sensibilité et la beauté de Mme de Rênal. Julien subit la jalousie d'un valet qui ne supporte pas les sentiments d'Elisa pour Julien. La femme de chambre, Elisa, au lieu de rendre les services de Julien, tombe amoureuse de lui. Julien, quand il saisit que celle-ci l'aime, il refuse le cadeau qu'elle voulait lui offrir, à l'insu de son mari ;

"- Quoi, madame ? dit Julien.

-Il serait inutile, continua-t-elle en baissant la tête, de parler de ceci à mon mari.

-Je suis petit, madame, mais je ne suis pas bas reprit Julien en s'arrêtant, les yeux brillants de colère, et se relevant de toute sa hauteur, c'est à quoi vous n'avez pas assez réfléchi. Je serais moins qu'un valet, si je me mettais dans le cas de cacher à M.de Rênal quoique ce soit de relatif à mon argent." (Stendhal 1983:52)

Dans la citation ci-dessus, Julien nous montre une conduite exemplaire, il nous prouve que personne ne peut l'acheter. Sur cette conduite, Mme de Rênal commence à avoir du respect pour Julien et admire l'attitude de la personne qui lui a grondée. Julien, en dehors de l'éducation des enfants, n'a pas de sujet de conversation dans ce petit château, sauf avec Mme de Rênal. Dès les premiers jours de printemps, la famille Rênal, s'établit à Verger, dans une propriété de campagne de M. le maire. Julien, Mme de Rênal et les enfants prennent un grand plaisir dans ce milieu. Julien jouit d'une liberté qui fait son bonheur, la présence délicieuse des deux amies; Mme de Rênal et Mme Derville font notre héros un être nouveau.

Un soir, au cours d'une conversation animée sous un tilleul, Mme de Rênal assise entre Mme Derville et Julien, facilite le projet du jeune homme. Julien touche la main de Mme de Rênal, mais sur cette tentative, nous voyons qu'elle ne réagit même pas quand celle-ci lui serre à son tour sa main;

"Pour Mme de Rênal, la main dans celle de Julien, elle ne pensait à rien; elle se laissait vivre. Les heures qu'on passa sous ce grand tilleul que la tradition du pays dit planté par Charles le Téméraire, furent une

époque de bonheur. (...) ... fut à peine assise de nouveau, qu'elle lui rendit sa main presque sans difficulté, et comme si déjà c'eût été entre eux une chose convenue." (p.68-69)

Dans le contact physique cité ci-dessus, Julien semble exclure tout plaisir, quant à l'amour, il n'est pas tout à fait en question dans cette citation. Julien accomplit ici un pas décisif dans la conquête de Mme de Rênal, son geste est une sorte de déclaration muette. Et pourtant, dans ce passage, cette déclaration n'est pas une déclaration amoureuse. C'est seulement après avoir séduit Mme de Rênal qu'il en deviendra éperdument amoureux.

C'est avec Mme de Rênal que Julien aura la conscience du goût du vrai amour, et elle sera son premier amour. Stendhal, tire notre attention à cette sorte d'amour ;

"Le premier amour d'un jeune homme qui entre dans le monde est ordinairement un amour ambitieux. Il se déclare rarement pour une jeune fille douce, aimable, innocente. Comment trembler, adorer, se sentir en présence d'une divinité ? Un adolescent a besoin d'aimer un être dont les qualités l'élèvent à ses propres yeux. C'est au déclin de la vie qu'on revient tristement à aimer le simple et l'innocent, désespérant du sublime. Entre les deux, se place l'amour véritable, qui ne pense à rien qu'à soi-même." (Stendhal 1980:265)

L'amour chevaleresque apparaît après la conversation du soir. La physionomie de Mme de Rênal, nous fait penser à celles de belles femmes au temps de la chevalerie; Mme de Rênal est une belle dame, noble et riche, symbole de la réussite pour un jeune homme pauvre; la conquérir sera un exploit, et Julien en lisant le **Mémoire de Sainte-Hélène** imite le héros qu'il aime beaucoup. Nous voyons ici un déplacement de l'amour chevaleresque par rapport aux époques;

"Le lendemain on le réveilla à cinq heures; et, ce qui eût été cruel pour Mme de Rênal, si elle l'eût su, à peine lui donna-t-il une pensée. Il avait fait son devoir, et un devoir héroïque." (Stendhal 1983:69)

L'amour de Julien pour Mme de Rênal, nous apparaît parfaitement au cours de leur conversation, dans le jardin, pendant le déjeuner, il pense affirmer à cette femme son amour. Dans la résidence d'été à Vergy, Julien cherche les occasions à séduire Mme de Rênal. Il trouve l'occasion dans le XI^e chapitre. Un soir, Julien veut reprendre la main de Mme de Rênal, il choisit le soir pour que personne ne les voie. Pendant la conversation avec les membres de la famille, Julien est irrité par les discours de Mme de Rênal, il approche sa chaise de celle de Mme de Rênal, il tente d'appliquer ses lèvres sur le joli bras, dans l'obscurité il ose même couvrir de baisers la main de cette femme qui ne songe plus à la retirer. Mme de Rênal commence à se rendre compte que les sentiments nouveaux qu'elle éprouve pour Julien sont les effets de l'amour, elle en est effrayée et ravie à la fois;

“Mme de Rênal ne put fermer l'œil. Il lui semblait n'avoir pas vécu jusqu' à ce moment. Elle ne pouvait distraire sa pensée du bonheur de sentir Julien couvrir sa main de baisers enflammés. Tout à coup l'affreuse parole : adultère, lui apparut. Tout ce que la plus vile débauche peut imprimer de dégoûtant à l'idée de l' amour des sens se présenta en foule à son imagination.” (Stendhal 1983:81)

Les tentatives de l'embrassement de la main de Mme de Rênal par Julien sont attirantes. Stendhal définit ainsi l'importance de donner un baiser à la main de la femme que nous l'aimons;

“Il y a un plaisir délicieux à serrer dans ses bras une femme qui vous a fait beaucoup de mal, qui a été votre cruelle ennemie pendant longtemps et qui est prête à l'être encore.” (Stendhal 1980:251)

Dans un autre exemple, Stendhal nous donne l'importance de baiser la main d'une femme. Selon l'auteur, quand l'amant arrive à baiser la main d'une femme, il aura beaucoup de bonheur. Et nous prévient aussi que le rôle d'un amant est simple quand il regarde les yeux de ce qu'il aime, un seul sourire peut le mettre au comble du

bonheur, et il cherchera sans cesse à l'obtenir. Par exemple, pendant un soir, à petit jeu, il lui baisera la main;

“Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser risquer de fâcher la femme qu'il aime et lui prendre la main. (Stendhal 1980:254)

Mme de Rênal redoute que Julien aime une autre femme juste au moment où elle songeait à la douceur de vivre avec cet homme, mais elle se doute de l'amour de Julien, avant de dormir, elle se met à crier, réveille sa femme de chambre, et l'interroge si c'est elle qui aimait Julien, n'obtient aucune réponse et à la fin, elle lui demande de rester près d'elle. Elle est satisfaite par la réponse d'Elisa, Mme de Rênal pense que son amant n'aime pas Elisa. Malgré ses résolutions, le lendemain matin, elle finit par descendre au jardin, Julien l'attendait depuis longtemps; ayant pris du Maire un congé de trois jours et ne voulait pas partir sans la saluer. Dès qu'il la voit au jardin, il se précipite, ravi par le charme que dégage sa présence. L'accueil glacial qu'il reçoit de cette femme blesse sa fierté. Mais il s'en veut d'être atteint par de telles insolences;

“Si je veux être estimé et d'eux et de moi-même, il faut leur montrer que c'est ma pauvreté qui en commerce avec leur richesse; mais que mon cœur est à mille lieues de leur insolence et placé dans une sphère trop haute pour être atteint par leurs petites marques de dédain ou de faveur.” (Stendhal 1983:84)

Il quitte Mme de Rênal sans lui dire la cause de son voyage. Ce départ du jeune homme l'affole; elle croit qu'elle le perd. L'évasion de Julien hors de Verrières, sa station dans la grotte et sa visite à Fouqué, signifie une soumission à la solitude; une façon de prendre du champ et d'échapper à sa conquête amoureuse au moment même où elle est précise. Cette étape s'explique par le goût des héros stendhaliens pour la solitude. Julien passa son temps, dans la grotte, il était plus heureux qu'il ne l'avait été

tout au long de sa vie agitée par son bonheur de liberté. Dans l'obscurité immense, devant la grotte, il rêve de rencontrer une femme à Paris;

“C’était d’abord une femme bien plus belle et d’un génie bien plus élevé que tout ce qu’il avait pu voir en province. Il aimait avec passion, il était aimé. S’il se séparait d’elle pour quelques instants, c’était pour aller se couvrir de gloire, et mériter d’en être encore plus aimé.” (Stendhal 1983:86)

1.6. RESULTAT DE LEUR SEPARATION

L’absence de Julien a mis Mme de Rênal au désespoir et l’a rendue vraiment malade. Pour se distraire, elle a confectionné une belle toilette pour la mettre sur elle dès le retour du jeune précepteur. Mme Derville saisit que sa cousine est amoureuse, et par contre toute la Verrières est au courant de leur liaison amoureuse.

Au XIII^e chapitre, se déroule une scène qui ressemble aux scènes des chapitres VIII^e et IX^e. Comme les scènes du soir, Julien use les méthodes de son ancien privilège, prend la main de Mme de Rênal, mais ne réagit même pas quand celle-ci la lui serre à son tour, abandonne cette main sans s’en apercevoir. Mme de Rênal, bouleversée, y voit la confirmation de son départ, et dans ce geste d’égarement, s’empare de la main de Julien;

“Que connais-je du caractère de cette femme? se dit Julien. Seulement ceci: avant mon voyage, je lui prenais la main, elle la retirait; aujourd’hui je retire ma main, elle la saisit et la serre. Belle occasion de lui rendre tous les mépris qu’elle a eus pour moi.” (Stendhal 1983:94)

Sur l'attitude de cette amoureuse, notre héros est flatté, dans son amour-propre, décide que cette femme sera sa maîtresse. Une nuit, avant de se séparer, il lui affirme qu'il l'aime avec passion;

“Julien répondit en soupirant :

- Il faut bien que je parte, car je vous aime avec passion; c'est une faute... et qu'elle faute pour un jeune prêtre !” (Stendhal 1983:94)

Après cette séparation Mme de Rênal a pensé toute la nuit à Julien, nous la voyons comme une jeune fille coquette s'accoutumant au trouble de l'amour qui apparaît à l'âge de trente ans. L'ignorance de l'amour chez Mme de Rênal se montre avec le manque de lecture des romans. A la fin de ce chapitre, elle imagine que Julien restera près d'elle, comme un ami.

1.7. VICTOIRE D'UNE HYPOCRISIE

Julien, pour se satisfaire de son intrigue, établit un plan qui mettra fin à sa relation avec Mme de Rênal. Dans le chapitre XV, notre héros prend encore une fois son rôle d'hypocrite, déclare à Mme de Rênal qu'il lui rendra visite dans sa chambre après minuit. Un tel désir choque cette femme. Julien, sans précaution, exécute son projet, se rend tout tremblant dans la chambre de Mme de Rênal qui, épouvantée, la déconcerte avec des reproches, et à la fin, il se jette à ses pieds en pleurant. L'attitude de Julien, nous montre la faiblesse de son caractère, ce dernier accepte cette relation comme un devoir pour parvenir à son but en se disant qu'il a bien joué son rôle. La citation ci-dessous, nous le montre clairement;

“Je donnerais mille fois ma vie, pour savoir ce qui peut t'être le plus utile, répondit Julien: jamais je ne t'ai tant aimée, mon cher ange, ou plutôt, de cet instant seulement, je commence à t'adorer comme tu

mérites de l'être. Que je deviendrai-je loin de toi, et avec la conscience que tu es malheureuse par moi! Mais qu'il ne soit pas question de mes souffrances. Je partirai, oui, mon amour. Mais, si je te quitte, si je cesse de veiller sur toi, de me trouver sans cesse entre toi et ton mari, tu lui dis tout, tu te perds. Songe que c'est avec ignominie qu'il te chassera de sa maison; tout Verrières, tout Besançon parleront de ce scandale. On te donnera tous les torts; jamais tu ne te relèveras de cette honte." (Stendhal 1983:131)

Dans ce chapitre, le rôle de Julien investit les pensées de Stendhal, celui-ci, dans sa jeunesse avait de la passion pour le théâtre, il voulait écrire des comédies comme Molière, mais au XIX^e siècle la comédie a changé de milieu et la comédie a donné sa place aux Salons. Stendhal considère que le théâtre a donné sa place au roman du XIX^e siècle.

Le lendemain, Julien, contrairement à son habitude, demeure très prudent, quand Mme de Rênal serre la main de celui-ci, rallume la passion de son amant. Quand la nuit tombe, elle ne le veut pas, malgré cela, il goûte les charmes de sa maîtresse en l'embrassant avec moins d'amour-propre que celle de la veille. L'amour de Julien, s'intensifie après leur liaison secrète. Il trouve du bonheur nouveau dans la sincérité de cet amour partagé, au point qu'il est prêt à confier à Mme de Rênal son ambition.

Après la séparation du Roi à Verrières, les habitants de cette ville sont agitées de la présence de Julien, ils devinrent la raison de la maladie du fils de Mme de Rênal. Avec la maladie de son élève, Julien propose de s'en aller, sa séparation diminuera les commérages des personnes qui sont autour d'eux.

L'amour de Mme de Rênal pour Julien a évolué pendant les deux jours de sa séparation. La profondeur d'un tel amour a mis Julien en adoration devant sa maîtresse. Elisa n'arrive pas à résister à leurs amour, elle est jalouse, révèle la relation de ces deux amants à M. Valenod qui, lui, avec une lettre anonyme, prévient M^{lle} Rênal la position de sa femme dans la société. Pour détourner l'attention de son mari sur cet

événement, elle lui écrit avec Julien une lettre anonyme prévenant qu'elle a aucune relation amoureuse avec leur précepteur. Julien décide encore une fois de s'en aller pour une longue durée. Avant de quitter Verrières, le matin, Mme de Rênal et ses enfants le réveillent, cette rencontre est un moment délicieux pour tous. L'amour de ces enfants le trouble, quant à Mme de Rênal, son amour lui faisait désirer parfois d'être veuve et libre d'épouser son amant.

Après avoir passé une longue durée au séminaire, Julien décide de quitter Besançon grâce à l'abbé Pirard pour être le secrétaire du Marquis de la Môle à Paris. Pendant son voyage, il prend la décision de visiter son amante à Verrières, pénètre dans la propriété des Rênal sans que personne ne le voie, grimpe jusqu'à la fenêtre de Mme de Rênal, la persuade d'ouvrir sa fenêtre qu'elle ne voulait pas ouvrir. Celle-ci affolée et voulant rester fidèle à sa conduite, repousse avec dégoût son ancien amant. Julien joue, encore une fois, son rôle d'hypocrite, et réussit à la convaincre. Il désire avec fermeté qu'il la quittera pour toujours. Elle ne résiste pas à ses apitoiements et à ses menaces. A la fin, elle se jette dans les bras de son amant. Ces deux amants ont passé une merveilleuse nuit ensemble, ils ont revécu silencieusement leur amour avec beaucoup de goût tout au long de cette nuit.

Stendhal, dans son œuvre théorique, dans la citation citée ci-dessous, nous donne un exemple de rencontre romantique qui nous rappelle la rencontre de Julien et de Mme de Rênal;

“Il (Mortimer) revenait tremblant d'un long voyage ; il adorait Jenny; (...) Il arrive, elle se promenait dans le parc ; il y court, le cœur palpitant ; il la rencontre, elle lui tend la main, le reçoit avec trouble : il voit qu'il est aimé.” (Stendhal 1980:109)

1.8. AMOUR CHEVALERESQUE

Parmi les personnages principaux du roman stendhalien, nous remarquons aussi des personnes qui ne font qu'une courte apparition et disparaissent comme ils sont venus mais restent dans la mémoire du lecteur. Selon M. Bardèche, ces personnes sont des passagers embarqués pour quelques chapitres [...] semblables à ces lutins qui paraissent un moment dans les féeries de Shakespeare. Ils traversent la scène en courant; ils dansent pendant deux ou trois chapitres.

Julien, avant d'entrer au séminaire, veut absolument visiter la citadelle de Besançon qui lui rappelle son ambition militaire. Quand il passe devant un café, une serveuse attirante l'invite, séduit par sa beauté, il ne la refuse pas. Julien décide de se présenter en peu de temps, s'installe entre eux une complicité telle que Julien en vient à parler d'amour. Mais leur conversation est coupée avec la rentrée d'un des amants d'Amanda. Un duel se déroule entre Julien et cet amant, Julien dévisage son rival et Amanda devient contente de son courage. Ce dernier avec ce comportement héroïque prouve son amour et pense qu'il visitera cette belle à chaque sortie du séminaire.

Cette scène est intéressante parce qu'elle nous révèle le goût du risque et l'attitude provocatrice de le héros du roman. Le duel entre les deux personnes nous fait penser aux temps héroïques de la chevalerie. Au XIXe siècle cette sorte de duel nous apparaît pas. Stendhal, nous fait l'explication de cet événement dans **De l'Amour** ;

“La perfection de la civilisation serait de bien combiner tous les plaisirs délicats du XIXe siècle avec la présence fréquente du danger. Il faudrait que les jouissances de la vie privée pussent être augmentées à l'infini en s'exposant souvent au danger.” (Laudet 1989:56)

L'amour chevaleresque de Julien apparaît aussi dans la deuxième partie du roman, quand le comte Nobert l'invite à une promenade à cheval. Au retour de cette promenade, Julien qui se croit fameux cavalier depuis Verrières, fait une chute magnifique. Cet incident était le sujet du dîner, Julien raconte sa mésaventure à ces personnes avec de l'esprit et de la simplicité. Il demande encore une fois au jeune comte la permission de monter, cette fois-ci, il allait tomber plusieurs fois du cheval, mais celui-ci ne tombe point. Cet événement était le sujet de leur conversation.

Dès son arrivée à Paris, l'épreuve du cheval, nous montre la qualité de cavalier chez Julien. Le fait de se tenir à cheval est lié à la thématique de l'ascension sociale, parce que bien monter est le signe de la grâce aristocratique, qui pouvait entraîner un succès amoureux. Dans les romans stendhaliens, l'importance de bien monter à cheval s'explique par le rêve chevaleresque de l'auteur. Nous voyons ce fait quand un roi est arrivé à Verrières. Toutes les femmes étaient aux balcons pour admirer les cavaliers. Pendant ce passage une remarque fit oublier toutes les autres; Julien Sorel apparaît comme un fort joli garçon attirant, très mince entre ces cavaliers, montant sur un cheval normand de M. Valenod;

“Pendant qu’il était l’occasion de tant de propos, Julien était plus heureux des hommes. Naturellement hardi, il se tenait mieux à cheval que la plupart des jeunes gens de cette ville de montagne. Il voyait dans les yeux des femmes qu’il était question de lui.(...) il se sentit un héros, il était officier d’ordonnance de Napoléon et chargeait une batterie.” (Stendhal 1983:118)

Dans **De l'Amour** Stendhal nous montre clairement avec la courte phrase suivante la relation entre l'amour et de monter à cheval; “Qui ne sait celer, ne sait aimer.” (Stendhal 1980:323)

1.9. SEDUCTION DE L'AMANTE ARISTOCRATE

Après une année d'étude en théologie au séminaire de Besançon, Julien entre avec la référence de l'abbé Pirard chez le marquis de La Môle à Paris comme secrétaire. Le soir de sa première journée, lors du dîner, il découvre les mœurs de l'aristocratie parisienne et aussi les membres de cette famille. Entrée dans ce monde Julien, jeune provincial, nous apparaît comme une personne étrangère aux salons parisiens. Quand il regardait les personnes, la jeune fille du marquis, Mathilde attire son attention, lui consacre son temps et se met à l'observer. Les yeux de cette future amante l'attirent, il les nomme comme le feu de la saillie qui brillaient de temps en temps et exprime que cette beauté des yeux de cette fille est scintillante. Attiré par l'éclat de son regard, il n'eut pas l'idée d'être jaloux et de haïr son frère Nobert. Julien trouve des traits attirants sur cette fille, mais ces traits ne sont pas suffisants pour l'instant à être totalement séduit.

La première rencontre de ces deux personnes au début de la deuxième partie de ce roman, nous apparaît comme une sorte d'anti-sédution. Stendhal lance un défi aux conventions littéraires de la rencontre amoureuse où le premier regard suffit à la séduction. Ce type de séduction est déterminé par les théories de Stendhal mentionnées dans **De l'Amour**. A la fin, Julien compare Mme de Rênal son ancienne amante, avec Mathilde qui sera sa future amante;

“Par la suite, Julien trouva qu'ils avaient l'expression de l'ennui qui examine, mais qui se souvient de l'obligation d'être imposant. “Mme de Rênal avait cependant de bien beaux yeux, se dit-il, le monde lui en faisant compliment.” (Stendhal 1983:265)

Stendhal, dans **De l'Amour**, compare le comportement de deux personnes féminines du point de vue de leur expérience amoureuse. La comparaison suivante, nous fait penser à ces deux héroïnes du **Rouge et le Noir** ; Mathilde et Mme de Rênal;

“Une jeune fille de dix-huit ans, n’a pas assez de cristallisation en son pouvoir, forme des désirs trop bornés par le peu d’expérience qu’elle a des choses de la vie, pour être en état d’aimer avec autant de passion qu’une femme de vingt-huit. (...) Dans la première jeunesse, l’amour est comme un fleuve immense qui entraîne tout dans son cours, et auquel on sent qu’on saurait résister. Or une âme tendre se connaît à vingt-huit ans; elle sait que si pour elle il est encore du bonheur dans la vie, l’amour qu’il faut le demander; il s’établit, dans ce pauvre cœur agité, une lutte terrible entre l’amour et la méfiance.” (Stendhal 1980:42-43)

Mme de Rênal sera oubliée dans les pages suivantes du roman et Julien, après avoir aimé Mathilde, retournera à son premier amour. Julien, dans les chapitres suivants, s’est défait de sa lourdeur de provincial et commence à ressembler à un “dandy”. Mathilde voyant son changement l’invite au bal de Metz., Mathilde avec les airs qu’elle se donne éblouit notre héros dans ce salon, où l’on se bousculait pour admirer la “reine” de la soirée. Elle est l’objet des commentaires les plus flatteurs, cela pique la curiosité de Julien et c’est pour cette raison qu’il se fait un devoir de s’approcher d’elle, une conversation se réalise entre eux. Nous pouvons accepter cette conversation comme le début de leur amour; Stendhal nous définit ainsi l’amour de ces deux personnes;

“Cette peinture de l’amour parisien est absolument neuve. Elle fait un beau contraste avec l’amour vrai, simple, ne se regardant pas soi-même, de Mme de Rênal. C’est l’amour de tête comparé à l’amour de cœur.” (Laudet 1989:75)

R.Girard¹ dans **Mensonge Romantique et Vérité romanesque sur le désir triangulaire**, à propos de Mathilde et de Julien, il nous expose un amour de vanité. Le vaniteux, selon Girard, ne tire pas ses désirs de son propre fond mais convoite quelque chose ou bien quelqu’un parce qu’autrui le désire déjà, à la différence de l’être passionné, spontané et indifférent à l’opinion d’autrui.

¹ Pour des renseignements plus détaillés, voir LAUDET Patrick, Editions Nathan, France, 1991.

Entre ces deux amants s'interposent des modèles historiques ou littéraires, dans ce chapitre, il s'agit moins d'une rencontre de personnes que d'une croisée d'images; Julien pour achever le charme de cette fille, il la croyait une Catherine de Médecis, pense qu'il aime une reine. L'amour de tête est intellectuel, c'est pour cette raison que la bibliothèque est le premier cadre et le lieu le plus fréquente de leur rencontre.

1.10. LETTRES; ELEMENT ESSENTIEL DE LA LIAISON AMOUREUSE

Dans le XIII^e chapitre de la deuxième partie du roman, nous voyons un complot ressemblant à la jalousie du valet de Mme de Rênal. Julien surprend Mathilde et Nobert en train de parler de lui. Il est victime d'un complot. Ce soupçon tue à l'instant le début d'amour qu'il éprouvait pour elle et le pouvoir de fascination de la jeune femme qui tenait beaucoup de la fascination pour cette jolie femme du grand monde:

“Ce cruel soupçon changea toute la position morale de Julien. Cette idée trouva dans son cœur un commencement d'amour qu'elle n'eut pas de peine à détruire. Cet amour n'était fondé que sur la rare beauté de Mathilde, ou plutôt sur les façons de reine et sa toilette admirable.”
(Stendhal 1983:340)

A la lecture de cette déclaration d'amour, Julien, le “dandy” ne se tient plus de joie: être aimé par une grande dame qui fait le premier pas pour lui, en abandonnant le marquis Croisenois, fils de duc, élégant et spirituel, il n'arrive pas à croire à cet événement qui dépasse toutes ses imaginations et le rend fou de bonheur. Cette victoire réveille son ambition. Mais ce bonheur est interrompu par son hypocrisie, il veut tenir des gages avec une lettre que Mathilde l'avait écrite annonçant ses

sentiments amoureux. Julien pour ne pas perdre cette lettre, il la met dans une Bible et l'expédie à son ami Fouqué. Julien reçoit quelques lettres de Mathilde et un rendez-vous l'invitant minuit dans sa chambre. Ce rendez-vous rappelle celui de Julien pour Rênal.

Selon G.Genette², cette sorte de communication, aveux, ruptures, déclaration, etc., est chez Stendhal confiée à l'écriture. Dans les œuvres de Stendhal, nous voyons de différentes sortes de communication. Dans **La Chartreuse de Parme**, des échanges de signes; Fabrice trace des lettres au charbon sur sa main, puis constitue un alphabet pour se communiquer avec Clélia. Avec la Sanseverina, il met un système de signaux lumineux. Mais dans les chapitres XIII et XIV de la deuxième partie de **Le Rouge et le Noir**, l'échange des lettres maintient plutôt les amants à distance. Les relations de ces deux personnes sont formelles. Cette technique de la séduction épistolaire sera nécessaire à Julien pour écrire des lettres à Mme de Fervaques.

Après son retour chez les Mole, Julien doute du rendez-vous de Mathilde, il pense que cette fille lui aurait organisé un piège pour lui. Le moment venu, Julien multiplie les démarches de prudence, monte à l'échelle et trouve Mathilde qu'il observe depuis longtemps, il est toujours sur ses gardes. Le tutoiement auquel Mathilde s'applique le rassure et flatte son amour-propre. A la fin comme Mme de Rênal, Mathilde se donne à lui sans ce rendez-vous glacé, ils n'ont été aussi loin de l'amour.

² Pour des renseignements plus détaillés, voir LAUDET Patrick, Editions Nathan, France, -1991

1.11. CRISE D'AMOUR

Julien, offensé par ses paroles, veut transpercer Mathilde avec une épée. Le geste tragique est l'événement central du chapitre XVII du second livre du roman. Dans la première partie de ce chapitre, nous voyons Julien ému, il avait l'idée de quitter la famille de La Mole. Après l'apparition de Mathilde à la bibliothèque, Julien veut savoir si elle l'aime encore ? La réponse de la jeune fille révèle la violence de son caractère;

“- Ainsi, vous ne m'aimez plus ?

- J'ai l'horreur de m'être livrée au premier venu, dit Mathilde, en pleurant de rage contre elle-même.

- Au premier venu ! s'écria Julien, et il s'élança sur une vieille épée du Moyen-Age, qui était conservée dans la bibliothèque comme une curiosité. (...)

Il eût été le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer.” (Stendhal 1983:370)

L'attitude et la colère de Julien sont compréhensibles, parce que, jusqu'à cet événement, il s'est distingué de ses frères, de ses compagnons du séminaire et même des jeunes aristocrates qui fréquentaient l'Hôtel de La Môle. La réplique citée ci-dessus pourrait être tirée d'une scène de tragédie de Corneille, par exemple du *Cid*. Le héros, Julien, comme Rodrigue, venge son honneur par la mort, ceci, nous prouve que l'honneur a beaucoup plus de valeur que l'amour; donc l'amour est au deuxième plan dans ce chapitre.

Après cette menace, Julien revient à son état habituel, remet l'épée à sa place et le calme se rétablit. A la fin, il réussit à reconquérir Mathilde, laquelle l'appelle à nouveau son “amant”. Ce chapitre, nous présente donc le heurt de deux orgueilleux, incapables d'humilité, Mathilde et Julien ne peuvent être liés que par des rapports de force. Julien regagne l'amour de Mathilde en esquissant un geste de menace, alors que la tendresse avait été impuissante.

1.12. VENGEANCE AMOUREUSE

Dans le XXIV^e chapitre, Julien se trouve à Strasbourg, il ne peut chasser Mathilde de son esprit. Il rencontre avec surprise le prince Korasoff avec qui, l'hiver précédent, il avait fait connaissance à Londres. Korasoff qui est un Don Juan accompli, voyant Julien en proie à un chagrin d'amour se fait fort d'y remédier. Ce dandy russe ignore le nom de celle qui joue avec le cœur de Julien, il comprend par la confession de l'amant malheureux à quelle catégorie de femmes elle appartient. Il lui trace donc la ligne de conduite qu'il faudra suivre pour triompher de cette orgueilleuse: Tout d'abord, il faut affecter une indifférence totale à l'égard de Mathilde, deuxièmement, courtiser en sa présence une autre femme, mais sans passion et réserver cette passion aux lettres qu'il écrira à sa belle. Dans ce domaine, Korasoff en possède toute une collection, et lui en remet cinquante-trois, numérotées d'avance, qui ont servi déjà en pareille occurrence. Il reste pour Julien, seulement de les copier. Dès son retour à Paris, il se conforme aux conseils du Don Juan russe. Il ne pense qu'à Mathilde, il l'aime, il souffre, il voudrait mourir. Pour la réussite de son projet, il pratique les théories de dandy russe sur Mme de Fervaques;

“Il le faut, je vais faire la cour à Mme de Fervaques. Elle m'ennuiera bien peut-être un peu, mais je regarderai ces yeux si beau, et qui ressemblent tellement à ceux qui m'ont le plus aimé au monde. Elle est étrangère; c'est un caractère nouveau à observer.” (Stendhal 1983:420-421)

En recopiant des lettres du dandy russe, il se met en devoir d'exécuter son plan. A la fin, Julien réussit à obtenir une invitation pour un dîner de la part de la femme qu'il courtise, puis devient un des habitués de Mme de Fervaques. Quelques jours plus tard, il réussit à obtenir la confiance de cette dame, elle se décide à lui répondre. Un matin, Mathilde voit une de ces lettres quand elle sent qu'il ne l'aime pas, elle se démoralise. Dans sa fureur, elle ouvre le tiroir de la table de Julien, découvre avec horreur les lettres non décachetées de la part de Mme de Fervaques. Quand Julien la voit s'évanouir à ses pieds, son attitude apparaît nettement en disant que cette

orgueilleuse est à ses pieds. L'aventure de Julien avec Mme de Fervaques, nous montre une variante de la liaison amoureuse avec Mathilde.

Dans le chapitre XXX, Mme de Fervaques invite Julien à l'Opéra, le même soir, il y trouve Mathilde les yeux brillants de larmes. Julien rejoint Mathilde dans sa loge et, devant le spectacle de sa détresse, doit s'armer de tout son courage pour ne pas trahir sa propre émotion. Il se tait, mais il est ivre d'amour et de volupté. Revenu à la maison, il entre dans sa chambre, il embrasse les lettres d'amour du prince Korasoff, parce qu'il vient de remporter une bataille. Pour être certain de l'amour de Mathilde, il prend référence encore une fois à son majeur livre, **les Mémoires**. Dans le chapitre suivant une relation s'instaure entre Mathilde et Julien, notre héros se demande si celle-ci l'aime. Pour démontrer son amour, un jour, Mathilde annonce à son amant qu'elle est enceinte:

“Elle se trouva enceinte et l'apprit avec joie à Julien.
- Maintenant douterez-vous de moi. N'est-ce pas une garantie ? Je suis votre épouse à jamais. Cette annonce frappa Julien d'un étonnement profond. Il fut sur le point d'oublier le principe de sa conduite.”
(Stendhal 1983:457)

Sur cette nouvelle, Julien est bouleversé et Mathilde prévient son père du résultat de sa liaison avec Julien, celui-ci, au début n'accepte pas le mariage de sa fille avec un pauvre paysan, mais avec les jeux d'hypocrisie de Julien, il lui donne de l'argent, et lui fait le don de ses terres et le fait lieutenant pour qu'il oublie le mariage avec sa fille.

Avec cet événement, Julien réussit à obtenir ce qu'il a voulu depuis son départ de la maison paternelle. Arrivé à la position de ses rêves, il est perturbé par la lettre de Mathilde qui lui prévenait qu'il a tout perdu. Sans perdre du temps, il atteint Paris où il obtient des renseignements qui ne sont pas clairs, ce qu'il a compris que Mme de Rênal l'inculpait d'être un hypocrite. Julien quitte Mathilde pour rejoindre cette dame de Verrières.

1.13. MADAME DE RENAL

La rencontre de Julien Sorel et de Mme de Rênal, se réalise au VI^e chapitre de la première partie du roman. Jusqu'à l'arrivée de Julien, Mme de Rênal nous est présentée comme épouse du maire de Verrières. Elle a été la beauté du pays, pleine d'innocence et fort timide, ne redoute rien tant que l'assurance grossière des hommes de Verrières. Mme de Rênal n'ayant pas d'affectation, les femmes de son environnement l'acceptaient comme une sotte. Elle n'avait aucune expérience de la vie; elle avait une physionomie paisible et sage, très bonne, très aimante, mais peu heureuse par le manque d'amour de son mari, malgré cela, elle a vécu jusqu'à l'arrivée de Julien pour ses enfants.

Elle n'aimait pas M.de Rênal, puisque celui-ci la traitait comme si c'était tout naturel qu'elle lui soit dévouée. Elle n'imagine pas que les autres hommes puissent être différents de son mari. Elle croit que tous sont grossiers, insensibles à tout ce qui n'est pas lié à l'argent. Stendhal, dans **De l'Amour**, nous décrit le portrait d'une jeune fille semblable à celui de Mme de Rênal ; Matilde Viscontini. Cette dernière avait beaucoup occupé la vie sentimentale de notre auteur pendant ses dernières années. C'est pour cette raison qu'il nous offre deux portraits identiques; ceux de Mathilde et de Mme de Rênal; lisons les;

“Matilde Viscontini, de son nom de jeune fille, n'était plus très jeune ; elle avait vingt-huit ans, ce qui, à l'époque, était pour une femme presque le seuil de la vieillesse. A l'âge de dix-sept ans, elle avait épousé un officier polonais, Jan Dembowski, (...). Son mari, de vingt ans son aîné, se révéla coureur, irascible, brutal. Lasse de supporter ses scènes et ses mauvais traitements, et malgré la naissance de deux enfants.” (Stendhal 1980:10)

Dans le roman, la scène de la première rencontre est donnée par l'auteur, avec des effets comme le trouble du croisement des regards;

“- Que voulez- vous, mon enfant ?

-Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu’il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

- Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu’il essuyait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l’un de l’autre à se regarder. Julien n’avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d’un air si doux. (...)

Mme de Rênal de son côté, était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme presque en chemise et si près de lui.” (Stendhal 1983:39-40)

L’action qui est nouée dès cette première entrevue de Mme de Rênal et de Julien Sorel aura une influence décisive sur leurs sentiments réciproques. D’après Stendhal le plus petit étonnement peut faire naître l’amour, ainsi la surprise de Mme de Rênal la prépare à s’éprendre inconsciemment de Julien. A la rencontre de Julien avec Mme Rênal, au début de leur histoire d’amour, nous voyons l’influence de Rousseau: elle nous fait souvenir de la rencontre de Rousseau avec Mme de Warens dans les *Confessions*.

La citation précédente nous présente la naissance d’une sentimentale qui va croître, dans les pages suivantes, en une liaison sentimentale. Dès cette première rencontre, nous observons entre ces deux personnes une certaine sensualité. Tout d’abord, le regard de Mme de Rênal sur Julien est l’empreinte d’une tendresse maternelle, Julien lui apparaît comme un enfant et elle adopte pour lui une attitude protectrice et maternelle, puisqu’elle l’appelle d’abord “mon enfant”. Mme de Rênal ayant trente ans, plus âgée que Julien qui n’a que dix-neuf ans, ne peut penser à une relation amoureuse puisqu’elle a moins de l’expérience que Julien sur l’amour. Mme de Rênal, si elle avait lu des romans, elle aurait compris le danger que pourrait provoquer l’entrée de Julien dans sa maison;

“A Paris, l’amour est le fils des romans. Le jeune précepteur et sa timide maîtresse auraient retrouvé dans trois ou quatre romans [...]

l'éclaircissement de leur position." Mme de Rênal ne comprend pas qu'en donnant des livres, elle donne aussi des gages de son amour. Et Julien ne songe pas "à deviner ce qui se passe dans le cœur de Mme de Rênal"; il rêve "au moyen [...] de se procurer quelques-uns de ces livres". Le chemin du bonheur passe par la librairie." (Laudet 1989:29)

L'âme de Mme de Rênal est changée et soulevée par le bonheur depuis l'arrivée de ce précepteur, comme elle n'avait jamais lu de roman, toutes les nuances de son bonheur étaient neuves pour elle. Aucune triste vérité ne venait la déranger, même pas le spectre de l'avenir. Après l'arrivée de ce jeune homme, elle se vit aussi heureuse dans dix ans qu'elle était en ce moment.

Au début, elle n'a jamais éprouvé l'amour pour notre héros puisqu'elle ne connaissait pas encore ce sentiment. Elle découvre les sentiments de sa femme de chambre Elisa pour Julien. La femme de chambre de Mme de Rênal essaie de courtiser Julien pour qu'il soit son amant. Elisa ne peut réaliser son but, parce que l'abbé Chélan a refusé ses désirs envers Julien. Quant à Mme de Rênal, elle ne peut pas accepter une liaison amoureuse qui se terminera avec un mariage, les démarches d'Elisa l'obsèdent et la rendent malade. A la fin de cet événement, elle découvre grâce à cette femme le désir d'épouser Julien;

"Elle ne put résister au torrent de bonheur qui inondait son âme après tant de jours de désespoir. Elle se trouva mal tout à fait. Quand elle fut remise et bien établie dans sa chambre, elle renvoya tout le monde. Elle était profondément étonnée.

Aurais-je de l'amour pour Julien?" se dit-elle enfin. Cette découverte, qui dans tout autre moment l'aurait plongée dans les remords et dans une agitation profonde." (Stendhal 1983:61)

L'attitude de Mme de Rênal envers Julien nous montre l'exemple des étapes de la théorie de l'amour que Stendhal a décrites dans son œuvre *De l'Amour*, précisément la première cristallisation, et l'amour-passion se réalise pendant un soir, au cours d'une conversation animée sous l'immense tilleul qui se trouve près de la maison lorsqu'il touche par mégarde la main que Mme de Rênal tient appuyée au

dossier de son siège. Cette main doit dorénavant lui rester: cela lui a ôté sur-le-champ tout plaisir de son cœur. Julien touche la main de Mme de Rênal qui était appuyée sur le dos d'une chaise, celle-ci la retire dès qu'elle a senti cette main étrangère.

Mais le lendemain, cet événement se produit encore une fois, Julien, à la tombée de la nuit, au jardin, assis entre Mme Derville et Mme de Rênal, prend la main de Mme de Rênal qui la retire au début, Julien insiste et la saisit de nouveau. Mme de Rênal, sa main dans celle de Julien, ne pense à rien, se laisse vivre et cet amour-passion lui semble naturel. Quand elle se sent obligée de retirer sa main, elle le fait mais la rend ensuite à Julien. Cette dernière s'est fait une image délicieuse du plaisir de serrer la main de l'homme qu'elle va aimer et de la porter à ses lèvres sans lui adresser un seul mot;

“Quoi ?” se dit Mme de Rênal, “j'aimerais, j'aurais de l'amour, moi, femme mariée, je serais amoureuse ? Mais je n'ai jamais éprouvé pour mon mari cette sombre folie qui fait que je ne peux détacher ma pensée de Julien. Au fond, c'est un enfant plein de respect pour moi; cette folie sera passagère.” (Maurois 1942:97)

Stendhal définit que “serrer la main d'une femme” est l'un des actes essentiels du commencement du sentiment d’“amour”. L'acte précédent est minutieusement décrit dès le début de la relation de Julien avec Mme de Rênal. Dans *De l'Amour*, nous voyons aussi un passage sur le serrement d'une main;

“Le plus grand bonheur que puisse donner l'amour, c'est le premier serrement de main d'une femme qu'on aime.” (Stendhal 1980:109)

Mme de Rênal brûlait de se trouver seule avec Julien et admirait la prudence de Julien, et quand il ne la regardait pas, pensait qu'il ne l'aimerait plus en se disant qu'elle est vieille pour lui, parce qu'elle avait dix ans plus que lui et cette différence l'opprimait souvent, et quand elle se trouvait toute seule avec Julien, elle lui demandait s'il l'aimait encore. Quoiqu'elle n'eût jamais pensé aux théories de

l'amour, la différence d'âge est, après celle de la fortune, un des sujets de la plaisanterie de province, toutes les fois qu'il est question d'amour.

1.14. LIAISON SECRETE

Un soir, au jardin, Mme de Rênal eu un rendez-vous imprévu de la part de Julien, qui se réalise à deux heures de la nuit dans sa chambre. Une telle proposition, dite tout près de son oreille, la scandalise. Julien entre dans la chambre quand l'horloge du château sonne les deux heures. En le voyant entrer dans sa chambre, elle se jeta tout d'un coup hors de son lit, une longue dispute se déroule entre eux, Julien réussit à convaincre cette femme;

“Même quand elle n'eut plus rien à lui refuser, elle repoussait Julien d'elle, avec une indignation réelle, et ensuite se jetait dans ses bras. Aucun projet ne paraissait dans cette conduite. Elle se croyait damnée sans rémission, et cherchait à se cacher la vue de l'enfer, en accablant Julien des plus vives caresses. En un mot, rien n'eût manqué au bonheur de notre héros, pas même une sensibilité brûlante dans la femme qu'il venait d'enlever, s'il eût su en jouir.” (Stendhal 1983:103)

Leur liaison secrète a duré environ deux heures, à la fin Julien, le “Tartuffe”, accomplissant son devoir termine avec joie son rôle. Quelques heures après, il n'a plus rien à désirer. Mme de Rênal est incroyablement heureuse. Le lendemain, redoutant de n'être plus aimée, elle lui serra secrètement la main, ce geste rallume la passion de Julien. Cette nuit, pour la première fois de sa vie que Mme de Rênal a aimé Julien. En abandonnant sa main glacée, le guette de sa fenêtre, défaille quand il quitte la maison, se ranime avec sa présence, et, sur la menace de départ, elle finit par lui avouer son amour.

1.15. FEMME DAMNEE

Quelques jours après, un des enfants de Mme de Rênal, le jeune Stanislas-Xavier tombe malade et elle croit que Dieu la punit de son amour interdit, sa vie est menacée, elle est en désespoir. Dans la maladie grave de son fils elle voit le chatiment de sa faute. Elle pensait que pour apaiser la colère de Dieu, il fallait oublier les sentiments amoureux qu'elle avaient pour Julien ou voir mourir son fils. Elle demande à Julien de s'en aller loin d'eux au moins pour quelque jours. Julien n'arrive pas à résister aux implorations de cette femme, et décide de partir.

A la fin, le ciel eut pitié de cette mère malheureuse, Stanislas guérissait peu à peu. Mme de Rênal songe que sa dernière liaison était une punition que Dieu lui a donnée;

“Je ne me fais plus aucune illusion”, lui disait-elle, même dans les moments où elle osait se livrer à son amour ... “Je suis damnée, irrésistiblement damnée. Tu es jeune; tu as cédé à mes séductions. Le Ciel peut te pardonner mais, moi, je suis damnée. Je le connais à un signe certain: j'ai peur. Qui n'aurait pas peur devant la vue de l'Enfer? Mais au fond je ne me repens point. Je commettrais de nouveau ma faute, si elle était à commettre.” (Stendhal 1983:132)

Mme de Rênal accepte la damnation, parce qu'elle est la seule coupable, elle a aimé et malgré tous ces événements, elle continue à l'aimer. Nous pouvons dire qu'elle n'a pu avoir sa leçon de la maladie de son enfant, l'amour l'a vaincue.

1.16. JALOUSIE D'ELISA

Tout au long de leur liaison amoureuse, tous les deux se montrent imprudents envers les personnes qui sont à leur alentour. Cette imprudence leur a causé la découverte de leur liaison par Elisa. Cette femme de chambre se dépêche d'en informer M. Valenod qui n'aime pas Julien, et souvent dès qu'il trouve l'occasion il courtise Mme de Rênal et celle-ci ne donnait aucun signe d'amour à M. Rênal. Sans perdre de temps, M. Valenod envoie une lettre anonyme indiquant à M. de Rênal les rapports entre sa femme et Julien.

Pour détourner les soupçons de son mari, Mme de Rênal écrit une lettre à son amant, et elle y indique un plan de conduite. Pour le réaliser, une nouvelle lettre est nécessaire, elle la rédige avec beaucoup de soin et Julien reconstitue une lettre en découpant les mots dans un livre pour les coller sur une feuille de papier utilisée par le directeur du dépôt. Cette lettre est transmise à son mari au cours d'une promenade. Après ces intrigues, Mme de Rênal demande à son mari qu'il renvoie le précepteur de leurs enfants; avec une telle action elle pense qu'elle pourrait mener les pensées de son mari à d'autres directions.

Quand M. de Rênal lit cette lettre, il dirige sa colère envers le directeur du dépôt, celui-ci, autrefois, avait fait de pareilles cours à sa femme et aussi à beaucoup d'autres femmes en écrivant des lettres qui ressemblaient à cette dernière. M. de Rênal, est devenu furieux quand il s'aperçoit que les autres aussi sont écrites sur les papiers utilisés par M. Valenod. Avant d'écrire la lettre à son mari, Mme de Rênal, avait écrit une lettre à son amant qui expliquait tous ses sentiments pour lui. Elle la fait parvenir à Julien par l'intermédiaire de la cuisinière, dans un livre. Julien trouva attachée avec une épingle la lettre suivante écrite à la hâte et sans moindre faute d'orthographe;

“Tu n’as pas voulu me recevoir cette nuit ? Il est des moments où je crois n’avoir jamais lu jusqu’au fond de ton âme. Tes regards m’effraient. J’ai peur de toi. Grand Dieu! ne m’aurais-tu jamais aimée? En ce cas, que mon mari découvre nos amours, et qu’il m’enferme dans une éternelle prison, à la campagne, loin de mes enfants. Peut-être Dieu le veut ainsi. Je mourrai bientôt, mais tu seras un monstre. Ne m’aimes-tu pas ? es-tu las de mes folies, de mes remords, impie? Veux-tu me perdre? Je t’en donne un moyen facile. Va, montre cette lettre dans tout Verrières, ou plutôt montre-la au seul M.Valenod. Dis-lui que je t’aime, mais non, ne prononce pas un tel blasphème; dis-lui que je t’adore, que la vie n’a commencé pour moi que le jour où je t’ai vu; que dans les moments les plus fous de ma jeunesse, je n’avais jamais même rêvé le bonheur que je te dois; que je te sacrifie mon âme. Tu sais que te sacrifie bien plus. (...) ... au moins tu habiteras Verrières, et je te verrai quelquefois; mes enfants qui t’aiment tant, iront te voir. Grand Dieu ! je sens que j’aime mieux mes enfants, parcequ’ils t’aiment. “(Stendhal 1983:137-138)

A la fin de tous ces événements, M. de Rênal prend les mesures nécessaires pour que Julien soit forcé de quitter la maison. Nous revoyons Mme de Rênal et Julien avant la fin du roman.

1.17. ESCAPADE AMOUREUSE

Mme de Rênal accueillit Julien, une nuit dans sa chambre avant de partir à Paris comme secrétaire du Marquis de la Môle. Il n’obéit pas aux préventions du bon curé Chélan, lequel l’engageait à quitter Verrières au plus vite et sans voir personne. Julien se cache jusqu’à la nuit dans un bois pour attendre le bon moment pour pénétrer chez les Rênal. Le moment venu, il arrive sous la fenêtre et frappe à la vitre. Elle lui ouvre, le reconnaît, tout d’un coup elle s’affole, repousse avec horreur son ancien amant. Mais encore une fois, nous voyons Julien jouer son rôle d’hypocrite multipliant les preuves d’amour et la menace de la quitter pour toujours.

A la fin, elle se laisse persuader par ce “Tartuffe” et se précipite dans ses bras. Les deux amoureux retrouvent leur plaisir d'autrefois. Mme de Rênal ne veut pas se séparer de son amant, le cache toute la journée, lui procure de la nourriture, affronte tous les dangers que peuvent provoquer les domestiques et son mari. Pour lui procurer de la nourriture, Mme de Rênal refusait de dîner avec son mari sous prétexte d'une migraine. Ce prétexte la faisait coupable d'adultère parce que c'est elle qui fermait la porte de sa chambre pour se donner à son amant.

Après la relation charnelle de la nuit, et les derniers moments partagés par ces deux individus, ils rejettent tout intégration dans un groupe social. Avec la fusion de leurs corps, les deux cœurs battent à chaque risque qu'ils ont vécu par le dévouement de Mme de Rênal qui révèle l'authenticité de l'amour.

Le soir suivant, à l'entrée de Julien chez les Rênal, M.de Rênal cherche sa femme, Julien se cache sous son lit, elle fait preuve du sang-froid pour détromper les soupçons, elle ne peut plus cacher son amant, saisit une alarme à deux heures du matin et se comporte comme une folle, embrasse avec passion Julien qui a juste le temps de sauter par la fenêtre et de s'enfuir.

1.18. FIN D'UN AMOUR

Après une longue durée, l'amour entre Julien et Mme de Rênal recommence avec une rencontre inattendue. Mme de Rênal avait envoyé à M.de La Mole une longue lettre qui le prévenait les dangers que Julien provoquerait dans leur famille et de se méfier du caractère de l'amant de sa fille. Dans ce message, elle indiquait que l'unique objet de cet hypocrite était de parvenir à obtenir leur fortune.

Julien retourne à Verrières et dans une église pendant la messe, tire sur la femme qu'il avait aimée mais n'arrive pas à la tuer, seulement, la blesse avec trois coups de pistolets. Cette blessure n'était pas mortelle, elle regrette de n'être pas tuée. Quand elle s'est retrouvé en bonne santé, sans perdre du temps, elle visite Julien dans sa cellule, elle le retrouve pleurant à son chevet, bouleversé, il implore son pardon, elle ne résiste pas encore une fois ce "Tartuffe", ils s'embrassent en pleurant d'émotion, ils sont tout à leur amour dans ce milieu que personne ne voit. Stendhal nous décrit cette rencontre minutieusement;

"- Monsieur.. je viens vous conjurer d'appeler, je sais que vous ne le voulez pas... Ses sanglots l'étouffaient; elle ne pouvait parler.

- Daignez me pardonner .

- Si tu veux que je te pardonne, lui dit-elle en se levant et se jetant dans ses bras, appelle tout de suite de ta sentence de mort.

Julien la couvrait de baisers.

- Viendras-tu me voir tous les jours, à moins que mon mari ne me défende. (...)

Et ici, malgré elle, Julien la couvrit de baisers.

- Laisse-moi, continua-t-elle, je veux raisonner avec toi, de peur de l'oublier... Dès que je te vois, tous les devoirs disparaissent, je ne suis plus qu'amour pour toi, ou plutôt, le mot amour est trop faible. Je sens pour toi ce que je devrais sentir uniquement pour Dieu : un mélange de respect, d'amour, d'obéissance." (Stendhal 1983:523-524)

Dans les deux dernières phrases du roman, nous voyons les sentiments de Mme de Rênal au point culminant de son amour héroïque pour Julien;

"Mme de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie; mais trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants." (Stendhal 1983:541)

La mort de Mme de Rênal est décrite avec simplicité dans les phrases citées ci-dessus comme si c'était la conséquence naturelle de son amour parce qu'elle est incapable de survivre à son amant. La fin du roman, nous rappelle la légende de

Tristan et Iseut, mythe de l'amour parfait, qui se termine avec la mort d'Iseut aussitôt après celle de Tristan;

“Pour moi vous avez perdu la vie, et j’agirai en vraie amie: pour vous je veux mourir également. Elle l’embrasse étroitement, corps contre corps, bouche contre bouche. Aussitôt elle rend l’âme et meurt ainsi, tout contre lui, pour la douleur de son ami.”(Lagarde & Michard 1960:56)

1.19. MATHILDE DE LA MOLE : PORTRAIT PHYSIQUE ET MORAL

Mathilde apparaît dans la deuxième partie du roman, au moment où Julien venait d’entrer chez le marquis de La Mole. Le portrait de Mathilde, qui sera la seconde héroïne du roman, est décrit par les regards du héros du roman. Julien remarquant quelques traits de cette fille, n’aboutit pas à nous en donner une description complète. Julien remarque la couleur de ses cheveux qui sont extrêmement blonds, sa silhouette bien faite et ses beaux yeux qui annonçaient une grande froideur d’âme.

Mathilde, elle a reçu une éducation religieuse, mais d’autre part elle lisait aussi Voltaire. Elle possède, à un trop haut degré, les qualités de caractère de sa race pour ne pas être heurtée par la faiblesse de son monde. Elle méprise les jeunes hommes bien nés autour d’elle, ayant le malheur d’avoir plus d’esprit qu’eux. Parmi ces personnes, Julien apparaît tout différent, elle est emportée pour la première fois par un sentiment passionné pour ce jeune homme.

L’antinomie de l’imaginaire stendhalien apparaît avec Mathilde et Mme de Rênal. Mathilde a une image de la femme amazone, guerrière incarnant en elle la

force virile et l'héroïsme, elle s'oppose à la femme tendre et maternelle, Mme de Rênal. Julien trouve en elle, un air dur, hautain et presque masculin. Le nom choisit par l'auteur est significatif, le nom Mathilde dérive du germanique *Macht* (la force) et *Hild* (le combat).

1.20. SOURCE DE L'AMOUR DE MATHILDE

Le soir de la rentrée de Julien, pendant le dîner, nous voyons notre deuxième héroïne assise en face de Julien, à ce moment là, nous remarquons qu'elle exerce une sorte de fascination sur lui. Entre ces deux futurs amants des modèles historiques et littéraires interviennent, Mathilde impose à Julien des modèles, elle voit Julien à travers Boniface de La Mole et à travers Danton. Elle est surprise du caractère et de la physionomie de Julien, elle l'identifie à des personnages historiques;

“O ciel ! serait-il un Danton, se dit Mathilde ; mais il a une figure si noble, et ce Danton était si horriblement laid, un boucher, je crois.”
(Stendhal 1983:313)

L'amour entre ces deux personnes est intellectuel; la bibliothèque est le premier cadre et le lieu le plus fréquenté de leurs rencontres. La bibliothèque est bien une figure intellectuelle et platonique de chambre où le réel et l'imaginaire se superposent dans les livres. Ces deux faits s'y croisent, là, Mathilde et Julien sont dans un espace qui relance leur imagination chevaleresque. C'est l'exaltation romanesque de Mathilde qui attire l'admiration de Julien sur elle. Lorsqu'elle croit s'apercevoir qu'elle aime Julien, elle est ravie. L'importance de la lecture apparaît aussi dans la relation amoureuse de ces deux personnes. Pendant sa lecture, Mathilde repasse dans sa tête toutes les descriptions qu'elle avait lues dans **Manon Lescaut**, **La Nouvelle Héloïse**, **les Lettres d'une religieuse portugaise**, etc...

Pour cette fille, la grande passion est en question, quant à l'amour léger, il est indigne d'une fille de son âge et de sa naissance. Celle-ci donne le nom d'amour au sentiment héroïque que l'on rencontre en France au temps de Henri III.

Dans l'amour de ces deux amants, il n'y a point de signature de contrat, point de notaire; tout est héroïque. Mathilde pense que son amour ne serait qu'une sottise vulgaire si Julien, avec sa pauvreté, était noble. Elle constate en lui un manque de noblesse et compare son amour à celui de Marguerite de Navarre pour le jeune La Môle, l'homme le plus distingué de son temps. Dans le chapitre X, Mathilde, nous apparaît avec une robe attirante, elle s'est habillée en noir le 30 avril, c'est une date importante pour elle;

“Quoi ! est-il bien possible que vous ne sachiez pas ce qui s'est passé le 30 avril 1574 ? (...). L'académicien, ravie de trouver une oreille vierge, raconta longuement à Julien comme quoi le 30 avril 1574, le plus joli garçon de son siècle, Boniface de La Mole et Annibal de Coconasso, gentilhomme piémontais, son ami, avaient eu la tête tranchée en place de Grève. La Mole était l'amant adoré de la reine Margeurite de Navare.
- Et remarquez, ajouta l'académicien, que Mlle de La Mole s'appelle Mathilde-Margeurite.” (Stendhal 1983:323)

Mathilde et Julien font ensemble de longues conversations dans le jardin où elle lui confie avec enthousiasme et franchise son goût pour les temps héroïques de la France, elle prend un grand plaisir de sa compagnie. Cette conversation déclenche son amour pour ce jeune homme. Mathilde estime chaque jour davantage Julien. Son attirance repose, sur l'intuition qu'elle a de sa qualité d'âme et de son ambition qui répond à la sienne.

A part la satisfaction de l'amour-propre de Julien envers Mathilde, nous constatons chez cette fille un niveau intellectuel et moral plus élevé que celui des personnes de son entourage, nous voyons aussi que sa beauté fascine le jeune homme. Le caractère et la beauté de Mathilde évoluent régulièrement les sentiments de Julien,

mais aussi elle le fascine par sa philosophie de la vie qui respire la cruauté. Quant à Julien, son jugement évolue à partir de la découverte d'une certaine naïveté chez Mathilde. Il saisit à partir des regards de celle-ci une naissance d'amour. Cette naissance est clairement décrite dans la citation suivante;

“D’un autre côté, quand Mlle de La Mole fixe sur moi ses grands yeux bleus avec une certaine expression singulière, (...).
Eh bien , elle est jolie ! continuait Julien avec des regards de tigre. Je l’aurai, je m’en irai ensuite, et malheur à qui me troublera ma fuite!. Cette idée devint l’unique affaire de Julien; il ne pouvait plus penser à rien d’autre. Ses journées passaient comme des heures.” (Stendhal 1983:328)

Les regards de cette fille, nous renvoient aux regards de Mme de Rênal. Mathilde se sent méprisée par Julien et mais elle ne peut le mépriser. Elle ne peut soutenir le regard terrible de cet homme; elle en a peur. Par contre, Julien en la regardant, pense à Mme de Rênal;

“- Quelle hauteur dédaigneuse ! Quelle différence avec ce que j’ai perdu ! Quel naturel charmant, quelle naïveté !... Je savourais ses pensées avant elle. Je les voyais naître. Je n’avais pour antagonistes dans son cœur que ses enfants, ce qui est une affectation raisonnable et naturelle, aimable pour moi qui en souffrais. J’ai été sot. Les idées que je me faisais de Paris m’ont empêché d’apprécier cette femme sublime. Quelle différence, grand Dieu ! Et qu’est-ce que je trouve ici? De la vanité, sèche et hautaine, toutes les nuances de l’amour-propre et rien de plus.” (Maurois 1942:114)

Avant l’arrivée de Julien chez la Môle, Mathilde s’ennuyait mais dès l’apparition du secrétaire, chez eux, elle nous apparaît toute différente, elle arrive à se faire séduire par le caractère farouche et orgueilleux de Julien. Quand elle a saisi qu’elle aimait Julien, elle a cessé de s’ennuyer. Quand elle découvre qu’elle l’aime, son exaltation romanesque ne connaît pas de limite. Elle rêve d’une passion héroïque. A la fin, elle se demande si Julien l’aime vraiment, d’autre part notre héros se pose la

même question à propos d'elle. Mathilde pousse des cris de joie, pour son futur amant. La citation ci-dessous est un bel exemple sur l'attitude de celle-ci ;

“Une idée l'illumina tout à coup: “ J'ai le bonheur d'aimer, se dit-elle un jour, avec un transport de joie incroyable, J'aime, j'aime, c'est clair! A mon âge, une fille jeune, belle est spirituelle, où peut-elle trouver des sensations, si ce n'est dans l'amour ? J'ai beau faire, je n'aurais jamais d'amour pour Croisenois, (...).”(Stendhal 1983:331)

1.21.APPARITION DE LA CRISTALLISATION AMOUREUSE

Dans la relation amoureuse de Mathilde et Julien, nous constatons une double cristallisation, la première apparaît avec Julien. Les théories de Stendhal sur les passions de l'amour sont appliquées dans le XII^e chapitre de la deuxième partie du roman, en particulier le mécanisme de l'amour-passion. L'amour-passion est une expression mise en circulation par l'auteur, il le décrit dès le début dans son livre théorique **De l'Amour**, et il nous donne ce terme quand il discerne l'amour en quatre groupes. Nous constatons quelques étapes de l'amour-passion, en particulier, l'admiration et l'amour né, dans la citation ci-dessous;

“- Mon Dieu ! Qu'elle est belle ! ... Que ses grand yeux me plaisent, vus de près, et me regardant comme ils font souvent.” (Maurois 1942:114)

Julien se réveille, chaque jour, le cœur palpitant d'ambition et rêvant de l'idée de Mathilde l'aimer. Un de ces jours, il reçoit de cette dernière une déclaration d'amour. “- Enfin, moi, pauvre paysan, j'ai donc une déclaration d'amour d'une grande dame.” (Maurois 1942:115)

La deuxième cristallisation se montre avec Mathilde. La naissance de l'amour chez cette fille constitue aussi une illustration parfaite de la théorie de la cristallisation élaborée par Stendhal dans **De l'Amour**. Patrick Laudet décrit l'essence de la philosophie sur la cristallisation de Stendhal avec les phrases suivantes;

“Il (Stendhal) démystifie le vague trop romantique des sentiments au profit d'une analyse minutieuse de la psychologie humaine et en démontre le mécanisme. La cristallisation est une opération mentale qui se caractérise par une projection lente mais subtile de l'esprit qui façonne la réalité à son désir et recrée l'être aimé sur le monde de l'idéalité.” (Laudet 1989:79)

La cristallisation est plus rapide chez la femme que chez l'homme, parce que la femme a plus de temps pour cristalliser. L'exemple suivant nous facilitera la compréhension de cette théorie. Une femme qui coud et qui a son métier à broder, ouvrage insipide et qui n'occupe que les mains, songe à l'homme qu'elle aime tandis que celui-ci, conduisant sa voiture est mis aux arrêts s'il fait faire un faux mouvement.

Stendhal nous donne un bel exemple attirant de la cristallisation amoureuse que nous voyons chez l'héroïne du roman;

“Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez. Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le tire couvert de cristallisations brillantes: les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants: on ne peut plus connaître le rameau primitif. Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.” (Stendhal 1980:31)

Mathilde, jusqu'à l'apparition de son amour pour ce jeune homme, n'avait eu aucun sentiment amoureux pour d'autre personne. Elle est emportée pour la première fois par un sentiment passionné. Elle est une La Mole; elle descend du grand La Mole

du XVI^e siècle. Elle nous apparaît comme une femme de la Renaissance. Elle pense que Julien a aussi le caractère d'un homme qui a une âme supérieur comme dans la période chevaleresque. C'est pour cette raison qu'elle aime à penser que Julien lui-même est d'un grand caractère. A la fin, elle décide de lui donner un rendez-vous, la nuit, dans sa chambre. Notre héros y pénètre en appuyant sur une échelle à la fenêtre de Mathilde. Cette pénétration nous fait rapel à la rencontre secrète de Julien et de Mme de Rênal avant son voyage à Paris. Dans cet événement, nous voyons que Julien, comme les autres héros stendhaliens, ne cède jamais à la peur. L'acte de Julien pourrait lui causer sa mort par le Marquis ou bien par ses hommes de ce dernier.

1.22. IDEAL D'AMOUR NON VECU

La relation de Julien avec Mme de Fervaques cause une courte rupture entre les deux amants. L'épisode Fervaques est une variante de la liaison amoureuse avec Mathilde. Mme de Fervaques, malgré sa transparence, s'interpose entre eux et se comprend comme une nouvelle façon de matérialiser l'obstacle qui sépare Julien et Mathilde, auxquels l'intimité totale n'est jamais donnée. Mathilde regrette Julien, dans ses rêveries, elle imagine de partager avec lui une vie fulgurante. Lorsque Julien remonte dans sa chambre, elle se jette dans ses bras, éperdue d'amour, elle est entièrement soumise à ce jeune homme. Pour ne pas le perdre, elle tente de tout faire, nous saisissons qu'elle est capable de réaliser toutes les folies pour prouver son amour à ce jeune homme. Sa tentative de couper une partie de sa belle chevelure blonde et de la jeter devant lui est un des exemples de ses folies.

Au XXXII^e chapitre, nous voyons une curieuse relation qui s'établit entre ces deux amants. Mathilde ne cesse de donner les preuves de son dévouement, elle décide de manifester publiquement son amour, pour le prouver son amour, tout d'abord, elle annonce à Julien qu'elle est enceinte;

“Elle se trouva enceinte et l’apprit avec joie à Julien.

- Maintenant douterez-vous de moi ? N’est-ce pas une garantie ? Je suis votre épouse à jamais.” (Stendhal 1983:457)

Mathilde écrit une lettre annonçant sa liaison avec Julien à son père, celle-ci l’aime et ne veut être qu’à lui, elle partira avec lui. Son père refuse cette liaison, Mlle de La Mole, qui ne désarme pas, menace son père de porter publiquement le deuil de son époux quand il tuera son amant Julien. Cette déclaration oblige le marquis de ne plus écarter la possibilité d’un mariage avec Julien.

Mais à ce moment là, le père reçoit une lettre de la part de Mme de Rênal, déclarant toute la vérité sur Julien. Le bonheur de Mathilde ne dure pas longtemps, quand elle lit la lettre de Mme de Rênal, elle pense qu’elle a tout perdu. A cause de cette lettre, Julien perd tous les biens qu’il a obtenus, jusqu’à ce jour, il était sur le point d’épouser Mathilde de La Mole, fille d’un pair de France, c’est avec ce message que se produit le coup de théâtre de ce roman. Julien, dès qu’il apprend le contenu de ce message, part pour Verrières sa ville natale, où demeure Mme de Rênal. Malgré l’éloignement de son amant à Verrière, Mathilde ne cède pas de ses pensées, déguisée en paysanne, visite son amant en prison à Besançon sous une fausse identité, elle fait tout pour sauver son amant, elle trouve en lui la force de caractère de son glorieux ancêtre Boniface de La Mole, elle est fascinée par son héroïsme. A cette rencontre, nous constatons que Julien reprend l’avantage sur elle en lui révélant que cette tentative est réalisée à cause de la jalousie. Mathilde éprouve toute sa passion pour Julien, elle jure de ne pas survivre après sa mort, malgré toutes ses tentatives, elle ne parvient pas à sauver son amant.

Après l’exécution de Julien, Mathilde réclame le corps de Julien, la même nuit, elle suit jusqu’à son tombeau, portant la tête de son amant sur ses genoux. Pour montrer son amour, elle organise une cérémonie de funérailles et fait orner la grotte en marbre d’Italie. L’attitude de Mlle de La Mole est significative parce que son but n’était pas d’obtenir l’amour de Julien, c’était seulement d’obtenir le caractère que

Julien reflétait comme un modèle historique. A la fin du roman, notre héroïne, nous apparaît comme prisonnière d'une logique dont elle ne s'en sort pas. Elle n'aime pas Julien, mais elle aime l'image du Boniface de La Mole que présente notre héros;

“- Je veux le voir, lui dit-elle.(...)

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain ses mains tremblantes ouvrirent le manteau, Fouqué détourna les yeux.”
(Stendhal 1983:540)

Avec ce comportement, Mathilde s'identifie à la reine Marguerite de Navarre; "Marguerite de Valois, reine de Navarre, (1553-1615), femme de Henri IV." (Levy 1990:76) qui était amante d'un de ses ancêtres.

Celle-ci a toujours été fascinée par le geste de cette reine, qui avait réclamé la tête de son amant comme elle. G. Mouillaud dans la citation ci-dessous nous prévient que l'amour de Mathilde de La Mole nous reflète un amour héroïque qui ne correspond qu'à elle. Quant à son comportement, c'est l'imitation d'un personnage historique;

“Mathilde de La Mole, renouvelant sur la tête coupée de Julien le geste de Marguerite de Navarre, accomplit un acte doublement moderne : l'objet d'un amour héroïque n'est plus le noble Boniface de La Mole.”
(Abraham 1973:206)

1.23. RECHERCHE D'UN AMOUR PATERNEL

Le père Sorel, paysan brutal, après son accord avec Mme de Rênal, dont il a tiré le meilleur profit, se précipite à la scierie, pour informer son fils. Dès la rentrée du père à la scierie, l'attitude du père nous montre sa violence sur notre héros. Ce père a fait le commerce de son fils comme du bois, seulement pour ses intérêts, il le traite comme un animal et quand il l'aperçoit lire tranquillement, perché dans la charpente de la scierie, son irritation s'exalte.

Mais la violence de son père ne dérange pas beaucoup Julien, il souffre seulement d'avoir perdu son **Mémorial de Sainte-Hélène**, le livre qu'il préfèrerait, lequel nourrissait son esprit avec de l'amour héroïque. L'attitude du père envers les livres nous prouve que dans la famille Sorel les livres et faire des études supérieures n'avaient pas d'importance. D'autre part les paroles et la brutalité des gestes du père Sorel nous confirment cette idée. Le père Sorel admet l'enseignement comme une perte de temps et la lecture est, à ses yeux, une activité non rentable.

A son arrivée chez Mme de Rênal, Julien déclarait curieusement: "On m'appelle Sorel." Cette déclaration est suffisante pour saisir qu'il haït son père. S'il avait dit: "Je m'appelle Sorel", nous comprendrions qu'il serait fier de son nom, c'est-à-dire de son père aussi. Julien se pose souvent la question suivante;

"Serait-il possible que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilé dans nos montagnes par le terrible Napoléon" (Laudet 1989:98)

Ce doute nous affirme clairement la haine pour de son père. Au cours du séminaire à Besançon, Julien cherche une personne qui pourrait lui donner une affection sentimentale; isolé parmi ses camarades grossiers, il ne tarde pas à le trouver en la personne de l'abbé Pirard. Julien annonce la base de son nouveau bonheur à cet abbé;

“J’ai été haï de mon père depuis le berceau; c’était un de mes grands malheurs; mais je ne me plaindrai plus du hasard, j’ai retrouvé un père en vous, monsieur.” (Stendhal Club 1989:17)

Julien éveille chez son maître une tendresse que nous pouvons admettre comme un amour paternel. L’abbé Pirard définit ses sentiments pour Julien dans la phrase suivante; “Eh bien ! oui, mon enfant, dit Pirard à Julien, je te suis attaché.”(p.18)

M.Sorel, réapparaît dans les dernières pages du roman, au moment de l’exécution de son fils pour lui donner un dernier coup de sa haine. Cette visite du père nous montre l’ouverture et la fin du roman sur une scène de violence paternelle, mais aussi, elle amène Julien à regretter la brutalité de son père; “Voilà donc l’amour de père !” se répétait Julien l’âme navrée, lorsqu’enfin il fut seul. (Stendhal 1983:529-530)

A la fin, Julien, en donnant tout son argent à son père et à ses frères, se débarrasse de ce qui le liait à l’idéologie dominante du charpentier de Verrières et de l’époque.

CHAPITRE II.

2. LA CHARTREUSE DE PARME : UNE APPLICATION DE LA THEORIE "AMOUR"

De l'Amour est un traité célèbre de Stendhal sur l'amour où l'écrivain analyse les sentiments des personnages de **La Chartreuse**. Il avait composé vingt-ans avant la publication de **La Chartreuse**. L'analyse de notre auteur de l'amour nous conduit à la méthode que Zola appliquait dans ses romans. Stendhal donne suffisamment d'épaisseur à ses personnages que Zola.

D'autre part **La Chartreuse** s'apparente au roman historique. Dans ce roman, en dehors des principaux personnages, Stendhal nous montre aussi des Princes dont les décisions les plus graves sont dictées par l'amour. Nous voyons une de ces décisions dans l'événement du jeune Ranuce-Ernest V, celui-ci a opéré un important remaniement ministériel pour se venger de la Sanseverina et par la jalousie envers le comte Mosca.

Tout au long du roman, l'amour de Sanseverina pour son neveu échappe à toute explication ordinaire. C'est pourquoi, la passion de cette femme ne l'abandonne jamais, guide tous ses actes et entraîne sa mort;

“La comtesse en un mot réunissait toutes les apparences du bonheur, mais elle ne survécut que fort peu de temps à Fabrice, qu'elle adorait et qui ne passa qu'une année dans sa Chartreuse. (Stendhal 1952:483)

La Sanseverina, avant de subir d'autres amours, au début, elle s'est prise d'un coup de passion pour son neveu. Nous voyons l'application des théories sur l'amour-passion avec la rencontre de Fabrice et Clélia Conti;

“H. Martineau affirme que l’admiration chez Fabrice (commence) le jour où il aperçoit pour la première fois la jeune Clélia accomplie la première phase de la fameuse “**crystallisation**” et affirme aussi, le profond et constant amour de Fabrice del Dongo, dater de ce jour de la rencontre, qu’il va avouer plus tard à Clélia Conti. Mais durant les nombreuses années Fabrice oubliera Clélia, et il ne manifestera guère d’émotion quand il la reverra à son entrée en prison. Sur la rencontre, à la frontière, au début Fabrice ne tombe pas amoureux de Clélia mais il admire sa beauté angélique.” (Rey 1973:42)

2.1. ITALIE : PAYS OÙ NAIT L’AMOUR DE L’AUTEUR ET CELUI DE FABRICE

Une grande partie des événements de **La Chartreuse** se déroulent en Italie, dans le pays que Stendhal a toujours adoré. Né à Grenoble, dans une société dont il abhorre l’étroitesse et la rigidité, il croit bientôt trouver en l’Italie toute proche l’ouverture d’esprit, la générosité de cœur, le courage d’être soi auxquels il aspire. Sa tante Elisabeth flatte ses goûts en le persuadant, contre toute vraisemblance, que son grand-père maternel Gagnon descendrait d’un Guadgni ou Guandaniamo ; ceci prouvait qu’Henry Beyle appartiendrait par sa mère à ce pays. Il y connaît sa première expérience amoureuse, s’y enthousiasme pour Cimarosa, s’éprend d’Angela Pietragnua. Les quelques mois qu’il passe à Milan resteront “le plus beau temps de sa vie”. Son amour “si céleste, si passionné” pour Angela, après “onze ans, non pas de fidélité mais d’une sorte de constance”, arrive enfin “à ce qu’on appelle le bonheur”. En 1800 où il est venu pour la première fois à Milan, il a eu beaucoup de bonheur, après onze ans d’attente, la constance de son amour pour Angela.

Léon Blum souligne les parallélismes de la **Chartreuse** et de la Famille Farnèse, famille italienne. Il nous dit que le type des grandes courtisanes de la Renaissance n’était pas perdu totalement en Italie.

Stendhal avait connu, à Milan, des femmes en qui survivait la liberté du caprice, le sens raffiné du plaisir, et cette franchise de passion à la fois fantasque et despotique. Par exemple, Angela Pietragrua qu'il avait aimée en 1800, et dont il était devenu l'amant en 1811, aurait fait figure aux cours galantes de Rome, de Ferrare ou de Naples. Vanozza Farnèse idolâtrait son neveu. Angela Pietragrua avait un fils qu'elle chérissait. Une lettre à Pauline nous apprend qu'Antonio Pietragrua, âgé de quinze ans, et "sergent de son métier", était passé en France, apparemment pour prendre service dans l'armée impériale.

Le type de Gina Pietranera, avec son nom à peine déformé, naît ainsi de la confusion d'Angela Pietragrua avec Vannoza Farnèse, et l'on voit apparaître l'origine des premiers chapitres du livre, du passage de Fabrice en France, de l'épisode de Waterloo.

Le contenu sentimental du roman va se former à son tour par un mélange, ou plutôt par une sorte de transaction entre la donnée historique et l'aventure personnelle. Puisque Stendhal fut l'amant de la Pietragrua, il y aura de l'amour entre Gina et Fabrice ; puisque Alexandre était le neveu, le fils adoptif de Vannoza Farnèse, cet amour vaguement teinté d'inceste, conservera quelque chose de latent et d'ambigu.

La deuxième expérience amoureuse de Stendhal se réalisa à Milan. Cette ville fut sa résidence préférée, parce qu'il aimait la musique, et la société de Milan mit Julien parfaitement à l'aise. A Milan, il avait connu le digne objet d'un amour véritable, "Métilde Dembowska", au visage de la madone lombarde, à la fois si pure et si passionnée, que toutes ses instances, toutes ses souffrances n'avaient pu fléchir. A folle Gina va s'opposer ainsi dans le roman une autre figure de femme, plus scrupuleuse, plus grave, sans doute plus amoureuse. Fabrice entre Gina et Clélia Conti, Stendhal entre Angela Pietragrua et Métilde. Cette dernière a pris le courage d'aimer, et d'avouer son amour.

Stendhal, amoureux de son sujet, amoureux de l'Italie, cherche tous les signes capables d'attester la qualité d'âme de ces créatures. Il nous prévient qu'en Italie toutes les passions amoureuses étaient présentes dans son temps ; "En 1821, la haine, l'amour et l'avarice, les trois passions les plus fréquentes, et avec le jeu, presque les seules à Rome." (Stendhal 1980:246)

Stendhal de l'Italie, il aime tout : le climat, le ciel, la lumière, les montagnes et les lacs, la beauté des femmes et le caractère passionné des hommes, la langue si musicale que dès son premier séjour il a tant bien que mal apprise, les chefs-d'œuvre de l'art qui partout s'offrent comme d'eux-mêmes à ses regards.

Micheline Levowitz-Treu, dans la citation ci-dessous, nous résume l'importance de l'Italie dans **La Chartreuse de Parme** en nous disant que ce roman analyse les pensées que l'auteur a sur l'amour et surtout sur sa théorie de "cristallisation":

"L'amour est un leitmotiv dans la vie et l'œuvre de Stendhal : il fait de l'Italie le pays du bonheur; un livre , dont les réflexions ont sans conteste renouvelé l'analyse de la cristallisation, lui est entièrement consacré." (Levowitz-Treu 1978:14)

2.2. EXEMPLE D'UN AMOUR MYTHOLOGIQUE

Michael Nerlich³, nous propose une interprétation mythologique du roman qui tourne résolument le dos à la lecture traditionnellement historique, comme dans l'exemple de **La Chartreuse**. Michael Nerlich nous dit aussi que l'enjeu des luttes à Parme n'est autre que l'immémorial affrontement des forces de la vie et de la mort, entre Apollon et Dionysos : d'un côté, les pulsions chaotiques, ténébreuses ; de

³ Pour des renseignements plus détaillés, voir LAUDET Patrick, Editions Nathan, France, 1991, p.

l'autre, celles de la lumière et de la sérénité. Autour d'Eros, incarné par Fabrice, Aphrodite sous les traits de Gina, Hermès psychopompe reconnaissable dans Robert, Ludovic, Gonzo, Hadès et la famille chtonienne avec le marquis et son fils, Kronos l'abbé Blanès, les Champs-Élysées derrière le lac sublime, Psyché en Clélia.

Difficile de rendre compte de ce minutieux travail de déchiffrement nouveau, auquel il n'est pas impossible que Stendhal, dans sa manie cryptographique, invite le lecteur avisé. L'idée étant que Fabrice / Eros, après une descente dans les égarements de la sexualité charnelle "qu'est-ce que l'amour ?", découvrira avec Clélia la plénitude de l'amour vrai et renaîtra par elle à la vie éternelle. Dans cette analyse, l'épisode, si rocambolesque il faut l'avouer, de l'enlèvement de Fabrice, prend un jour nouveau : parce que Fabrice (Eros) se risque à exhiber sous les fenêtres de la Fausta un désir qu'il n'a pas en vérité, il est pris pour le prince.

Stendhal exagère, pour des raisons de profonde cohérence mythologique : Dans sa rage de vouloir posséder la Fausta, Fabrice s'est changé en ce que Circé avait fait des compagnons d'Ulysse: en pourceau d'Eros, il est descendu au plus bas désir sexuel. La "chasse au bonheur" sexuel s'est révélée un échec. Il s'en excuse auprès d'Angéline del Dongo / Aphrodite: en lui disant qu'il était amoureux de l'amour, et qu'il a fait tout au monde pour connaître l'amour. Mais il pense que la nature lui a refusé un cœur pour aimer et être mélancolique.

Tout au long du roman, l'erreur de Fabrice / Eros, à ce moment de son apprentissage consiste en la confusion entre la possession charnelle et l'amour comme don mutuel et comme sublimation du désir sexuel en relation érotique : Fabrice / Eros, descendu au plus bas, ayant parcouru le monde chtonien-dionysiaque, est mûr pour la rencontre avec Psyché / Clélia Conti.

2.3. FABRICE DEL DONGO

L'histoire du héros principal du roman ; Fabrice Valserra, marchesino del Dongo, commence une année avant sa naissance. Il venait de naître lorsque les Français étaient chassés de l'Italie, et se trouvait, par le hasard de la naissance le second fils de ce marquis del Dongo.

Après l'éloignement de l'armée napoléonienne s'écoulaient dix années, durant cette période, il y a eu de nombreux progrès attirants sur le caractère de notre héros. Son éducation a été soutenue par sa tante, la jeune comtesse Pietranera, qui commençait à prendre une place importante à la cour du jeune prince Eugène, et qui l'a envoyé à Milan chez les Jésuites pour apprendre le latin et après son enseignement ecclésiastique, elle a eu le courage de demander pour son neveu une place de page au prince. Fabrice suit ses études de latin avec l'abbé Blanès, curé de Grianza.

Une année après la chute de Napoléon, Fabrice annonce à sa mère et à sa tante son intention de partir rejoindre à Waterloo. Napoléon, héros de ses rêves, tellement qu'il l'aimait, à la fin il part. L'amour et le caractère de notre héros sont à peu près identiques à ceux de Poloski. Stendhal nous décrit dans **De l'Amour**, cette ressemblance ainsi;

“Quoique jeté dans le monde de bonne heure, c'était un caractère chimérique, rêveur, poétique, tout propre à sentir à fond le malheur de l'amour. Il avait été amoureux de Napoléon et comme Napoléon n'aimait que les succès d'ambition, Poloski s'était cru de bonne foi et pendant longtemps ambitieux.” (Stendhal 1980:476)

2.4. LIAISONS AMOUREUSES DE FABRICE

Dans le roman stendhalien, aux personnages principaux et secondaires du roman s'ajoutent les personnages de rencontre tels que Aniken, Marietta, La Fausta, Anetta Marini qui sont décrits brièvement, et qui ne font qu'une courte apparition, disparaissent comme ils sont venus, mais restent présents dans notre mémoire. Ces silhouettes, dessinées d'un trait ne servent qu'à donner la réplique à Fabrice, qu'à lui offrir l'occasion d'un duel, l'opportunité d'une leçon, d'un conseil, ou d'une amourette.

Selon Maurice Bardèche, ces personnages sont des passagers embarqués pour quelques chapitres, semblables à des lutins qui apparaissent un moment dans les féeries de Shakespeare. Ils traversent la scène en courant; ils dansent pendant deux ou trois chapitres.⁴

2.5. ANIKEN

Fabrice, devenu jeune homme, est séduit par les regards féminins, sur le champ de bataille, sa beauté attire l'attention d'une cantinière, celle-ci lui donne de précieux conseils. Fabrice participant à quelques batailles subit des blessures. Pour se faire soigner, il trouve refuge dans une auberge où Aniken, la belle fille de la maison, le soigne avec tendresse. C'est dans cette auberge que notre héros fait connaissance avec l'amour;

“Dans le fait je n'ai connu un peu de cette préoccupation tendre qu'on appelle, je crois, l'*amour*, que pour cette jeune Aniken de l'auberge de Zonders, près de la frontière de Belgique.” (Stendhal 1983:300)

⁴ Pour des renseignements plus détaillés, voir LAUDET Patrick, Editions Nathan, France, 1991, p. 45

Dans *De l'Amour*, nous distinguons un événement qui nous fait rappeler la relation entre Fabrice et Aniken ;

“Un de vos amis se casse le bras à la chasse : quelle douceur de recevoir les soins d’une femme qu’on aime ! Etre toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur ; et vous partez du bras cassé de votre maîtresse. En mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu’on aime. Ce phénomène, que je me permets d’appeler la *cristallisation*, vient de la nature qui nous commande d’avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l’objet aimé, et de l’idée : elle est à moi.” (Stendhal 1980:31)

2.6. CLELIA CONTI : PREMIERE CRISTALLISATION

Définitivement guéri, Fabrice prend la route pour rejoindre ses proches en Suisse. Il parvient à Grianta où il est accueilli par des transports de tendresse de sa mère, de sa tante et de ses sœurs. Ils décident d’aller à Milan, en route leur voiture est arrêtée par des gendarmes. En ce moment là, ils rencontrent le général Fabio Conti et sa fille Clélia. La beauté et le regard de cette fille provoquent chez notre héros une affection attirante qui deviendra une passion amoureuse.

Selon Patrick Laudet, l’entrée de Clélia dans le roman est discrète. Dans la scène avec les gendarmes l’auteur nous annonce le rôle primordial qu’elle jouera. La présence de Clélia troublera la Sanseverina qui a un caractère brillant, théâtral, paré de toutes les séductions et doué d’une énergie indomptable qui fera d’elle plus tard une conspiratrice redoutable. L’irruption de Clélia se fait dans une certaine qualité de silence, qui sera toujours comme l’indicatif, au sens musical du terme, de son importance dans le cœur de Fabrice. Leur premier échange est ainsi pratiquement muet, au-delà des mots et des tracasseries du moment, centré sur le regard. L’intrigue

amoureuse se noue dans ce qui, chez Stendhal, n'est jamais tant une rencontre qu'une reconnaissance de deux âmes sœurs.

Dans cette rencontre inattendue, nous constatons une des théories de Stendhal indiquée dans **De l'Amour ; la première cristallisation**. H. Martineau définit que l'admiration de Fabrice le jour où il aperçoit pour la première fois la toute jeune Clélia, accomplit la première phase de la fameuse "**cristallisation**". Les termes "**cristallisation**" et "**cristalliser**" sont inventés par Stendhal. Ce sont des acceptions nouvelles, elles sont entrées dans le langage français grâce à notre auteur. Stendhal considère "**cristallisation**" comme une opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.⁵

2.7. MARIETTA

Fabrice, après trois années de théologie à Naples, rentre à Grianta. Aux yeux de sa tante, il a plus de charme qu'avant ses études. Après l'aventure de Waterloo, la principale occupation de Fabrice était la chasse à l'amour. Fabrice avait l'âme trop haute pour chercher à imiter les autres jeunes gens, et par exemple, pour vouloir jouer avec un certain sérieux le rôle d'amoureux. Malgré son âge, lui aussi, il trouvait quelques maîtresses, mais elles n'étaient pour lui d'aucune conséquence, et, malgré son âge, on pouvait dire de lui qu'il ne connaissait point l'amour. Une des dames les plus admirées à Naples avait fait des folies en son bonheur pendant la dernière année de son séjour, ce qui d'abord l'avait amusé, et avait fini par l'exéder d'ennui, tellement qu'un des bonheurs de son départ fût d'être délivré des attentions de la charmante duchesse d'A...

⁵ Pour des renseignements plus détaillés, voir STENDHAL, **De l'Amour**, Editions Gallimard, Paris, 1980, p. 31

Cette chasse à l'amour commence avec une actrice nommée Marietta Valserra. La fantasie de Fabrice se changea en pique d'amour-propre. La vanité le conduisait au spectacle ; la petite fille jouait fort gaiement et l'amusait ; à la sortie du théâtre il était amoureux. Fabrice pense souvent à cette actrice, il avait des projets pour celle-ci, il a quitté le théâtre où elle jouait. Et à la fin de la pièce il a pris décision de parler avec cette actrice. A la fin il parvient à obtenir l'adresse de la Marietta Valserra. Mais pour obtenir l'amour de celle-ci, il fait un duel risquant sa vie;

“Le combat entre Fabrice et Giletti, nous fait rappelle les combats que se faisaient dans l'Antiquité et au Moyen-Age entre les gladiateurs et entre les chevaliers pour conquérir le cœur d'une princesse. Dans cette lutte, le héros vainqueur, c'est bien sûr Fabrice, il a fasciné Marietta avec son courage. Elle exprime même à Fabrice :
 “-Ah ! que tu es brave, mon petit abbé ! s'écriait la Marietta en embrassant Fabrice”. “ (Kuzucu 1995:25)

Dans cette querelle, le premier mouvement de Fabrice fut tout à fait celui du seizième siècle : au lieu de parler du duel au jeune genevois, il tira son poignard et se jeta sur lui pour l'en percer. Dans l'œuvre théorique de l'auteur, un passage à peu près semblable, attire notre attention ;

“- Ah ! ma chère amie, ne fais pas l'amour avec Fabio Vitelleschi ; il vaudrait mieux pour toi prendre de l'amour pour un assassin de grands chemins. Avec son air doux et mesuré, il est capable de te percer le cœur d'un poignard, et de te dire avec un sourire aimable en te plongeant dans la poitrine.”(Stendhal 1980:31)

Dans la partie “Le souvenir de Mathilde” de **De l'Amour**, nous constatons une querelle dont l'événement montre un peu de différence; un jeune horloger tombe amoureux d'une fille nommée Métilde. Les parents de cette fille ne voulaient pas que leur fille se marie avec ce jeune homme. Sur cet événement il tue avec un poignard tous les membres de la famille et ensuite, il se tue lui même;

“Il l’a tuée d’un coup de poignard et lui après. Aussitôt la mort du père et de la mère, le mari futur, comprenant de quoi il s’agissait, avait pris la fuite.”(p.479)

Pour ne pas se faire arrêter, Fabrice quitte Marietta. Quelques jours plus tard Fabrice la rencontre dans une rue à Bologne, celle-ci devint toute rouge de bonheur, et le nouveau amoureux Fabrice, lui fit signe de la suivre sans l’aborder. Marietta avoue avec sincérité qu’elle a vendu son collier d’or pour venir à Bologne, et qu’un pressentiment lui annonçait que le bonheur allait le rencontrer dans cette ville.

Jusqu’à maintenant, Fabrice n’avait jamais menti à sa tante, parce qu’il l’aimait à l’adoration et il se jura de ne jamais lui dire qu’il l’aimait ; jamais il ne prononcerait auprès d’elle le mot d’amour, puisque la passion que l’on appelle ainsi était étrangère à son cœur. Fabrice n’avait pas parlé de sa relation amoureuse avec Marietta. D’autre côté, La mammacia, la vieille dame, amie de Marietta annonce à Fabrice que Marietta est toujours bien amoureuse de lui. Et elle lui dit de leur apporter quelque chose de bien jolie, parce que Marietta l’aimait à la passion. Sur cette conversation avec la vieille dame Fabrice prend le courage de parler de l’amour à soi même ;

“Voici une belle occasion de parler, se dit Fabrice. Mais sur le lac j’étais un peu fou, je ne me suis pas aperçu dans mon enthousiasme de sincérité que mon compliment finit par une impertinence ; il s’agirait de dire : Je t’aime de l’amitié la plus dévouée, etc., mais mon âme n’est pas susceptible d’amour. N’est-ce pas dire : Je vois que vous avez de l’amour pour moi ; mais prenez garde, je ne puis vous payer en même monnaie ? Si elle a de l’amour, la duchesse peut se fâcher d’être devinée et sera révoltée de mon imprudence si elle n’a pour moi qu’une amitié toute simple.” (Stendhal 1983:249)

Pendant ce temps, nous voyons Fabrice amoureux de la première jolie femme que le hasard conduit sur ses pas. L’amour de cette jolie actrice offrait à Fabrice tous les charmes de l’amitié la plus douce, ce qui le faisait songer au bonheur du même genre qu’il aurait pu trouver auprès de sa tante. Stendhal nous informe la naissance de l’amour de ce jeune homme avec les phrases suivantes ;

“Mais n’est-ce pas une chose bien plaisante, se disait-il quelquefois, que je ne sois pas susceptible de cette préoccupation exclusive et passionnée qu’ils appellent l’amour ? Parmi les liaisons que le hasard m’a données à Novare ou à Naples, ai-je jamais rencontré de femme dont la présence, même dans les premiers jours, fût pour moi préférable à une promenade sur un joli cheval inconnu ? Ce qu’on appelle amour, ajoutait-il, serait-ce donc encore un mensonge ? j’aime sans doute, comme j’ai bon appétit à six heures ! Serait-ce cette propension quelque peu vulgaire dont ces menteurs auraient fait l’amour d’Othello, l’amour de Tancrède ? ou bien faut-il croire que je suis organisé autrement que les autres hommes ? Mon âme manquerait d’une passion, pourquoi cela ? ce serait une singulière destinée !” (Stendhal 1983:298)

Avec son refuge à Bologne, Fabrice y retrouve par hasard la petite Marietta. Et ils mènent tous les deux quelques semaines de vacances bien jolies, ils ont une voiture de louage et deux petits chevaux, ils font des promenades aux environs, des goûters sur l’herbe. De leurs attitudes nous pouvons dire que ce sont des jeunes mariés en vacances. Après les événements qu’ils ont vécus ensemble, Fabrice et Marietta retrouvent le bonheur de vivre dans une joie et une sécurité profondes pour quelques temps. Fabrice se demande “si c’est là enfin ce qu’on appelle l’amour”. Plus tard il se rend compte que l’amour véritable est absent de cette rocambolesque aventure avec cette actrice.

2.8. LA FAUSTA

La liaison de Fabrice et de Marietta est thématiquement doublée par celle de Fabrice et de la Fausta. Stendhal ne fait sur cette dernière liaison qu'adapter la chronique où est relatée la vengeance du cardinal Aldobrandini sur la personne de Girolamo Longobardi, à cause d'une rivalité amoureuse. Cet épisode, qui n'a aucun caractère de nécessité pour le récit principal, illustre cependant les pièges de l'amour-vanité et constitue une gradation dans l'itinéraire amoureux de Fabrice, avant qu'apparaisse Clélia Conti.

La relation amoureuse de Fabrice avec la fameuse la Fausta commence lorsqu'il se trouvait à Bologne. La Fausta F***, femme la plus capricieuse, sans contredit l'une des premières chanteuses de l'époque. L'excellent poète Burati de Venise, avait fait sur son compte l'un des fameux sonnets satiriques ;

“Vouloir et ne pas vouloir, adorer et détester en un jour, n'être contente que dans l'inconstance, mépriser ce que le monde adore, tandis que le monde l'adore, la Fausta a ces défauts et bien d'autres encore. Donc ne vois jamais ce serpent. Si tu la vois, imprudent, tu t'oublies ses caprices. As-tu le bonheur de l'entendre, tu t'oublies toi-même, et l'amour fait de toi, en un moment ce que Circé fit jadis des compagnons d'Ulysse.” (Stendhal 1983:300)

Fabrice pendant qu'il se promenait dans les rues de Bologne, il aperçoit la Fausta, celle-ci avait une beauté très attirante, pendant qu'elle parlait avec le comte M*** il fut étonné de l'angélique douceur de sa voix : il ne se figurait rien de pareil ; il lui a rendu des sensations de bonheur suprême, qui faisaient un beau contraste avec la placidité de sa vie présente. Il se dit si “Serait-ce enfin là de l'amour ?” Pour l'obtenir Fabrice fait la folie de la suivre, il pense souvent à la Fausta, ne songeant plus à la carrière ecclésiastique.

D'autre part, nous saisissons aussi facilement les sensations amoureuses de la Fausta pour notre héros ;

“La Fausta se mit à la fenêtre, et remarqua facilement un jeune homme fort poli qui, arrêté à cheval au milieu de la rue, la salua d’abord, puis se mit à lui adresser des regards fort peu équivoques. Malgré le costume anglais exagéré adopté par Fabrice, elle eut bientôt reconnu l’auteur des lettres passionnées qui avaient amené son départ de Bologne. “Voilà un être singulier, se dit-elle, il me semble que je vais l’aimer.” (Stendhal 1983:304)

L’amant de la Fausta était très jaloux d’elle, c’est pourquoi elle refusait de recevoir Fabrice. Sur cet événement, notre héros n’était plus retenu que par un reste d’espoir d’arriver à sentir ce qu’on appelle de l’amour.

Pendant une messe la Fausta promenait les yeux dans toutes les parties de l’église, finissait par arrêter des regards chargés d’amour et de bonheur sur Fabrice. Et l’amant, comte M***, était ivre d’amour et presque tout à fait désabusé de sa folle jalousie, quitta l’église. Elle entreprend de venir dire à Fabrice que sa maitresse, la Fausta l’aimait à la passion et qu’elle brûlait de le voir. Fabrice se donna le plaisir d’expliquer sa liaison avec la Fausta dans une lettre à la duchesse. Une petite partie de cette lettre nous explique l’amour dont-il éprouve pour cette charmante femme; “Je me suis tant ennuyé à propos de l’amour que je voulais me donner et de la Fausta, écrivait-il à la duchesse.” (Stendhal 1983:324)

Avant son arrestation, Fabrice poursuivait la Fausta d’un amour de pique. Il a fait même une irruption dans le palais de sa tante, au beau milieu d’un concert, déguisé en paysan et affublé d’une perruque rouge ; ce badinage était destiné à convaincre l’actrice du sérieux des intentions de son soupirant.

2.9. ANETTA MARINI

Dans une église, au cours d'un sermon, Fabrice parcourait les figures de femmes qui l'écoutaient, il remarqua, une petite figure brune fort jolie, et dont les yeux jetaient des flammes. Ces yeux magnifiques étaient ordinairement baignés de larmes dès la huitième ou dixième phrase du sermon. Quand Fabrice était obligé de dire des choses longues et ennuyeuses pour lui-même, il reposait assez volontiers ses regards sur cette tête dont la jeunesse lui plaisait. Plus tard, il apprend que cette jeune personne s'appelait Anetta Marini, fille unique et héritière du plus riche marchand drapier de Parme, mort quelques mois auparavant. A Parme, tout le monde parlait de l'amour que cette fille éprouvait pour Fabrice, celle-ci était devenue éperdument amoureuse de Fabrice, mais elle ne voulait pas se marier avec ce jeune homme parce qu'il aimait Clélia. Malgré cette situation, nous voyons qu'Anetta a de fort passion amoureuse pour Fabrice;

“Mais les larmes brûlantes qu'Anetta versait au sermon mirent sur la voie de la vérité ; sa mère et ses oncles lui ayant demandé si elle aimait monsignore Fabrice, elle répondit avec hardiesse que, puisqu'on avait découvert la vérité, elle ne s'avilirait point par un mensonge ; elle ajouta que, n'ayant aucun espoir d'épouser l'homme qu'elle adorait, elle voulait du moins n'avoir plus les yeux offensés par la figure ridicule du *contino* Rassi. (...) La réponse d'Anetta Marini parut charmante, et tout le monde la répéta. On en parla au palais Crescenzi comme on en parlait partout.” (Stendhal 1983:650-651)

La mère d'Anetta, craignant que sa fille fera de la folie pour Fabrice, ne laissait que peu d'argent à sa disposition. Malgré cette précaution, Anetta pensait lui offrir une magnifique bague en diamants, cadeau de son père. Anetta, n'obtenant pas physiquement Fabrice, obtient seulement un portrait de M. del Dongo. Or, un jour, sa mère avait été bien surprise, et encore plus scandalisée de trouver dans la chambre de sa fille un magnifique portrait de Fabrice del Dongo, entouré du plus beau cadre que l'on eût doré à Parme depuis vingt ans.

2.10. CLÉLIA CONTI : DEUXIEME CRISTALLISATION

Clélia, deuxième héroïne, fait son entrée dans le roman au Xe chapitre au moment où les gendarmes les arrêtent. Cette scène nous annonce le rôle primordial qu'elle jouera tout au long du roman. Sa beauté brillante fera d'elle une conspiratrice. Au début, Clélia apparaît un peu inactive, elle apparaît par une beauté d'un matin d'été, avec une apparence douce rêveuse et silencieuse.

Nous voyons le reflet de Clélia Conti dans le manuscrit italien intitulé **Origine des grandeurs de la famille Farnèse**. Dans ce manuscrit Clélia Conti est "Cléria", qui fut la maîtresse d'Alexandre Farnèse. Elle est aussi le reflet de "Mme Méthilde" qui fut l'amante de Stendhal et c'est pourquoi, elle ressemble en général à Mme de Rênal dans **le Rouge et le Noir**, qui, déjà, avait été faite à son image : même noblesse d'âme, même passion contenue, même dignité, même énergie, sous l'apparence de la timidité et de la froideur.

La première rencontre de Fabrice avec Clélia Conti eut lieu pendant leur franchissement franchissaient une frontière, ils étaient arrêtés par des gendarmes. C'est avec cet événement qu'apparaît les germes de l'amour de notre héros, il est ébloui par sa beauté, nous pouvons dire qu'il a eu un coup de foudre par cette beauté. Un événement ayant la même circonstance est décrite, ainsi, par notre auteur dans son œuvre théorique;

"L'amour-physique a aussi ses coups de foudre. Nous avons vu hier la plus jolie femme et la plus facile de Berlin, rougir tout à coup dans sa calèche où nous étions avec elle. Le beau lieutenant Findorff venait de passer. Elle est tombée dans sa rêverie profonde, dans l'inquiétude. Le soir, à ce qu'elle m'avoua au spectacle, elle avait des folies, des transports, elle ne pensait qu'à Findorff, auquel elle n'a jamais parlé. (Stendhal 1980:71)

La deuxième recontre fut pendant que Fabrice entra dans la tour Farnèse comme inculpé. Clélia est la fille du général Fabio Conti, responsable de la Tour Farnèse où Fabrice était emprisonné. La naissance de l'amour de Clélia pour Fabrice apparaît plus tard, au moment où elle l'avait aperçu de sa fenêtre. Stendhal nous donne l'exemple d'une figure féminine ayant la même position sociale et des traits qui ressemblent à ceux de Clélia;

“Dans une âme parfaitement indifférente, une jeune fille habitant un château isolé au fond d'une campagne, le plus petit étonnement peut amener une petite admiration, et, s'il survient la plus légère espérance, elle fait naître l'amour et la cristallisation.” (Stendhal 1980:37)

Clélia le regardait par la portière, le prisonnier était fort près d'elle, il leva les yeux et rencontra le regard de la jeune fille. Il fut frappé surtout de l'expression de mélancolie de sa figure. Il pensa qu'elle était devenue plus belle que depuis leur rencontre près de Côme. C'est pourquoi il était frappé par la céleste beauté de Clélia; et par son regard ;

“Quel regard ! se disait-il ; que de choses il exprimait ! quelle profonde pitié !

Quand on comparait sa beauté à celle de la duchesse, c'était surtout cet air de n'être émue par rien, cette façon d'être comme au-dessus de toutes choses, qui faisait pencher la balance en faveur de sa rivale. (...) Clélia Conti était une jeune fille encore un peu trop svelte que l'on pouvait comparer aux belles figures de Guide ; nous ne dissimulerons point que, suivant les données de la beauté grecque, on eût pu reprocher à cette tête des traits un peu marqués, par exemple, les lèvres remplies de grâce la plus touchante étaient un peu fortes.” (Stendhal 1983:362)

Sur la figure de Clélia, éclataient les grâces naïves et l'empreinte céleste de l'âme la plus noble, c'est que, elle avait une singulière beauté par rapport aux autres filles de Naples. La duchesse avait une beauté connue, et sa tête était vraiment lombarde rappelait le sourire voluptueux et la tendre mélancolie des belles Hérodies de Léonard de Vinci. Le père de Clélia raconte la beauté de sa fille avec beaucoup

d'enthousiasme disant que ses yeux sont plus beaux que ceux de la duchesse. D'autre part Clélia avait aussi des cheveux blonds cendrés, se détachant, par un effet très doux, sur les joues d'un coloris fin, mais en général un peu trop pâle.

Stendhal préfère nous parler de la beauté de Clélia avec un exemple d'art. Il nous donne l'exemple des tableaux de Léonard de Vinci, en définissant sa beauté avec le sourire voluptueux et la tendre mélancolie des belles Hérodiades, auxquelles il avait comparé déjà celle de la Marquise del Dongo. Il avoue que tout le personnage de la Sanseverina est copié du Corrège.

Stendhal, dans une de ses lettres, dans **De l'Amour**, écrite le 2 Novembre 1816 pour Matilde, nous donne un exemple identique à celui de Clélia; "Mme Matilde Viscontini, qui ressemble en beau à la charmante Hérodiade de Léonard de Vinci, et chez qui j'ai découvert un tact parfait pour les beaux-arts." (Stendhal 1980:478)

Dans le chapitre VI de **La Chartreuse**, l'auteur nous présente Clélia comme une reine avec toute sa beauté chez la duchesse au moment où elle donne une fête. La beauté d'une femme ou d'une jeune fille est essentielle pour attirer l'attention d'un homme ou d'un amant. Clélia a une beauté qui attire les attentions sur elle;

"Le comte avait deviné juste : peu de jours après la présentation de la duchesse, la jeune Clélia Conti vint à la cour, on l'avait faite chanoinesse. Afin de parer le coup que cette faveur pouvait avoir l'air de porter au crédit du comte, la duchesse donna une fête sous prétexte d'inaugurer le jardin de son palais, et, par ses façons pleines de grâces, elle fit de Clélia, qu'elle appelait sa jeune amie du lac de Côme, la reine de la soirée." (Stendhal 1983:166)

Avec les citations précédentes nous avons remarqué que la beauté est l'élément essentiel de la naissance de l'amour. L'auteur attire notre attention à cette nécessité. Il faut que la laideur ne fasse pas l'obstacle. L'amant arrive bientôt à trouver belle sa maîtresse telle qu'elle est, sans songer à la vraie beauté. Avant la naissance de

l'amour, la beauté est nécessaire comme enseigne ; elle prédispose à cette passion par les louanges qu'on entend donner à ce qu'on aimera.

Clélia apercevait le prisonnier quand les gendarmes qui entouraient la table s'écartaient un peu, elle pensa qu'elle n'aurait pas eu l'idée de le revoir pour la première fois dans cette triste situation, quand elle le rencontra sur la route du lac de Côme. Elle se dit qu'il lui avait donné la main pour monter dans la carrosse de sa mère. Et c'est avec cet événement que nous pouvons dire que la première cristallisation de l'amour avait commencé à cette époque. D'autre part, la tante de Fabrice, le jour où Fabrice fut conduit à la forteresse, rencontra Clélia à la soirée du ministre de l'Intérieur, comte Zurla ; tout le monde faisait cercle autour de ces deux femmes : ce soir-là, la beauté de Clélia l'emportait sur celle de la duchesse. La duchesse se demandait si elle n'avait jamais vu Clélia aussi belle, et si touchante.

Dans le chapitre XVIII, nous voyons une série de scènes muettes entre Fabrice et Clélia séparés par une distance d'environ vingt mètres. Ces deux amoureux sont séparés par un espace infranchissable. Fabrice distingue seulement la fenêtre de Clélia. Cette situation nous fait rappeler une scène shakespearienne, celle où Roméo, depuis le jardin, parle à Juliette penchée à sa fenêtre.

Stendhal a changé la place de cette scène, il l'a transportée dans une attitude élevée loin de querelles politiques du bas. Il a mis ces deux personnes dans une "solitude aérienne". Tandis que la scène de Roméo et Juliette se passe dans un jardin où son amour pour Fabrice se cristallise en chant, "Dès le premier jour, elle sut le sonnet par cœur; elle le chantait, appuyée sur sa fenêtre, devant la fenêtre désormais solitaire." (Stendhal 1983:535)

Dans le chapitre XXV, l'auteur peint le personnage de Clélia, qui va prendre rang parmi les grandes amoureuses stendhaliennes, capables de tous les folies et dépassements de soi-même. Aux côtés de la piquante duchesse, Clélia se montre une aimable jeune fille, douce, réservée, et un peu fade. C'est que le monde où elle semble

vivre comme en exil n'est que de petits événements, qui ne sauraient révéler son caractère. Stendhal, dans **De l'Amour**, nous donne un pareil exemple, que celle du caractère de Clélia et d'un milieu où elle vit ;

“Dans une âme parfaitement indifférente, une jeune fille habitant un château isolé au fond d'une campagne, le plus étonnement peut amener une petite admiration, et, s'il survient la plus légère espérance, elle fait naître l'amour et la cristallisation.” (Stendhal 1980:37)

Fabrice, enfermé dans la Tour Farnèse, s'ennuyait tout seul jusqu'à ce qu'il aperçoive Clélia quand elle venait près de ces oiseaux. Au début, Clélia ne l'avait pas distingué, mais notre héros, dès qu'il a aperçu cette belle fille, des sentiments amoureux commençaient en lui. Quelques jours plus tard, après quelques tentatives attirantes, il a réussi à attirer l'attention de Clélia sur lui. Il a eu le courage de lui dire qu'ils sont seuls au point culminant de la Tour Farnèse. Sur ce message la jeune fille resta immobile et baissa les yeux et elle salua le prisonnier avec le mouvement le plus grave et le plus distant. Tout le bonheur de Fabrice était désormais attaché à la possibilité d'exécuter le travail de conquérir le cœur de cette fille, et il ne songeait à rien d'autre. Il dit que s'il parvient seulement à voir Clélia, il sera heureux. Pour aboutir à son projet, Fabrice, pour faire son contact avec elle, utilise un moyen de communication attirant, il lui envoie des signaux et de petits messages. Avec cette manière de correspondance l'amour de ces amants progressait de jour en jour.

Fabrice ne pouvait pas être en contact avec Clélia physiquement, mais seulement les regards des deux futurs amants suffisaient pour affirmer la naissance de leur amour l'auteur nous décrit l'effet de cette sorte de contact;

“Malgré moi je songe à ce regard de douce pitié que Clélia laissa tomber sur moi lorsque les gendarmes m'emmenaient du corps de garde ; ce regard a effacé toute ma vie passée. Qui meût dit que je trouverais des yeux si doux en un tel lieu ! et au moment où j'avais les regards salis par la physionomie de Barbone et par celle de M.le général gouverneur.

Deux ou trois fois, pendant le cours de cette visite, Fabrice eut l'impatience de chercher à branler l'abat-jour ; il lui semblait qu'il n'était pas heureux tant qu'il ne pouvait pas témoigner à Clélia qu'il la voyait. "Cependant, se disait-il, si elle savait que je l'aperçois avec autant de facilité, timide et réservée comme elle est, sans doute elle se déroberait à mes regards." (Stendhal 1983:430)

Dans **De l'Amour**, au chapitre II, intitulé "De la naissance de l'amour", Stendhal nous explique les étapes à suivre pour obtenir l'amour. Nous avons vu que dans **La Chartreuse de Parme** la première cristallisation avait commencé avec la première rencontre à une frontière entre Fabrice et Clélia;

"Elle regardait avec étonnement ce jeune héros dont les yeux semblaient respirer encore tout le feu d'action. Pour lui, il était un peu interdit de la beauté si singulière de cette jeune fille de douze ans, et ses regards la faisaient rougir." (Stendhal 1983:125)

Avant la seconde cristallisation, avec la sixième étape *De la naissance de l'amour*, c'est à dire ; *Le doute naît*, nous voyons ici aussi que les regards ont une place importante.

"6. Le doute naît.

Après que dix ou douze regards, ou autre série d'actions qui peuvent durer un moment comme plusieurs jours, ont d'abord donné et ensuite confirmé les espérances, l'amant, revenu de son premier étonnement et s'étant accoutumé à son bonheur, ou guidé par la théorie qui toujours basée sur les cas les plus fréquents, ne doit s'occuper que des femmes faciles, l'amant, dis-je, demande des assurances plus positives, et veut pousser son bonheur." (Stendhal 1980:32)

Les regards de Fabrice ont causé un effet affriolant sur Clélia. D'autre part Stendhal souligne l'importance des regards dans son œuvre théorique;

"Le regard, c'est la grande arme de la coquetterie vertueuse. On peut tout dire avec un regard, et cependant on peut toujours nier un regard, car il ne peut pas être répété textuellement." (Stendhal 1980:87)

Dès le premier jour de notre héros à la Tour Farnèse, nous constatons que les idées de Fabrice sont, en grande partie, changées;

“Néanmoins, lorsque Fabrice et Clélia se revoient pour la première fois à la citadelle, le prisonnier déclare sans en douter un instant : “Ce regard a effacé toute ma vie passée.” On se range aux côtés du narrateur qui suggère que l’oubli, l’absence de la conscience sont des phénomènes assez chroniques chez le héros : “Il [Fabrice] était éperdument amoureux, aussi il était parfaitement convaincu qu’il n’avait jamais aimé avant d’avoir vu Clélia, et que la destinée de sa vie était de ne vivre que pour elle.” (Levowitz-Treu 1978 :168)

Clélia avait su que Fabrice était aimé par sa tante, malgré cela, si l’on conduisait ce jeune homme à la mort, elle s’enfuirait dans un couvent et elle ne reparaitrait pas dans la société de la cour. D’autre part, malgré les pensées de ce jeune fille, l’auteur peint avec beaucoup de finesse sa position envers Fabrice ;

“Le caractère de Clélia était profondément raisonnable ; en toute sa vie elle n’avait pas eu à se reprocher une démarche inconsidérée, et sa conduite en cette occurrence était le comble de la déraison peut juger de ses souffrances !... Elles étaient d’autant plus cruelles qu’elle ne se faisait aucune illusion. Elle s’attachait à un homme qui était éperdument aimé de la plus belle femme de la cour, d’une femme qui, à tant de titres, était supérieure à elle Clélia ! Et cet homme même, eût-il été libre, n’était pas capable d’un attachement sérieux, tandis qu’elle, comme elle le sentait trop bien, n’aurait jamais qu’un seul attachement dans sa vie.” (Stendhal 1983:440)

Fabrice, installé dans une prison du haut des deux-cent-dix pieds de la citadelle, grâce à la fille du général Conti, oublie être malheureux. Fabrice ne cesse pas de regarder en contre-bas de sa fenêtre, au second étage, à la chambre de Clélia où elle vient souvent soigner ses oiseaux. Quand elle l’aperçoit à son tour, elle cache son émotion. De jour en jour, le désir de Fabrice accroît pour la voir il perce l’abat-jour de bois, et de cette manière il arrive à l’observer quand elle revient. Il lui signale sa présence par des signes auxquels la jeune fille se défend de répondre tout de suite.

Stendhal dans son œuvre théorique nous donne un exemple d'un portrait féminin qui a un parallélisme du point de vue moral et physique par rapport à ceux de Clélia Conti;

“Une charmante jeune fille de seize ans devenait amoureuse d'un beau jeune homme du même âge qui ne manquait pas chaque soir, à la tombée de la nuit, de dépasser sous ses fenêtres. (...) Le remède était hardi, j'en conviens, mais la jeune fille avait fait une âme romanesque, et le beau jeune homme était un peu plat le méprisa au bout de trois jours.” (Stendhal 1980:264)

Dans sa cellule, Fabrice, tourmenté par la beauté de cette fille et qui a totalement chassé de sa pensée les autres femmes, à la fin, il se demande si vraiment celle-ci l'aime. Dans le passage suivante, nous constatons les doutes de Fabrice à propos de Clélia;

“Clélia venait deux ou trois fois le jour voir ses oiseaux, quelquefois pour des instants ; si Fabrice ne l'eût pas tant aimée, il eût bien vu qu'il était aimé ; mais il avait des doutes mortels à cet égard. (...) Ainsi, quoique étroitement resserré dans une assez petite cage, Fabrice avait une vie fort occupée ; elle était employée tout entière à chercher la solution de ce problème si important : “M'aime-t-elle ?” Fabrice doutait d'être aimé ; s'il eût eu quelque expérience de l'amour, il ne lui fût pas resté de doutes ; mais jamais une femme n'avait occupé son cœur : il n'avait, du reste aucun soupçon d'un secret qui l'eût mis au désespoir s'il l'eût connu; il était grandement question du mariage de Clélia Conti avec le marquis Crescenzi, l'homme le plus riche de la cour.” (Stendhal 1983:435)

Stendhal dans **De l'Amour** nous explique l'effet du doute d'un amant avant de conquérir l'amour d'une femme. Il nous indique qu'un amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait et il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir. Il veut se rebattre sur les autres plaisirs de la vie, il les trouve anéantis. La crainte d'un affreux malheur le saisit, et avec elle l'attention profonde.

A la suite de l'étape de *doute* apparaît la seconde cristallisation produisant pour diamants des confirmations à cette idée. "Elle m'aime". A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : "Oui, elle m'aime"; et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes; puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui, et l'arrête en sursaut. Sa poitrine oublie de respirer; il se dit : "Mais est-ce qu'elle m'aime ?" Au milieu de ces alternatives déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : "Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seul au monde peut me donner."

Stendhal, avant d'obtenir une liaison intime, lui aussi s'est demandé la même question de Fabrice del Dongo ;

"Métilde a occupé absolument ma vie de 1818 à 1824. Et je ne suis pas encore guéri, ai-je ajouté, après avoir rêvé à elle seule pendant un gros quart d'heure peut-être. M'aimait-elle ?" (Stendhal 1980:484)

Jusqu'ici, les événements avaient prédisposé la naissance de la seconde cristallisation. Stendhal dans une de ses théories nous envoie à la position de notre héros;

"Si l'amant a eu des malheurs, s'il a le caractère tendre et pensif, s'il a une admiration vive pour celle dont il s'agit, aucun plaisir ordinaire ne pourra le distraire de la seconde cristallisation. Il aimera mieux rêver à la chance la plus incertaine de lui plaire un jour que recevoir d'une femme vulgaire tout ce qu'elle peut accorder." (Stendhal 1980:34)

Fabrice pensait toujours à Clélia dans sa cellule, il n'avait guère d'espoir de se sauver. Tout d'un coup il s'est souvenu d'une maxime de l'abbé Blanès dans laquelle il s'y trouvait. Cette maxime parle d'un amant;

"L'amant songe plus souvent à arriver à sa maîtresse que le mari à garder sa femme ; le prisonnier songe plus souvent à se sauver que le geôlier à fermer sa porte ; donc, quels que soient les obstacles, l'amant et le prisonnier doivent réussir." (Stendhal 1983:442)

Au début, Fabrice n'a pas eu envie de se sauver. Même s'il se sauvait de cette tour, il pensait retourner auprès de Clélia. Au moment où il y a eu un désordre au Palais, Fabrice a eu l'occasion de parler avec son amante, il lui a dit qu'il l'aimait et la vie n'était précieuse pour lui parce qu'il la voyait. Pour continuer leur liaison amoureuse, il lui demande de l'envoyer du papier et du crayon. Après cette demande une idée choquante vient dans la pensée de Fabrice qui attire notre attention, il songe à la suicide ;

“...il sentait vivement que la vie sans l'amour de Clélia, ne pouvait être pour lui qu'une suite de chagrins amers ou d'ennuis insupportables. Il lui semblait que ce n'était plus la peine de vivre pour retrouver ces mêmes bonheurs qui lui semblaient intéressants avant d'avoir connu l'amour, et quoique le suicide ne soit encore à la mode en Italie, il y avait songé comme à une ressource, si le destin le séparait de Clélia.” (Stendhal 1983:461)

Fabrice reçoit une longue lettre de Clélia juste au moment où il était ennuyeux. Certains des passages de cette lettre donnaient à l'amour de notre héros des moments d'espoir délicieux. Avec cette lettre Fabrice était tellement amoureux, que la plus simple expression de la volonté de Clélia le plongeait dans un rêve où il a eu la certitude d'être aimé par cette jeune fille.

Micheline Levowitz-Treu pense que le séjour de Fabrice à la Tour Farnèse dévoile une autre possibilité : l'amour, “...la plus grande et la plus poétique des passions”, apaise celui qui le ressent et lui fait entrevoir le ciel. Balzac décrit la cause essentielle de Fabrice pour sa persistance dans sa résolution de rester en prison ;

“Il y fait l'amour avec Clélia, il y est heureux, il déploie le génie des prisonniers, et préfère sa prison à ce que le monde offre de plus enchanteur. L'auteur peint, comme il sait peindre, par de petits faits qui ont l'éloquence de l'action shakespearienne, les progrès de l'amour chez ces deux beaux êtres, au milieu des dangers d'une mort imminente par empoisonnement. Cette partie du livre sera lue, la respiration gênée, le cou tendu, les yeux avides, par tous ceux qui ont de l'imagination ou seulement du cœur.” (Balzac 1943:46)

Pendant que Fabrice inspire l'amour en prison, il y a un combat acharné autour de la forteresse. Le prince, le gouverneur, Rassi, tentent un empoisonnement pour notre héros. Les sacrifices de Clélia au jeune prisonnier, nous montrent que cette jeune fille aime Fabrice d'une passion vive. Nous pouvons dire que, c'est pour prouver son amour à Fabrice qu'elle l'avertit pour ne pas manger les repas empoisonnés. Sur cet avertissement, s'installe progressivement entre les deux amoureux une correspondance de fortune par laquelle ils ouvrent leurs cœurs.

La charmante Clélia, la plus délicieuse figure que nous puissions voir dans un rêve, trahit alors tout son amour envers son père en aidant à l'évasion de Fabrice, quoiqu'on ait failli tuer son père, le général Fabio Conti. Pour obtenir une place dans la société de Parme, le père de Clélia a pris la décision de la marier avec le marquis Crescenzi si elle refuse ce mariage, il la menace de l'envoyer dans un couvent. Elle a eu la faiblesse de céder à la menace d'être envoyée immédiatement au couvent, qui avait été fait par son père. Elle était tourmentée par cette affreuse nouvelle et elle ne cessait pas de pleurer parce qu'elle ne le verrait plus.

Clélia est capable de lui donner sa vie, elle lutte contre les obstacles dangereux pour obtenir l'amour de Fabrice. Nous constatons ce qu'elle a fait pour notre héros ;

“Elle brûle du feu des grandes amoureuses et sacrifie tour à tour à Fabrice les conventions sociales qui régissent la vie des jeunes filles de son milieu, ses devoirs envers son père, sa pudeur et jusqu'à ses scrupules de bonne chrétienne.” (Stendhal 1983:244)

Le nom du jeune prisonnier était répandu dans les environs, tout le monde parlait de son courage, Fabrice s'imaginait de prouver que son amour était mieux qu'un simple goût passager, en s'exposant à d'assez grands périls pour continuer à voir la personne qu'il croyait aimer. Il était éperdument amoureux, aussi il était parfaitement convaincu qu'il n'avait jamais aimé avant d'avoir vu Clélia, et que la destinée de sa vie était de ne vivre que pour elle. Cet amour divin conduisait le prisonnier à un profond désespoir. Par contre quelques espérances rendaient et

causaient chez notre héros des transports de bonheur. Il se disait que mourir près de ce qu'on aime était une belle idée. Micheline Levowitz-Treu, nous fait une analyse expliquant l'état d'âme de notre héros ;

“Par conséquent, ceux qui ont ressenti l'amour absolu, ont reçu une révélation d'eux-mêmes heureux, et assez forts pour conserver ce bonheur au prix de l'évasion par-delà les confins de la prison existentielle; alors, quand on meurt “*près de ce qu'on aime* (...) l'âme séparée (...) de ce corps si fragile (...) poussée par cet instinct de bonheur naturel à tout ce qui exista une fois, ne remonterait pas au ciel (...), mais [on pense que] plus heureuse après la mort qu'elle n'avait été durant la vie, elle irait à quelques pas de la prison, où si longtemps, elle avait gémi, se réunir à tout ce qu'elle aimait au monde. Et ainsi (...) j'aurais trouvé mon paradis sur terre.” (Levowitz-Treu 1978:182)

Grâce à l'aide de Clélia et de sa tante, Fabrice a réalisé son évasion. A Parme, plusieurs personnes célébraient la fuite de ce jeune homme comme une de belles actions du siècle, et comparaient Fabrice à un ange arrivant sur la terre les ailes étendues.

La liberté de notre héros n'a duré que peu de temps. Une deuxième arrestation est déclarée pour Fabrice, celui-ci, au lieu de se constituer prisonnier, selon les désirs de Mosca, à la prison de la ville qui est sous les ordres du premier ministre, retourne vers sa bien aimée à la citadelle où le général, qui se croyait déshonoré par la dernière évasion de Fabrice. Et pour ne pas faire une deuxième faute le père de Clélia l'enferme rigoureusement en se proposant de se débarrasser. Malgré les précautions prises par le général de la Tour, Mosca allait protéger notre héros en prison de la ville mais à la citadelle, il n'avait pas le pouvoir de le protéger. La décision de Fabrice a choqué la duchesse, cette nouvelle était un coup de foudre pour sa tante. La tour Farnèse est un lieu où Fabrice vivait l'amour avec Clélia.

Le général Fabio Conti pour se venger de Fabrice, il recommence à lui donner des repas empoisonnés. Clélia ayant appris cette affreuse nouvelle trouve un moyen de le prévenir pour éviter cet empoisonnement, elle lui ramène de la nourriture. Dans

une de ces tentatives Fabrice ose exprimer son amour, sur cette affirmation Clélia s'enfuit indignée et se jurant à elle-même que jamais elle ne le reverrait, car elle avait fait vœu à la Madone de ne pas le voir parce qu'elle allait épouser le marquis Crescenzi. Le chapitre XXV sert à la mise en relief du personnage de Clélia qui va prendre rang parmi les grandes amoureuses stendhaliennes, capables de toutes folies et dépassements de soi-même. Dans ce chapitre, nous voyons clairement le résultat de l'arrivée de Fabrice sur l'état d'âme de Clélia ;

“L'arrivée de notre héros mit Clélia au désespoir : la pauvre fille, pieuse et sincère avec elle-même, ne pouvait se dissimuler qu'il n'y aurait jamais de bonheur pour elle loin de Fabrice ; mais elle avait fait vœu à la Madone, lors du demi-empoisonnement de son père, de faire celui-ci le sacrifice d'épouser le marquis Crescenzi.(...) Lorsque après quelques instants elle rouvrit les yeux, son premier regard fut pour Fabrice : elle vit des larmes dans ses yeux ; mais ces larmes étaient l'effet de l'extrême bonheur ; il voyait que l'absence ne l'avait point fait oublier. Les deux pauvres jeunes gens restèrent quelque temps comme enchantés dans la vue de l'un de l'autre. Fabrice osa chanter, comme s'il s'accompagnait de la guitare, quelques mots improvisés et qui disaient : C'est pour vous revoir que je suis revenu en prison ; on va me juger.” (Stendhal 1983:590)

Clélia, quelques jours après, animée d'une force surnaturelle en se disant “... je vais sauver mon mari ”, revient voir Fabrice, juste au moment où il allait commencer un de ces repas empoisonnés. Sur cet événement, Clélia oublia pour la première fois la retenue féminine, et laissa voir son amour. Quant à Fabrice, il la prit dans ses bras et la couvrit de baisers. Clélia n'a pas pu résister, elle s'est donnée totalement à notre héros ;

“- O mon unique ami ! lui dit-elle, je mourrai avec toi. Elle le serrait dans ses bras, comme par un mouvement consulsif. Elle était si belle, à demi vêtue et dans cet état d'extrême passion, que Fabrice ne put résister à un mouvement presque involontaire. Aucune résistance ne fut opposée.” (Stendhal 1983:595)

Dans l'union amoureuse de ces deux personnes les contacts physiques, sont imposés à l'adulte. La première expérience sexuelle des jeunes gens est explicite dans ce sens. La future marquise Crescenzi, assurée que Fabrice sera empoisonné, s'est précipitée pour "sauver mari ". A la fin de cette union charnelle, ils entendent les voix des gardes rapprochant vers eux. Sur ce danger ces amants se séparent sur ces mots de Fabrice : "Adieu, ma Clélia, je bénis ma mort puisqu'elle a été l'occasion de mon bonheur. Clélia l'embrassa ..." (Stendhal 1983:596). Ces paroles jettent effectivement une lumière particulière sur la conception amoureuse de notre protagoniste.

M.Levowitz-Treu nous décrit les raisons de l'acceptation de la mort au lieu vivre avec Clélia. Elle nous dit que Fabrice trouvera le bonheur dans l'autre monde, c'est à dire; dans la vie qu'il continuera après sa mort ;

"Fabrice accepte sereinement l'ordre des choses : la mort est bénie parce qu'immobilisante d'un instant de bonheur ineffable qui autrement se détériorerait infailliblement. Ensuite, comme on l'a fait pressentir plus haut, l'aliénation si désirée de soi, procurée par le paroxysme amoureux, apparaît littéralement comme une feinte de mort, libre de douleur et d'angoisse. (...) Finalement, dans l'amour-passion et selon la logique stendhalienne, l'acte charnel est un premier pas dans la direction de la désincarnation: la possession d'une maîtresse longtemps désirée signale la cessation imminente de cet aspect de l'inclination amoureuse. Après la conclusion inattendue que Fabrice vient de vivre, il parle déjà "d'outre-tombe", déclarant que l'amour tel qu'il le conçoit est un soutien dans la mort sans doute, mais plus encore, est préparatoire à une mort désormais entrevue comme mimétisme de l'amour-fusion et, par là, exquise et désirable." (Levowitz-Treu 1978:175)

Les démarches que la duchesse a fait pour sauver son neveu envers le prince ont donné leurs résultats. L'aide du prince est venue au secours de Fabrice. Pour l'échange de cette libération, la duchesse avait juré au prince qu'elle lui sacrifiera son honneur de femme. Après sa libération Fabrice, jugé et acquitté, devient coadjuteur de l'archevêque Landriani avec future succession. Par contre notre héros reste insensible à sa nouvelle position et cherche l'occasion de revoir Clélia.

La tristesse de Fabrice ne disparaît que lorsqu'il entrevoit Clélia depuis sa fenêtre d'un appartement qu'il a loué face au palais où elle demeure. Quant à Clélia, elle est fort malheureuse ; elle s'interdit de revoir Fabrice qu'elle aime et qu'elle reçoit pourtant dans l'obscurité après qu'il s'est présenté à elle, déguisé; elle lui demande son consentement pour épouser le marquis Crescenzi ;

“Clélia lui écrivait une lettre de dix pages : elle lui avait juré jadis de ne jamais épouser le marquis sans son consentement ; maintenant elle lui demandait, et Fabrice le lui accorda du fond de sa retraite de Valleja, par une lettre remplie de l'amitié la plus pure.” (Stendhal 1983:619)

Après le mariage de Clélia avec le marquis, Fabrice assiste à l'anniversaire de la princesse. Il redoute d'y retrouver Clélia. Il n'arrive pas tenir ses larmes quand il la voit. Quant à Clélia, elle est bouleversée par les changements dont le chagrin a marqué sur sa physionomie. En signe d'amitié, elle lui laisse son éventail. Ce cadeau fait voler en éclat les résolutions de Fabrice;

“Fabrice venait d'entendre la voix de Clélia, elle répondait à la princesse qui, en faisant son tour dans le bal, avait adressé la parole à la femme de son chevalier d'honneur. Arriva le moment où Fabrice dut changer de place au whist ; alors il se trouva précisément en face de Clélia, et se livra plusieurs fois au plaisir de la contempler. La pauvre marquise, se sentant regardée par lui, perdait tout à fait contenance. Plusieurs fois elle oublia ce qu'elle devait à son vœu : dans son désir de deviner ce qui se passait dans le cœur de Fabrice, elle fixait les yeux sur lui.

“Non, il ne m'a point oubliée, se dit Clélia, avec un transport de joie. Cette belle âme n'est point inconstante ! ”

Non, vous ne me verrez jamais changer,

Beaux yeux qui m'avez appris à aimer.

Clélia osa se répéter à elle-même ces deux vers de Pétrarque.”
(Stendhal 1983:632)

Sur le chapitre XXVI, Patrick Laudet décrit que le couple Clélia / Fabrice est à la fois totalement uni et radicalement séparé. Stendhal joue de l'alternance de ces moments pour conduire l'itinéraire amoureux de ses héros ; les temps de séparation ne

sont pas sans intérêt : parce qu'ils créent un état de vulnérabilité extrême, ils appellent les personnages à se retrouver. Ici, le malentendu est cristallisé autour d'un mot, le verbe "oublier". En effet, chacun des deux amants croit que l'autre l'a oublié, c'est-à-dire réduit à néant puisqu'ils n'ont accédé à l'existence véritable que par la médiation de l'autre.

Clélia torturée par le remords et la passion vit cloîtrée dans son palais. Quant à Fabrice sur les conseils de sa tante, il se met à prêcher avec un succès sans égal. Toutes les femmes de la ville sont attirées à ses sermons. D'autre part Clélia, elle aussi participait aux sermons de notre héros. Dans un de ces sermons, elle le voit dans sa chaire ; si maigre, si pâle, tellement consumé que les yeux de Clélia se remplirent de larmes à l'instant. Fabrice, le jeune prêtre, dès qu'il voit la belle fille de la Tour dans l'assistance, il se trouble, perd la voix et prend un papier pour écrire à l'avance ce qu'il va dire. En ayant l'air de s'adresser au public, il ne parlait qu'à la marquise. Solitaires dans la foule, les amants se retrouvent comme au plus secret de la prison.

Clélia en venant de l'écouter au bout de "quatorze mois et huit jours" vient combler son attente et l'assurer symboliquement qu'elle est le vrai destinataire perdu et retrouvé dans l'auditoire. Un des habitués du salon Crescenzi fait trembler Clélia en annonçant à lui que Fabrice est tombé amoureux de la petite Marini. Cette nouvelle décide la marquise d'aller écouter encore une fois Fabrice. Après sa rentrée au palais, elle se mit à écrire une lettre à Fabrice en lui donnant un rendez-vous. Avec cette rencontre, nous distinguons chez ces deux personnes un des amours les plus passionnées. Ainsi à la fin de cette rencontre, nous voyons que leur liaison amoureuse se termine charnellement ;

"Il entendit une voix bien connue, lui dire d'un ton très bas :
Entre ici, ami de mon cœur.

L'obscurité était profonde, Fabrice avait entendu quelque bruit dans cette fenêtre, et il en reconnaissait la grille avec la main, lorsqu'il sentit une main, passée à travers les barreaux, prendre la sienne et la porter à des lèvres qui lui donnèrent un baiser.

- C'est moi, lui dit une voix chérie, qui suis venue ici pour te dire que je t'aime, et pour te demander si tu veux m'obéir.
- On peut juger de la réponse, de la joie, de l'étonnement de Fabrice ; après les premiers transports, Clélia lui dit :
- J'ai fait vœu à la Madonne, comme tu sais, de ne jamais te voir ; c'est pourquoi je te reçois dans cette obscurité profonde. Je veux bien que tu saches que, si jamais tu me forçais à te regarder en plein jour, tout serait fini entre nous. (...)
- Mon cher ange, je ne prêcherai plus devant toi que ce soit ; je n'ai prêché que dans l'espoir qu'un jour je te verrais." (Stendhal 1983:666)

Sur cette rencontre, une liaison secrète s'amorce entre elle et Fabrice dont leur amour durera longtemps, secrète et romanesque. C'est à dire une durée de trois ans, "trois années de bonheur divin".

2.11. CONSEQUENCE D'UN AMOUR CHARNEL : SANDRINO

Par rapport à notre première vue, Sandrino ne joue aucun rôle réel. Il paraît naître seulement pour mourir. Mais l'importance que donne Stendhal à cet enfant est confirmée par ses notes; "Je pensais à la mort de Sandrino; cela seul me fit entreprendre le roman". Il le répète dans une lettre adressée à Balzac. Ce que Sandrino symbolise, c'est la joie de la passion exclusive de l'amour maternel et la crainte de son destin qui le condamne à la mort comme une punition de cette envie.

Dans la mort de Sandrino se reflète le destin de Stendhal dont le désir excessif de l'amour maternel cause l'extinction de sa famille. Fabrice donne de l'importance à Sandrino, il veut prendre son fils près de lui. Une tendresse sentimentale se réalise entre le père et le fils. Stendhal avec cet enfant, nous montre l'amour d'un père à son enfant, c'est à dire l'importance de l'amour paternel. Stendhal, malheureusement dès son enfance, n'a pas eu de son père un sentiment intime. La manque d'amour paternel a été aussi l'un des sujets des romans **Le Rouge et le Noir** et **La Chartreuse de**

Parme. Mais, quant à notre héros, devenu père, il met en valeur le sentiment qu'un père peut avoir à son fils;

“- A revoir mon fils ; je veux qu'il habite avec moi ; je veux le voir tous les jours, je veux qu'il s'accoutume à m'aimer ; je veux l'aimer moi-même à loisir. Puisqu'une fatalité unique au monde veut que je sois privé de ce bonheur dont jouissent tant d'âmes tendres, et que je ne passe pas ma vie avec tout ce que j'adore, je veux du moins avoir auprès de moi un être qui te rappelle à mon cœur, qui te remplace en quelque sorte.” (Stendhal 1983:669)

C'est avec la naissance de Sandrino que vient le malheur sur Fabrice et Clélia. Clélia avait violé le serment qu'elle avait fait ; “voir son amant que dans l'obscurité”;

“Clélia se figura qu'elle était frappée par une juste punition, pour avoir été infidèle à son vœu à la Madone : elle avait vu si souvent Fabrice aux lumières, et même deux fois en plein jour et avec des transports si tendres, durant la maladie de Sandrino ! Elle ne survécut que de quelques mois à ce fils si chéri, mais elle eut la douceur de mourir dans les bras de son ami.” (Stendhal 1983:673)

K.Ringer remarque que le fruit des amours de Clélia et de Fabrice, “cet enfant poétique” n'est pas viable dans ce siècle. Mais cette mort dit plus: elle n'est pas que la conséquence malheureuse d'un “caprice de tendresse.” En voulant l'enlever pour l'élever, de façon possessive et terrestre, Fabrice rompt la fragile équilibre d'un amour provisoire qui, pour durer déjà depuis trois années, n'avait pourtant son lieu naturel ni dans le monde ni dans le temps sa dernière tentation, se solde par l'échec de la tentative.

Micheline Levowitz-Treu décrit sa pensée à propos du rôle de Sandrino sur ces deux personnes ;

“Les parents biologiques se délectent de la présence de l'enfant qui rappelle à chacun l'existence de l'autre. Clélia, fidèle au serment de ne pas voir son ami, se console en voyant Sandrino ; (...) Fabrice

revendique son bien en ces termes: “Ravoir mon fils ; je veux qu’il habite avec moi (...) ; je veux qu’il s’accoutume à m’aimer ; je veux l’aimer moi-même à loisir.” (Levowitz-Treu 1978:177)

A la fin, avec la violation de son sermon, Clélia a causé la mort de Sandrino et elle a entraîné la sienne, de Fabrice et de la duchesse Sanseverina, comme s’ils étaient liés par une chaîne. Ils meurent si vite qu’on dirait qu’ils ont voulu quitter le plus tôt possible ce monde après la disparition de l’objet de leur amour. Comme Clélia qui, ayant perdu son enfant, Sandrino, n’a plus raison de vivre malgré l’amour de Fabrice; la Sanseverina, devenue la comtesse de Mosca n’a pas non plus la raison de vivre parce qu’elle a perdu Fabrice, malgré l’amour du comte Mosca.

La liaison amoureuse de ces deux personnes nous montre un bel exemple du roman romantique comme le dit Léon Blum ;

“Les amours de Fabrice et de Clélia, dont Stendhal au surplus s’est bien gardé de retracer l’histoire intime, et qu’il se borne à accompagner des plus étranges péripéties, achèvent ainsi le roman par une sorte d’apothéose romantique.” (Blum 1947:176)

2.12. SANSEVERINA: PORTRAIT PHYSIQUE

La Sanseverina, elle est la tante de Fabrice, et en même temps femme de cœur, intrépide, brillante et belle. Elle apparaît dès le début du roman dans une beauté sublime avec la beauté lombarde. Stendhal attire notre attention sur la beauté de cette femme. Celle-ci avait une beauté attirante dans toute la Lombardie. Les événements de sa vie agitée ont développé chez elle le plus magnifique caractère italien. Elle a l’esprit, la finesse, la grâce italienne, la plus charmante conversation. La Sanseverina, comme le dit Balzac, est tout à la fois Madame de Montespan, Cathérine de Médecis,

Cathérine II. Elle a le génie politique le plus audacieux et le génie féminin le plus étendu, cachés sous une beauté merveilleuse. Balzac, nous peint la beauté de la Sanseverina avec les plus belles exemples de l'art sculptural ;

“La duchesse est une de ces magnifiques statues qui font tout à la fois admirer l'art et maudire la nature avare de pareils modèles. La Gina, quand vous aurez lu le livre, restera devant vos yeux comme une statue sublime : ce ne sera ni la Vénus de Milo, ni la Vénus de Medeci; mais la Diane avec la volupté de la Vénus, avec la suavité de vierges de Raphaël et le mouvement de la passion italienne.” (Balzac 1943:32)

D'autre part, Stendhal peint aussi la beauté de la Sanseverina, mais celui-ci préfère nous la donner dans le domaine de la peinture. Il nous offre l'exemple de l'*Hérodiade* de Léonard Vinci. Stendhal nous présente, dans **De l'Amour**, la femme qu'il a aimée, Matilde avec l'exemple de la Sanseverina. En nous prévenant que le seul portrait d'elle qui ait été conservé la représente avec les traits pensifs et graves, de deux bandeaux de cheveux noirs encadrant l'ovale un peu allongé du visage, Stendhal voit en elle l'incarnation même de la beauté lombarde, telle que Léonard de Vinci la dépeint dans ses tableaux :

“Comment exprimer le ravissement mêlé de respect que m'inspirent l'expression angélique et la finesse si calme de Léonard de Vinci ? Cette tête qui aurait tant de bonté, de justice et d'élévation, si elle pensait à vous, semble rêver à un bonheur absent. La couleur des cheveux, la coupe du front, l'encadrement des yeux, en font le type de la beauté lombarde. (...) ”

Mais Matilde n'était pas que belle. Sous un extérieur timide, une attitude discrète et un peu distante, elle cachait un caractère noble, courageux.”(Stendhal 1980:11)

Comme nous savons, pour tomber amoureux d'une personne la beauté de cette personne est nécessaire à la naissance de l'amour, nous voyons qu'avec cette beauté la Sanseverina attire l'amour de plusieurs personnes sur elle.

2.13. AMOUR MATERNEL ET AMOUR INCESTE

La Chartreuse de Parme est le roman d'amour d'une tante pour son neveu. Celle-ci pouvait être l'amante de son neveu n'étant pas sa tante, mais elle ne pouvait être son amante étant parente proche de la mère de son neveu. La tragédie essentielle du roman repose sur cette ambiguïté. Fabrice nous est présenté comme le fils de la marquise del Dongo et du lieutenant Robert. De cette présentation nous remarquons que Gina est la sœur du marquis del Dongo, elle n'a donc aucun lien de sang avec Fabrice.

La marquise del Dongo, mère de Fabrice, n'apparaît concrètement que dans la scène du diner auquel est invité le lieutenant Robert. Pendant toute la durée des aventures de son fils, depuis son engagement à la bataille de Waterloo jusqu'à son évvasion de la Tour Farnèse, la marquise qui devrait être la plus concernée par le destin de son fils, n'apparaît que pour de courtes durées tout au long du roman. Nous la voyons seulement dans quelques passages, le passage ci-dessous est l'un des plus important. Le comportement et son état d'âme envers son amant le général, comte d'A*** et la passion qu'elle a pour son fils y apparaît;

“La marquise fut émerveillée des grâces de son fils. Mais elle avait conservé l'habitude d'écrire deux ou trois fois par an au général comte d'A*** ; c'était le nom actuel du lieutenant. La marquise avait horreur de mentir aux gens qu'elle aimait ; elle interrogea son fils et fut épouvantée de son ignorance. (...)

Quoique fort pieuse elle-même, le fanatisme de cet enfant la fit frémir. “Si le marquis a l'esprit de deviner ce moyen d'influence, il va m'enlever l'amour de mon fils.” Elle pleura beaucoup, et sa passion pour Fabrice s'engmenta.” (Stendhal 1983:37)

La marquise, au début, était comparée par l'auteur à une Hérodiade de Vinci, mais dans les pages suivantes cette comparaison est prise par le portrait de Gina. Elle est une double de la marquise. Elle est autant la mère que la tante, elle se charge de la fonction maternelle; comme l'affection et la protection.

Stendhal, avec une scène de promenade sur le lac au cours de laquelle Gina tombe dans l'eau est sauvée par Fabrice, il veut nous exprimer clairement le lien entre Gina et Fabrice. Sur cette opération de sauvetage, Freud nous donne une explication sur la signification psychanalytique de cet acte et nous dit que : lorsqu'on rêve, qu'on sauve une personne de l'eau, on fait de cette personne la mère ou une mère tout court ; dans le mythe une personne qui sauve un enfant de l'eau avoue être la véritable mère de cet enfant.

En général, un enfant qui n'a aucune affection de personne peut se réfugier chez la première personne qui lui donne un refuge et pourrait l'aimer aussi. Dans **La Chartreuse**, la duchesse s'occupe de toutes les affaires de notre héros, elle lui sacrifie tous ses biens. Actuellement aussi dans de nombreuses sociétés, comme dans la notre, plusieurs personnes peuvent dépenser tous leurs biens pour sauver la vie ou bien pour rembourser les frais d'enseignement de son enfant. Dans ce roman, l'affection de la tante va jusqu'à l'inceste. Levowitz-Treu nous explique cette sorte d'affection ainsi;

“L'enfant aime celle qui lui offre un refuge, celle qui lui apporte le bien-être, cette personne à la fois sublime et disponible dont l'affection le valorise et l'agrandit ; la comtesse produit sur ce jeune être un effet magique : en sa présence, il éprouve ce qu'elle-même ressent, c'est à dire qu'il est davantage qu'il ne paraît. Cette relation première et unique est de l'amour, amour qui revêt les aspects de l'union archaïque; néanmoins, elle prépare une sensibilité à sa destinée d'adulte, elle développe la capacité d'aimer chez l'homme.”
(Levowitz-Treu 1978:164)

Dans cette œuvre, pour Gina, l'affection et la protection maternelles sont permises. L'amour est interdit hors de ces limites. C'est un amour impossible. **La Chartreuse** est donc une histoire où l'on s'efforce d'éviter l'inceste. L'amour de la Sanseverina pour Fabrice nous montre un exemple de l'inceste. Stendhal base cette tragédie sur l'amour où les amants ne peuvent s'unir malgré leur intimité.

Fabrice amoureux de Clélia, bien qu'il ne puisse se marier avec elle, a causé des obstacles sociaux et familiaux, se lie secrètement avec elle. Le mariage, le danger de l'inceste est évité. La Sanseverina et Clélia ont en commun des fonctions maternelles, quand on distingue les genres de maternité de ces deux femmes. La Sanseverina nous apparaît comme une grande déesse qui est à la fois maternelle, pleine de douceur et destructrice cruelle, tandis que Clélia, fait vœu pour sauver Fabrice.

Dans **La Chartreuse**, nous voyons aussi l'état d'âme de l'héroïne principale influencée par la forte passion amoureuse pour son neveu. Le comportement de la tante Gina nous fait penser à l'**Andromaque** de Racine; l'héroïne, Andromaque est prête à se sacrifier pour obtenir la liberté de son fils Astyanax comme la tante qui veut sauver son neveu. Dans **La Chartreuse de Parme**, la duchesse Sanseverina a de tendres sentiments pour son neveu. Au moment où Fabrice décide de rejoindre Napoléon, elle fait preuve d'un sacrifice très touchante, elle donne à son neveu tout ce qu'elle possède de précieux;

“Elle se leva et alla prendre dans l'armoire au linge, où elle était soigneusement cachée, une petite bourse ornée de perles, c'était tout ce qu'elle possédait au monde.

- Prends, dit-elle à Fabrice, mais au nom de Dieu ! ne te fais pas tuer. Que restera-t-il à la malheureuse mère et à moi, si tu nous manques? En te permettant d'aller le rejoindre, je lui sacrifie ce que j'ai de plus cher au monde, disait-elle.” (Stendhal 1983:52-53)

L'amour que la comtesse a conçu pour son neveu dès son enfance, elle le continue jusqu'à son adolescence. Elle l'aimait depuis quinze ans comme un fils. Après les aventures vécues à Waterloo, Fabrice retourne en Italie. L'arrivée de notre héros cause l'épanouissement de l'amour de la tante envers son neveu. Elle commence à l'aimer de plus en plus d'un amour plus sérieux, loin d'un amour que peut avoir une tante pour son neveu. Retourné de Naples, Fabrice apparaissait comme un autre homme et un homme charmant pour la duchesse. Mais il y avait une grande différence d'âge entre Fabrice et la comtesse, Fabrice était né après l'entrée des

Français, vers 1798, quant à sa tante elle avait déjà vingt-sept ans. Stendhal nous affirme l'évolution des sentiments de la comtesse pour son neveu;

“Nous avouerons avec sincérité que la jalousie du chanoine Borda n'avait pas absolument tort ; à son retour de France, Fabrice parut aux yeux de la comtesse Pietranera comme un bel étranger qu'elle eût beaucoup connu jadis. S'il eût parlé d'amour, elle l'eût aimé ; n'avait-elle pas déjà pour sa conduite et sa personne une admiration passionnée et pour ainsi dire sans bornes ? Mais Fabrice l'embrassait avec une telle effusion d'innocente reconnaissance et de bonne amitié, qu'elle se fût fait horreur à elle-même si elle eût cherché un autre sentiment dans cette amitié presque filiale. “Au fond, se disait la comtesse, quelques amis qui m'ont connue, il y a six ans, à la cour du prince Eugène, peuvent encore me trouver jolie et même jeune, mais pour lui je suis une femme respectable... et, s'il faut tout dire sans nul ménagement pour mon amour-propre, une femme âgée.” (Stendhal 1983:137)

La tante Gina fait son premier mariage avec un personnage fort riche, et de la plus haute naissance. Malgré son âge, Gina épouse le comte Pietranera, elle l'aime avec beaucoup de passion parce qu'il avait participé à l'armée de Napoléon. Le comte ne survécut que peu de temps après leur mariage. La beauté de la comtesse attire toujours l'attention des hommes, Limercati était l'un de ces hommes, il avait tué son mari dans un duel. Pour se venger de cet homme, tout d'abord elle a attiré son attention sur elle et lui a réveillé son amour et à la fin elle le mit au désespoir en lui écrivant une lettre pour l'avertir d'être loin d'elle. Mais Limercati, devenu amoureux de la comtesse, pensait se brûler la cervelle. Ne pouvant pas résister à ce chagrin, il a décidé d'être loin de cette femme.

La comtesse avait envoyé son neveu à Milan pour faire son éducation théologique. N'ayant personne à côté d'elle pour partager sa solitude, elle se promène. Mais cela ne lui suffisait pas, pendant ce temps, elle a trouvé l'homme qui peut partager sa solitude, le comte Mosca. Celui-ci lui avait envoyé plusieurs lettres pour l'épouser, mais la Duchesse l'a accepté seulement comme un ami non pour un amant. D'ailleurs, elle lui dit ses idées pendant leur rencontre.

La duchesse pense qu'elle a, pour ce vieil homme d'Etat, seulement de tendre amitié et une confiance sans bornes. Un désavantage est en question dans leur future relation ; le comte Mosca était plus âgé qu'elle, mais cette différence d'âge n'avait pas d'importance pour la duchesse, elle l'accepte comme il est. Stendhal pense aussi quand une personne aime quelqu'un la différence d'âge n'a pas d'importance, il nous le montre dans le passage suivant ; "... l'amour est de tous les âges : voyez la passion de Mme du Deffand pour le peu gracieux Horace Walpole." (Stendhal 1980:38)

D'autre part, dans la citation ci-dessous, M. Levowitz-Treu nous raconte comment cette jolie duchesse, que tout le monde désire la prendre comme épouse, a eu l'idée de se marier avec le Comte Mosca;

"Elle suit Mosca à Parme parce qu'elle aime l'homme sans doute, mais elle aime surtout ces aspects de lui qui lui permettent de cultiver son unique passion. Or, elle se sent attirée par cet autre Mosca, jadis soldat idéaliste de Napoléon, disparu maintenant ; elle ne dédaigne pas le fait que l'amitié d'un ministre puissant peut grandement faciliter l'avenir et, plus précisément, celui de Fabrice. Ensuite, elle aime son entente toute d'intelligence et d'amabilité avec ce fin esprit justement parce que cette liaison lui accorde la disponibilité d'être passionnée à d'autres égards." (Levowitz-Treu 1978:161)

L'arrivée de Fabrice à Parme provoque chez la duchesse une adoration plus touchante sur son neveu. Cette adoration la mène à une passion amoureuse. Levowitz-Treu nous peint ainsi l'amour de la Sanseverina;

"Gina aime Fabrice d'instinct, elle est folle de lui. Elle se livre à toutes sortes d'actions, au profit de son neveu-fils, qui nourrissent la vision cristallisatrice qu'elle a de l'enfant, et qui donnent à croire, quant à lui, qu'il peut satisfaire à tous ses rêves de puissance." (Levowitz-Treu 1978:157)

Nous avons remarqué que la duchesse aimait son neveu d'instinct, mais, d'autre part nous la voyons qu'elle est amoureuse de ce jeune homme. Aucun obstacle n'est trop difficile à franchir pour cette femme, elle peut aussi se donner son amour pour sauver la vie de cet unique neveu. La duchesse n'est jamais altière dans son comportement envers Fabrice. Elle nous apparaît comme la figure maternelle de notre héros. Mais cette figure maternelle change en une figure d'amante. Levowitz-Treu nous décrit cette transformation dans les phrases suivantes;

“Le séjour à Naples change l'étonnement de la dame en un éblouissement admiratif confirmé par ces observations intérieures : “Ce n'était plus l'enfant qu'elle avait vu naître, ce n'était plus le neveu toujours prêt à lui obéir: c'était un homme grave et duquel il serait délicieux de se faire aimer “. “ (Levowitz-Treu 1978:162)

L'étonnement de la duchesse, pour son neveu, attire notre attention. A la première vue, la duchesse ne l'avait pas reconnu quand il passait dans la rue ; elle le trouvait ce qu'il était en effet, l'un des plus jolis hommes de Parme ; il avait surtout une physionomie charmante. Après les années passées, il apparaît à sa tante ayant l'air le plus noble et le plus mesuré devant les étrangers, elle lui trouvait tout le feu de sa première jeunesse. C'était un diamant qui n'avait rien perdu à être poli.

A la suite de cette apparition, le retour de Fabrice à Parme fait renaître les sentiments amoureux de la duchesse pour son neveu. Cet amour ne nous apparaît pas comme une affection que peut éprouver une tante à son neveu. C'est pourquoi, le comte Mosca commence aussi à avoir des soupçons sur le changement d'attitude de sa nouvelle épouse. Stendhal nous décrit les soupçons du comte;

“Au moment de l'arrivée de Fabrice, la duchesse fut tellement transportée de bonheur, qu'elle ne songea pas du tout aux idées que ses yeux pourraient donner au comte. L'effet fut profond et les soupçons sans remède.” (Stendha 1983:187)

Après ce retour, la duchesse a décidé que son neveu reste avec elle dans son palais. En peu de temps, le comte Mosca se rend compte que son amie ressent des sentiments intimes pour ce jeune homme. Le comte nous le raconte dans les phrases suivantes ;

“Le matin, quand la comtesse était sortie de chez lui : “La voilà qui fait l’amour avec son neveu, s’était-il dit avec amertume, car il n’était point guéri. Altière comme elle l’est, être venue chez moi !...”” (Stendhal 1983:133)

Un jour, la duchesse se rend compte que ses sentiments envers son neveu sont dangereux. Stendhal souligne la pensée de cette femme dans les phrases suivantes;

“La duchesse se hâta de descendre chez elle. A peine enfermée dans sa chambre, elle fondit en larmes ; elle trouvait quelque chose d’horrible dans l’idée de faire l’amour avec ce Fabrice qu’elle avait vu naître ; et pourtant que voulait dire sa conduite.” (Stendhal 1983:211)

L’amour de la Sanseverina pour son neveu a affaibli l’amitié qu’elle avait pour le comte Mosca et c’est pourquoi elle a pris la décision de ne plus voir Mosca. Elle avait seulement une pensée, “c’est de sauver son neveu”. Elle pensait que le comte n’a pas fait suffisamment d’effort pour annuler la condamnation de son neveu. Balzac nous décrit l’attitude de la duchesse sur cette démarche;

“Fabrice del Dongo, son neveu, celui qu’elle adore, en tout bien, tout honneur, à la citadelle !... Jugez de la duchesse ! Elle apprend la faute de Mosca. Elle ne veut plus voir Mosca. Il n’y a plus que Fabrice au monde ! Une fois dans cette terrible forteresse, il peut y mourir, y mourir empoisonné !.” (Balzac 1943:45)

L’amour qu’elle a pour notre héros ne connaît aucun danger, après l’arrestation de son neveu, elle met toute sa puissance pour faire annuler la condamnation de Fabrice, menace le prince pour qu’il ordonne l’anéantissement des documents

concernant l'arrestation de son neveu. Celle-ci pour réaliser une telle chose, prend force de sa position dans la société de Parme, elle a une grande popularité et est très aimée. Pour sauver son neveu, la passion d'amour de la duchesse la mène jusqu'à faire tuer le prince de Parme, avec l'ordre de la duchesse Ferrant Palla empoisonne le prince;

“Fabrice a été sa raison de vivre, et elle ne pourra survivre à sa mort. Les tourments que sa froideur lui a causés lui ont conféré du même coup une gravité singulière qui dépasse largement ses plus brillantes espiègleries. Son ultime destin enrichira encore son personnage en le rapprochant de Fabrice, dans cette suprême élite stendhalienne, reconnaissable à sa capacité de mourir d'amour.” (Stendhal 1971:244)

Nous voyons la duchesse en face de plusieurs dangers, mais ceux-là n'ont pas d'importance pour elle. Elle veut à tout prix que son neveu soit en liberté. Le comportement de la duchesse pouvait la rendre capable et pouvait même causer la perte de sa vie. Mais elle était consciente des risques qu'elle prenait: l'amour qu'elle éprouve pour Fabrice domine toutes ses actions. Dans la citation ci-dessous, la Sanseverina nous affirme que sauver son neveu c'est un des ses devoirs pour qu'elle soit en bonheur;

“Puisque je ne peux fuir ce lieu détesté, il faut que j'y sois utile à Fabrice: vivre seule, solitaire, désespérée ! que puis-je alors pour Fabrice? Allons, marche, malheureuse femme ; fais ton devoir ; va dans le monde, feins de ne plus penser à Fabrice ... Feindre de t'oublier, cher ange ! “. (...)

“Avoir le tapis magique, se dit-elle, enlever Fabrice de la citadelle, et me réfugier avec lui dans quelque pays heureux, où nous ne puissions être poursuivis, Paris, par exemple.” (Stendhal 1983:378 -79)

A la fin, malgré tous ce qu'elle a fait pour son neveu, elle apprend que Fabrice n'abandonne pas Clélia mariée avec le marquis Crescenzi. La duchesse se disait même qu'elle allait apprendre cette mauvaise nouvelle tôt ou tard. L'attitude de notre héros

envers Clélia a provoqué beaucoup de chagrin pour sa tante. Cette nouvelle inattendue laisse exprimer les pensées de cette malheureuse tante;

“Voilà ce qui devait arriver tôt ou tard, se disait la duchesse avec une tristesse sombre. Le chagrin m’a vieilli, ou bien il aime réellement, et je n’ai plus que la seconde place dans son cœur.” (...)

“Le ciel l’a voulu, reprenait-elle : Fabrice est amoureux, et de quel droit voudrais-je qu’il ne fût pas amoureux ? Une seule parole d’amour véritable a-t-elle jamais été échangée entre nous.” (Stendhal 1983:530-31)

Après sa première évasion de la Tour Farnèse, le neveu de la duchesse pensait, tout le temps, à rejoindre son unique amante. La duchesse, un soir quand elle allait dormir, elle a eu une inquiétude. Fabrice était parti de son palais pour reprendre son ancienne chambre à la Tour Farnèse pour être près de Clélia. La dernière tentative de Fabrice mit la duchesse au désespoir.

Balzac, dans les phrases suivantes, nous dit que l’amour qu’éprouve Fabrice pour Clélia est une punition pour la duchesse. “Une horrible punition attend la duchesse. Elle voit Fabrice mourant d’amour pour Clélia, fâché d’être premier grand-vicaire de l’archevêque, et de ne pouvoir épouser sa bien-aimée.” (Balzac 1943:60)

Après la séparation avec le comte Mosca et la fuite de son neveu dans son ancienne prison, la duchesse est restée toute seule dans son palais. A la fin, elle a remarqué que Clélia a emporté Fabrice. La duchesse se console de sa défaite envers la jeune fille du général Fabio Conti, en nous disant qu’elle a vingt ans et qu’elle va avoir le double de son âge.

2.14. RELATION AMOUREUSE AVEC COMTE MOSCA

La duchesse, se trouvant en face des menaces du prince, décide de se séparer avec le comte. Quand elle lui disait cette décision en disant qu'elle l'aimait, il fallait qu'ils cachent leur amour pour ne pas être châtiés par le prince. D'autre part, Balzac aussi décrit cette situation dans la phrase suivante ; "Il faut cacher nos amours, dit tristement la duchesse à son ami le jour où elle a deviné que sa lutte avec le prince à commencé". (Balzac 1943:37)

Cette séparation laissa deviner au prince que la duchesse n'était que fort médiocrement éprise du comte. L'amour de la duchesse a eu des moments délicieux jusqu'à ce temps. La duchesse avoue clairement ses sentiments au comte;

"Cher comte ! j'avais le bonheur de vous aimer : eh bien ! cette flamme s'éteint ; je ne vous aime plus ! mais je connais le fond de votre cœur, je garde pour vous une estime profonde, et vous serez toujours le meilleur de mes amis." (Stendhal 1983:382)

Quand elle regarda le comte ses yeux se mouillèrent de larmes. Après l'avoir aimé cinq ans, elle n'avait fait aucune offense à son amour pour ce ministre. Malgré cette touchante acte, la duchesse ne renonce pas à ses pensées au sujet de leur séparation. A la fin, elle décide de ménager l'avenir, de prendre ses distances avec Mosca. Elle nous exprime sa décision avec beaucoup de délicatesse;

"- Séparons-nous, mon cher comte, lui dit-elle d'une voix faible, mais bien articulée, et qu'elle s'efforçait de rendre aimable, séparons-nous, il le faut ! Le ciel m'est témoin que, depuis cinq ans, ma conduite envers vous à été irréprochable. Vous m'avez donné une existence brillante, au lieu de l'ennui qui aurait été mon triste partage au château de Grianta ; sans vous j'aurais rencontré la vieillesse quelques années plus tôt ... De mon côté, ma seule occupation a été de chercher à vous faire trouver le bonheur. C'est parce que je vous aime que je vous propose cette séparation à l'aimable comme on dirait en France." (Stendhal 1983:386)

Le comte n'arrivait à comprendre l'attitude de son épouse. Il était toujours amoureux d'elle et ne voulait pas la perdre. La duchesse, voyant le comte attristé par sa décision, lui avoue qu'elle n'a pris cette décision à cause de son neveu. Dans **La Chartreuse**, la duchesse nous exprime en détail la raison de son comportement;

“- Non cher ami, je ne vous dirai pas que je vous ai aimé avec cette passion et ces transports que l'on n'éprouve plus, ce me semble, après trente ans, et je suis déjà bien loin de cet âge. (...) Je vous jure devant Dieu, et sur la vie de Fabrice, que jamais il ne s'est passé entre lui et moi la plus petite chose que n'eût pas pu souffrir l'œil d'une tierce personne. Je ne vous dirai pas non plus que je l'aime exactement comme ferait une sœur ; je l'aime d'instinct, pour parler ainsi. J'aime en lui son courage si simple et si parfait, que l'on peut dire qu'il ne s'en aperçoit pas lui-même ; je me souviens que ce genre d'admiration commença à son retour de Waterloo.” (Stendhal 1983:387)

2.15. FERRANTE PALLA : UN AMOUR PLATONIQUE

Ferrante Palla, l'un des plus grands poètes du siècle, il est libéral, en même temps, il est l'adversaire du prince. Il rencontre la duchesse pendant qu'il se promenait dans les bois de Sacca. Ce jour là, il était horriblement mal mis. Dès qu'il a vu la duchesse, il se jeta à ses pieds. Sans perdre de temps, il déclare à la Sanseverina son amour exalté. Il était au courant de l'arrestation de son neveu, il lui assure qu'il n'hésitera pas à mourir pour sauver Fabrice ou le venger. Il lui disait qu'il sera heureux de mourir pour elle. Patrick Laudet nous décrit, ainsi, le caractère de Ferrante Palla ;

“De tous les personnages secondaires, Ferrante Palla est peut-être un des plus attachants et des plus pittoresques. (...) “la pauvreté me pèse comme laide: j'aime les beaux habits et les mains blanches.”. De fait, l'amour de la duchesse met en péril la vertu révolutionnaire. “Ma joie est de mourir en nuisant au tyran, une bien plus grande joie de mourir pour vous.” (Laudet 1991:58)

**T.C. YÜKSEKÖRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ**

Ferrante Palla obtint plusieurs entrevues avec la duchesse. Il était fasciné par la beauté angélique de la duchesse. L'amour de notre poète s'exalta, devint importun, et la duchesse s'est aperçue que la passion de Ferrante Palla suivait les lois de l'amour. Balzac nous explique, l'attitude et les sentiments de ce grand poète envers la plus belle figure de Parme;

“Palla Ferrante a la plus impénétrable retraite aux environs de Sacca. Il a souvent vu la duchesse, il en est devenu passionnément amoureux. La duchesse l'a rencontré, elle a été émue, Palla Ferrante lui a tout dit, comme s'il eût été devant Dieu. Il sait que la duchesse aime Mosca, son amour est donc sans espoir. Il y a quelque chose de touchant dans la bonne grâce italienne avec laquelle la duchesse lui laisse prendre le plaisir de baiser les mains blanches d'une femme *qui a du sang bleu* (mot italien pour dire le sang noble). Il n'a pas serré de main blanche depuis sept ans, et ce poète les adore, les belles mains blanches !” (Balzac 1943:53)

A la première rencontre, Ferrante Palla était ébloui par la beauté de la duchesse et cette beauté était l'élément essentiel de l'amour de notre héros. Dans la phrase suivante, il nous affirme son sentiment amoureux; “Mon malheur est d'aimer, dit-il d'un air fort doux, et depuis près de deux ans mon âme n'est occupée de vous,(...)” (Stendhal 1983:494)

Pendant leur deuxième rencontre, quand la duchesse offre des sequins à Ferrante Palla, ce dernier avoue ses sentiments sincères à la duchesse en lui disant qu'il prend les sequins parce qu'il l'aime. Avec cette confession, la duchesse a compris que cet homme l'aimait réellement. “Il aime réellement”, se dit la duchesse” (Stendhal 1983:495)

Les rapports entre la duchesse et Palla sont compréhensibles puisque Ferrante Palla, lui aussi comme le premier mari de la duchesse, aimait Napoléon et c'était la seule raison de sa condamnation à mort par le prince. Elle affirme que c'est le seul homme qui avait compris son cœur ; “Voilà le seul homme qui m'ait comprise se dit-elle.” (Stendhal 1983:503)

l'amour de la duchesse met en péril la vertu révolutionnaire. "Ma joie est de mourir en nuisant au tyran, une bien plus grande joie de mourir pour vous." (Laudet 1991:58)

Ferrante Palla obtint plusieurs entrevues avec la duchesse. Il était fasciné par la beauté angélique de la duchesse. L'amour de notre poète s'exalta, devint importun, et la duchesse s'est aperçue que la passion de Ferrante Palla suivait les lois de l'amour. Balzac nous explique, l'attitude et les sentiments de ce grand poète envers la plus belle figure de Parme;

"Palla Ferrante a la plus impénétrable retraite aux environs de Sacca. Il a souvent vu la duchesse, il en est devenu passionnément amoureux. La duchesse l'a rencontré, elle a été émue, Palla Ferrante lui a tout dit, comme s'il eût été devant Dieu. Il sait que la duchesse aime Mosca, son amour est donc sans espoir. Il y a quelque chose de touchant dans la bonne grâce italienne avec laquelle la duchesse lui laisse prendre le plaisir de baiser les mains blanches d'une femme *qui a du sang bleu* (mot italien pour dire le sang noble). Il n'a pas serré de main blanche depuis sept ans, et ce poète les adore, les belles mains blanches !" (Balzac 1943:53)

A la première rencontre, Ferrante Palla était ébloui par la beauté de la duchesse et cette beauté était l'élément essentiel de l'amour de notre héros. Dans la phrase suivante, il nous affirme son sentiment amoureux; "Mon malheur est d'aimer, dit-il d'un air fort doux, et depuis près de deux ans mon âme n'est occupée de vous,(...)" (Stendhal 1983:494)

Pendant leur deuxième rencontre, quand la duchesse offre des sequins à Ferrante Palla, ce dernier avoue ses sentiments sincères à la duchesse en lui disant qu'il prend les sequins parce qu'il l'aime. Avec cette confession, la duchesse a compris que cet homme l'aimait réellement. "Il aime réellement", se dit la duchesse" (Stendhal 1983:495)

Les rapports entre la duchesse et Palla sont compréhensibles puisque Ferrante Palla, lui aussi comme le premier mari de la duchesse, aimait Napoléon et c'était la

pour cette femme. Dans le dernier chapitre du roman nous voyons le prince amoureux de la duchesse. Mais pour obtenir cette femme, il avait deux importants obstacles à franchir; premièrement éloigner son neveu d'elle et deuxièmement écarter le comte Mosca.

Le prince joue son premier rôle, il fait emprisonner Fabrice del Dongo. Il avait le pouvoir d'accorder sa grâce à Fabrice mais il ne l'accorde pas. Il veut obtenir la main de la duchesse. Dans la phrase suivante, nous voyons le commencement de la passion amoureuse du prince ; "... le prince rougit de bonheur. Il jouait le rôle d'un amoureux de la duchesse." (Stendhal 1983:572)

Nous voyons aussi apparaître l'amour du prince pour la duchesse au moment où se jouait une comédie à la cour;

"La veille au soir, avant que la duchesse sût la folie faite par Fabrice d'aller à la citadelle, on avait joué à la cour une comédie *dell'arte* ; et le prince, qui se réservait toujours les rôles d'amoureux à jouer avec la duchesse, avait été tellement passionné en lui parlant de sa tendresse, qu'il eût été ridicule, si, en Italie, un homme passionné ou prince pouvait l'être !". (Stendhal 1983:600)

Le prince, étant encore jeune, nous apparaît fort timide, mais quand l'amour était en question, il prenait fort au sérieux les choses d'amour. Ce jeune prince était ébloui par la beauté de la duchesse. Il ne pouvait résister à cette beauté. Il a pris la décision d'obtenir le plus vite possible cette beauté angélique. Et avec un geste impérieux il renvoya le marquis et se met à faire une déclaration d'amour dans toutes les règles à la duchesse. Le comportement du prince attire l'attention de la duchesse. Elle a saisi les pensées de ce jeune souverain en lui disant devant toute la cour qu'il a de l'amour pour une femme plus âgée que lui ;

"-Votre Altesse joue très bien ; on va dire que vous êtes amoureux d'une femme de trente-huite ans, ce qui fera manquer mon établissement avec le comte. Ainsi, je ne jouerai plus avec Votre

Altesse, à moins que le prince ne me jure de m'adresser la parole comme il le ferait à une femme d'un certain âge, à Mme la marquise Raservi, par exemple." (Stendhal 1983:573)

Le prince, pendant qu'il jouait une comédie avec la duchesse dans son palais, il a eu l'occasion de baiser la main de cette femme. Le fait de baiser la main d'une femme apparaît aussi avec l'amour du prince pour la duchesse. Stendhal donne de l'importance à ce geste, c'est à dire "baiser la main de la femme qu'on aime". Dans **De l'Amour** Stendhal nous peint ce fait ;

"Le rôle de l'amant est plus simple ; il regarde les yeux de ce qu'il aime, un seul sourire peut le mettre au comble du bonheur, et il cherche sans cesse à l'obtenir.(...) Un soir, à un petit jeu, il lui a baisé la main;" (Stendhal 1980:45)

Le prince attire l'attention de la duchesse en lui rappelant l'état de son neveu en prison. Il l'a prévenue que Fabrice sera empoisonné en peu de temps. Cette mauvaise nouvelle perturbe la tante. Le prince, voyant la duchesse en mauvais état, trouve l'occasion de lui dire qu'il l'aime. Dans la citation ci-dessous, nous voyons que le prince a tiré profit de l'amour dont la duchesse a pour son neveu ;

"Tout à coup l'âme de ce jeune homme si timide se taisant, son esprit arriva à une idée.

- Chère duchesse ! vous savez si je vous suis attaché. Vos idées atroces sur le poison ne sont pas fondées, j'aime à le croire ; mais enfin elles me donnent aussi à penser, elles me font presque oublier pour un instant la passion que j'ai pour vous, et qui est la seule que de ma vie j'ai éprouvée. Je sens que je ne suis pas aimable ; je ne suis qu'un enfant bien amoureux ; mais enfin mettez moi à l'épreuve." (Stendhal 1983:602)

Ne pouvant résister à l'amour de la duchesse, le prince se précipite pour obtenir sa main. Il vient dans son palais lui proposer de l'épouser. La Sanseverina doit céder aux exigences amoureuses du souverain et tenir sa fatale promesse. La tante dans les chapitres précédents avait fait un accord avec le prince. Le sujet de cet accord était

attirant ; il s'agissait de la libération de Fabrice de la Tour Farnèse. Le dialogue entre la duchesse et le prince nous explique cet accord;

“-Entré dans la chapelle, le prince se mit à genoux, presque autant devant la duchesse que devant l'autel.

- Répétez le serment, dit-il avec passion ; si vous aviez été juste, si cette malheureuse qualité de prince ne m'eût pas nui, vous m'eussiez accordé par pitié pour mon amour ce que vous me devez maintenant parce que vous l'avez juré.

- Si je revois Fabrice non empoisonné, s'il vit encore dans huit jours, si Son Altesse le nomme coadjuteur avec future succession de l'archevêque Landriani, mon honneur, ma dignité de femme, tout par moi sera foulé aux pieds, et je serai à Son Altesse.” (Stendhal 1983:605)

Dans la citation ci-dessus, l'attitude d'un prince attire notre attention. Dans un pays ou bien dans une société un prince a un rôle très important, il a le pouvoir d'obtenir tout ce qu'il veut. Mais dans **La Chartreuse**, le prince Ernest Ranuce V s'incline devant ses sentiments et même il se met à genoux devant la duchesse. Stendhal, dans **De l'Amour**, nous donne un exemple qui nous fait rapel au comportement du prince envers la duchesse;

“Quand un être est dominé par une passion extrême, tout ce qu'il dit ou tout ce qu'il fait, dans une circonstance particulière, ne prouve rien à son égard, c'est l'ensemble de sa vie qui porte témoignage pour lui. Ainsi, Madame, quand je jurerais à vos pieds, toute la journée, que je vous aime, ou que je vous hais, cela ne devrait avoir aucune influence sur le degré de croyance que vous pensez pouvoir m'accorder.” (Stendhal 1980:456)

A la suite de cette conversation la duchesse promet d'être à ce jeune prince en lui disant que si son neveu serait sauvé et s'il le ferait coadjuteur, futur archevêque de Parme, elle serait à lui. D'autre part, le prince à l'apparence nous apparaît faire les démarches dites par la duchesse pour sauver Fabrice, mais en vérité, il ne s'est pas occupé de cette libération, c'est Clélia qui a joué le premier rôle sur cet événement, et quand même il se dit qu'il a sauvé Fabrice ;

“Le prince fut consterné; mais, comme il était réellement fort amoureux, ce fut une consolation pour lui de pouvoir se dire: ”Il se trouve que j’ai réellement sauvé la vie à M. del Dongo, et la duchesse n’osera pas manquer à la parole qu’elle m’a donnée.” (Stendhal 1983: 608)

Dans les derniers chapitres, après l’évasion de Fabrice, le prince a compris qu’il ne pouvait pas obtenir la duchesse. Pour se venger de cette femme, il exerce un plan pour séparer la duchesse du comte. Dans ce plan toute la jalousie du prince apparaît. A la fin, il se reconforte en se rappelant des devoirs d’un Souverain. Nous voyons clairement les menaces que pense faire le prince ;

“- Puisque les convenances de mon rang me défendent de me donner le suprême bonheur de vous épouser, je vous jurerais sur la sainte hostie consacrée, de ne jamais me marier sans votre permission par écrit. Je sens bien, ajoutait-il, que je vous fais perdre la main d’un premier ministre, homme d’esprit et fort aimable ; mais enfin il a cinquante-six ans, et moi je n’en ai pas encore vingt-deux. Je croirais vous faire injures et mériter vos refus si je vous parlais des avantages étrangers à l’amour ; mais tout ce qui tient à l’argent dans ma cour parle avec admiration de la preuve d’amour que le comte vous donne, (...)” (Stendhal 1983:600)

Pour ne pas lutter avec le prince, la duchesse prend la décision de quitter Parme définitivement. Huit jours après son éloignement, elle épouse le comte Mosca venu la rejoindre : tous deux partent pour s’installer à Naples, loin des intrigues de Parme.

2.17. RELATION AMOUREUSE DU COMTE MOSCA

Le comte Mosca, ministre de Parme, avait l'âge de cinquante ans, l'homme le plus âgé du roman. Malgré cela, il n'avait rien perdu de sa folie amoureuse. Il a des points communs avec Fabrice del Dongo. Nous pouvons dire qu'il est un ancien Fabrice; lui aussi, dans une flambée d'enthousiasme juvénile, a suivi l'armée napoléonienne en Espagne. Le comte Mosca décide d'épouser la Sanseverina devenue veuve. Il a de tendres sentiments pour cette femme qui a une beauté angélique. Un jour, ce vieux amoureux a eu l'occasion d'exprimer ses sentiments pour la Sanseverina. Nous constatons, l'un des premières démarches amoureuses du comte Mosca envers cette femme;

“Au point d'intimité qui suit l'amour en Italie, il n'y avait plus d'objection de vanité entre les deux amants. Ce fut donc avec la plus parfaite simplicité que Mosca dit à la femme qu'il adorait:
- J'ai deux ou trois plans de conduite à vous offrir, tous assez bien combinés; je ne rêve qu'à cela depuis trois mois.” (Stendhal 1983:154)

Le comte Mosca avait beaucoup de passion pour la Sanseverina, il était prêt à tout quitter pour suivre la duchesse, et à tout tenter pour lui plaire. Pour être avec elle, il pensait même de démissionner de sa fonction de la principauté de Parme. Balzac, nous peint ainsi l'amour du comte pour la duchesse ;

“Mosca se prend d'amour, mais d'un amour immense, éternel, infini pour Gina, absolument comme M. de Metternich pour la Leykam. Il lui donne, au risque de se compromettre, les nouvelles diplomatiques avant tout le monde. (...) Cet homme supérieur devine l'âme supérieur de la comtesse, il en devient amoureux à faire des enfantillages de lycéen. (...) La comtesse remarque un soir le regard beau et bienveillant de Mosca. (Le regard avec lequel M. de Metternich tromperait Dieu.).” (Balzac 1943:25-26)

Pendant un bal, le comte rencontre la duchesse, celle-ci était heureuse et elle n'avait pas remarqué le comte. Par contre l'effet profond des regards de cette belle femme a attiré l'attention du comte Mosca.

Les pensées de Balzac sur **La Chartreuse de Parme**, nous vérifie l'une des théories que Stendhal a décrite dans son œuvre **De l'Amour**. Cette théorie n'est autre que l'effet d'un regard sur une personne. Stendhal souligne l'importance du regard dans la phrase suivante ; (Le regard) "C'est la grande arme de la coquetterie vertueuse. On peut tout dire avec un regard,(...)" (Stendhal 1980:87)

A la fin de plusieurs tentatives, le comte Mosca, avait réussi à se marier avec la Sanseverina. Mais leur relation amoureuse n'allait pas durer longtemps à cause d'un jeune homme venu de Naples, celui-ci a mis fin à leur relation. Ce jeune homme n'est autre que Fabrice del Dongo, après ses études, il retourne près de sa tante, car nous constatons que le comte est dérangé par la présence de ce jeune neveu;

"Tout allait à merveille jusque-là, mais quand le ministre, fort content de Fabrice, et jusque-là attentif uniquement à ses faits et gestes, regarda la duchesse, il lui trouva des yeux singuliers. Ce jeune homme fait ici une étrange impression ", se dit-il. Cette réflexion fut amère ; le comte avait atteint la *cinquantaine*, c'est un mot bien cruel et dont peut-être un homme éperdument amoureux peut seul sentir tout le retentissement. Il était fort bon, fort d'être aimé, à ses sévérités près comme ministre." (Stendhal 1983:186)

Le comte Mosca pensait souvent comment pourrait-il combattre un tel ennemi qui se trouvait chez lui. Il pensait qu'il ne pourrait pas vivre sans amour. Stendhal, dans **De l'Amour**, avec la phrase suivante, nous donne un exemple ayant un parallélisme avec l'attitude de Mosca envers Fabrice."... j'ai vu un homme découvrir que son rival était aimé, et celui-ci ne voulait pas le voir à cause de sa passion." (Stendhal 1983:254). Par contre l'attitude du comte est dangereuse, une idée atroce l'a saisi : "Le poignarder là devant elle, et me tuer après." (Stendhal 1983:202)

Stendhal, dans son œuvre théorique **De l'Amour**, nous décrit les causes du comportement du ministre Mosca. Il nous dit que; quand un être est dominé par une passion extrême, tout ce qu'il dit ou tout ce qu'il fait, dans une circonstance particulière, ne prouve rien à son égard, c'est l'ensemble de sa vie qui porte témoignage pour lui. D'autre part nous avons vu que le comte lui aussi s'est mis à genoux auprès de la duchesse pour démontrer son amour.

Pour être sûr de la liaison sentimentale de la duchesse avec son neveu, le comte Mosca décide d'utiliser Chékina, la servante du palais, comme espionne. Elle lui devait apporter des nouvelles que pouvaient se dérouler entre ces deux personnes;

“Le comte les effraya tous deux par la quantité d'or qu'il leur donna, puis il adressa ce peu de mots à la tremblante Chékina, en la regardant entre les deux yeux.

-La duchesse fait-elle l'amour avec Monsignore ?

-Non, dit cette fille prenant sa résolution après un moment de silence... non, *pas encore*, mais il baise souvent les mains de Madame, en riant, il est vrai, mais avec transport. (Stendhal 1983:204)

Les attitudes masculines sont plus nuancées dans **La Chartreuse de Parme** que dans **Le Rouge et le Noir**, par exemple, il n'en reste pas moins vrai qu'elles se caractérisent par un manque, une distance affective. Au fond, ces hommes, comme le comte Mosca, n'ont pas de vertu, ils cherchent avant tout à se protéger par amour de soi, et par amour-propre qu'ils appellent “honneur“. Dans la phrase suivante, nous constatons que l'amour du comte perd son importance par rapport à l'honneur qu'il a dans la société; “C'en est fait, se dit-il avec désespoir, elle n'a plus d'amour pour moi ! et bien plus, elle ne me place plus même au rang des hommes d'honneur vulgaires.” (Stendhal 1983:389-390)

L'amour que le comte ressentait pour la duchesse perdait, peu à peu sa valeur. A la fin, il a reçu une lettre qui annonçait la décision définitive de cette ancienne épouse. Nous voyons des passages attirants des pensées de la duchesse dans une lettre;

“N’ayant plus le cœur de s’occuper de rien, le comte errait tristement dans sa galerie de tableaux, quand, un quart d’heure après, il reçut un billet ainsi conçu :

Puisqu’il est vrai, cher et bon ami, que nous ne sommes plus qu’amis,(...) Si vous voulez me plaire, donnez la publicité à cette sorte de rupture ; si vous vouliez me rendre presque tout l’amour que jadis j’eus pour vous, vous feriez choix d’une nouvelle amie. Quant à moi, j’ai de grands projets de dissipation : je compte aller beaucoup dans le monde, peut-être même trouverai-je un homme d’esprit pour me faire oublier mes malheurs. Sans doute en qualité d’ami la première place dans mon cœur vous sera toujours réservée ; mais je ne veux plus que l’on dise que mes démarches ont été dictées par votre sagesse, je veux surtout que l’on sache bien que j’ai perdu toute influence sur vos déterminations. En un mot, cher comte, croyez que vous serez toujours mon ami le plus cher, mais jamais autre chose. Ne gardez, je vous prie, aucune idée de retour, tout est bien fini. Comptez à jamais sur mon amitié.” (Stendhal 1983:401)

Le comte, malgré leur séparation, il n’arrivait pas à oublier la belle Lombarde, il lui écrivait presque tous les jours. Les courriers qu’il lui envoyait, nous fait rappelle les temps du commencement de leur amour. Le comte ne perdait d’espoir parce qu’il pensait qu’elle allait revenir près de lui; “Tu vas revenir sans doute, mon cher ange ! (...)” (Stendhal 1983:552)

CONCLUSION

Dans ce travail intitulé “**De l’Amour dans Le Rouge et le Noir et La Chartreuse de Parme** de Stendhal”, nous avons constaté que l’amour n’apparaissait pas soudainement, il avait des étapes à suivre avant sa naissance. Grâce aux trois livres, nous avons remarqué que quand une personne commence à aimer quelqu’un de nombreux événements se déroulent dans leur cerveau, sans qu’ils en soient au courant. Stendhal nous a éclairci cet événement avec sa théorie de “cristallisation”; un terme propre à lui.

Dans ce travail, nous avons constaté aussi que les aventures de Fabrice del Dongo, ressemblent beaucoup à celles d’Alexandre Farnèse, jeune prêtre du XVI^e siècle qui a vécu à Parme; sa destinée est la même avec le héros de **La Chartreuse**. Fabrice est le jeune homme italien dont Stendhal a, plusieurs fois, esquissé le portrait dans ses recueils d’impressions. Il obéissait toujours à son premier mouvement, et ne rêvait que de “faire l’amour”. A part Alexandre, Fabrice nous a représenté, aussi, avec son caractère, le personnage de son auteur. Les parallélismes de la vie des héros et des héroïnes de deux romans, nous amènent à constater facilement l’évolution de l’amour entre ces personnes.

Fabrice del Dongo ressemblait aussi étrangement à Julien Sorel. Tous deux, ils avaient à choisir entre la carrière de soldat et celle de prêtre; tous deux, ils considéraient que, depuis la chute de Napoléon, le métier militaire était sans attrait, et que, seules, les dignités ecclésiastiques permettaient à une grande ambition de se pousser.

Fabrice, comme Julien, à l’auréole que donnait la prison et l’attente de la mort, comme la maison centrale de Besançon, la tour Farnèse, était illuminée par la présence d’une femme aimée; Clélia Conti venait dans la cellule de Fabrice, de même Mme de Rênal dans celle de Julien. Comme Julien, Fabrice refusait de s’évader ; et,

seules, les prières de Clélia donnaient de l'espoir pour son amour. Fabrice a réussi, Julien a échoué.

Quant à notre dernier héros, Fabrice, il était, à nouveau, une image, embellie, de ce que Stendhal aurait voulu être dans sa jeunesse; le héros aimable et beau, aux pieds duquel se précipite l'amour des plus belles femmes.

Dans le premier chapitre de notre recherche sur **Le Rouge et le Noir**, nous avons déjà reconnu les héroïnes de **La Chartreuse**. Clélia Conti, nous apparaissait comme la sœur de Mme de Rênal, quant à la Sanseverina, elle avait quelques traits de Mathilde de la Môle. Mais cette dernière avait plus de sentiments amoureux que Mme de Rênal, ses sentiments apparaissaient comme ceux d'une jeune fille, ils étaient plus sincères que les sentiments de Mme de Rênal.

Le couple féminin de **La Chartreuse** était donc semblable à celui du **Rouge et Noir**. La Sanseverina et Clélia étaient d'ailleurs, toutes deux, comme Mathilde et comme Mme de Rênal, entièrement soumises à leur passion. Clélia se laissait aller à trahir son père, et manque d'être complice de son assassinat : La Sanseverina, pour sauver Fabrice, ne fait nul cas de la vie du prince de Parme.

La duchesse était aussi peu sentimentale que possible, elle se plaisait surtout dans l'intrigue, elle ne se servait de son charme ou de sa beauté que comme un moyen d'action ; au besoin, elle y voyait une monnaie commode pour payer d'importants services. Elle donnait une puissance politique, elle permettait de réaliser des coups d'Etat, et au cas échéant, elle conduisait à assassiner un souverain.

Clélia Conti, du point de vue historique, nous apparaît comme "Clélia" mystérieuse et effacée, qui fut maîtresse d'Alexandre Farnèse. Mais en grande partie, dans **le Rouge et Noir**, elle reflète le portrait de "Méthilde", et elle ressemble aussi à Mme de Rênal. Elle avait la même noblesse d'âme, la même passion contenue, la même dignité, la même énergie, sous l'apparence de la timidité et de la froideur.

Dans l'analyse des trois œuvres de Stendhal que nous avons étudié, nous avons remarqué que les principaux personnages de ces romans avaient des attitudes compliquées et étaient animées de sentiments violents capables d'héroïsme et de sacrifice pour obtenir l'amour des personnes qu'ils aiment. Par contre à la fin de l'analyse des deux romans, **Le Rouge et le Noir** et **La Chartreuse de Parme**, un contraste a attiré notre attention; les héros stendhaliens meurent très jeunes, dès qu'ils connaissent l'amour. Avec leurs attitudes, nous avons saisi qu'ils continueront leur relation amoureuse dans un autre monde.



BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAM, H. Lass

- 1995 100 Büyük Roman I
(çev. Nejat Muallimoğlu)
İstanbul: M.E.B. Yayınları

ABRAHAM, Pierre

- 1973 Manuel d'Histoire Littéraire de la France,
(Tome IV : De 1789 à 1848),
Paris: Editions Sociales

A - CHASSANG & CH. SENNINGER

- 1966 Recueil de textes littéraires français, XIXe siècle,
Paris: Hachette

BALZAC

- 1943 Etudes sur M.Beyle, Analyse de la Chartreuse de Parme,
Genève- Suisse: Editions d'Art Albert Skira

BARDECHE, Maurice

- 1977 Stendhal romancier,
Poitiers: La Table Ronde

BLUM, Léon

- 1947 Stendhal et le Beylisme,
Paris: Editions Albin Michel

BURNEY, Pierre

- 1990 Aşk
(Çev. Ayşen Ekmekçi - Alev Türker)
İstanbul: İletişim yayınları

CASTEX, P.G.

- 1932 Le Rouge et Le Noir de Stendhal,
Paris: Mellottée Editeur
- 1995 COGITO (Dergi) 4. Aşk : Sayı : 4, Bahar '95,
İstanbul: Yapı Kredi Yayınları

DE HERAIN, François

- 1954 Les Grands Ecrivains, Critiques d'Art,
Paris: Mercure de France

DESHUSSES, Pierre

- 1984 Dix siècles de littérature française, XIXe siècle - XXe siècle,
Paris: Bordas

FOSCA, François

- 1960 De Diderot à Valéry,
(chap. Stendhal),
Paris: Edition Albin Michel

HERVIER, Marcel

- 1942 Les écrivains français,
(tome IV. XIX.siecle, chapitre Stendhal),
Paris: Mellottée Editeur

KUZUCU, Hamza

- 1995 L'Etude de l'Héroïsme dans "La Chartreuse de Parme" de Stendhal,
Mémoire de Licence. A.Ü.D.T.C.F., (Non publié)
Ankara

LAGARDE A. & MICHAUD L.

- 1966 XIXe siècle,
Paris: Hachette

LAURENT, Jaques

- 1984 Stendhal comme Stendhal,
Paris: Editions Grasset et Fasquelle

LAUDET, Patrick

- 1989 La Chartreuse de Parme - Stendhal
Paris: Editions Nathan

LAUDET, Patrick

- 1991 Le Rouge et le Noir - Stendhal
Paris: Editions Nathan

LEVOWITZ-TREU, Micheline

- 1978 L'amour et la mort chez Stendhal
Aran (Suisse) Editions du Grand Chêne

LEVY, Ann-Deborah

- 1990 Profil Littérature, Stendhal Le Rouge et Le Noir,
Paris: Hatier

MASSON, Nicole

- 1990 Panorama de la littérature française,
Belgique: Marabout

MAUROIS, André

- 1942 Cinq Visages de l'Amour
Neuchâtel (Suisse): Messeiler

MICHEL, François

- 1958 Etudes Stendhaliennes,
Paris: Mercure de France

MOULLAUD, Geneviève

- 1973 Le Rouge et le Noir de Stendhal,
Paris: Librairie Larousse

PREVOST, Jean

- 1977 La création chez Stendhal,
Saint-Armand: Edition Gallimard

REY, Pierre-Louis

- 1973 Profil d'une œuvre, La Chartreuse de Parme, Analyse Critique,
Paris: Hatier

RICHARD, J. Pierre

- 1954 Littérature et sensation, Stendhal et Flaubert,
Paris: Editions du Seuil

ROD, Edouard

- (sans date). Les grands écrivains français Stendhal,
Paris: Hachette

STENDHAL

- 1952 La Chartreuse de Parme,
Paris: Gallimard

STENDHAL

- 1971 La Chartreuse de Parme,
Paris: Bordas-Univers des lettres

STENDHAL

- 1971 La Chartreuse de Parme,
Paris: Hachette

STENDHAL

- 1980 De l'Amour,
Paris: Edition Gallimard

STENDHAL

- 1983 Le Rouge et le Noir,
Paris: Librairie Générale Française

- 1990 STENDHAL CLUB, Revue International no: 127

V. DE LITTO

- 1958 La Vie Intellectuelle de Stendhal,
Paris: Presse Universitaires de France